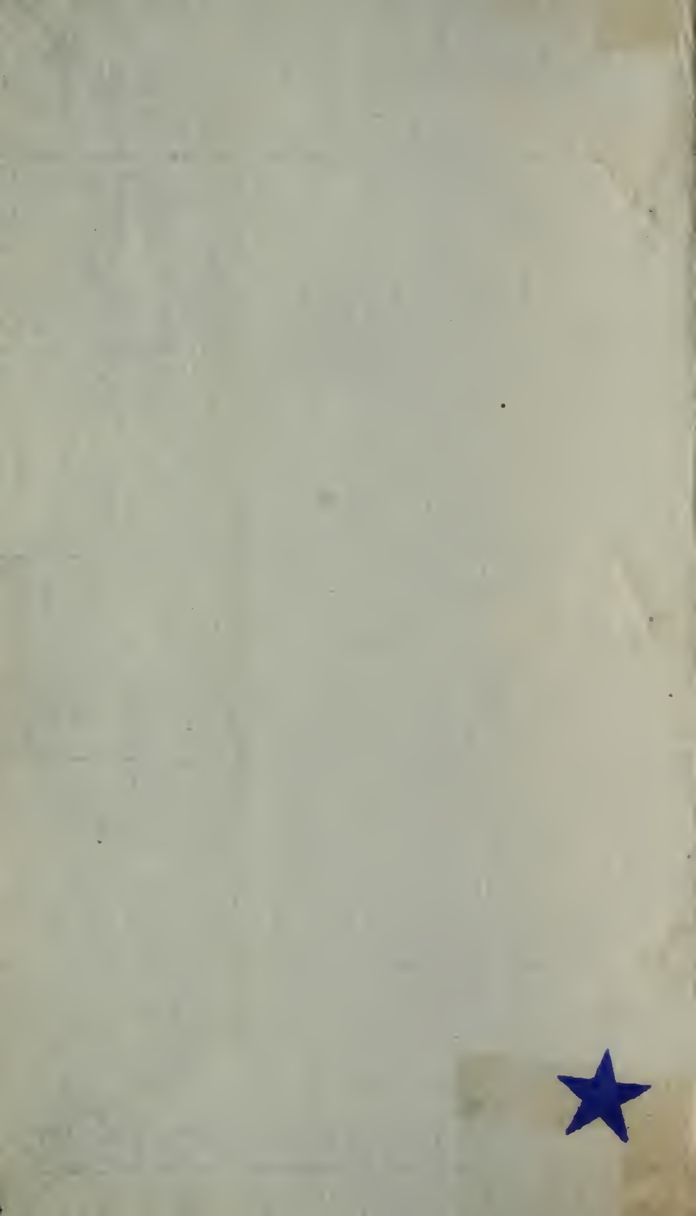

U d'/of OTTAWA
39003002162005



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS

TOME 39.

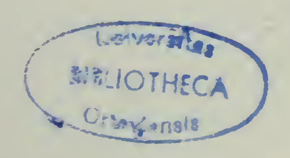
RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS
COMPOSÉ
DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restés au Théâtre Français;
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME V.



A PARIS,
CHEZ MME VEUVE DABO,
A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.
1822



LE

JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE,

PAR CAMPISTRON,

Représentée, pour la première fois, le 13 décembre 1709.

PERSONNAGES.

DORANTE.
CÉLIE, son épouse.
JULIE, sœur de Dorante.
CLITANDRE, cousin de Célie, et amant de Julie.
ÉRASTE, ami de Dorante et de Clitandre.
DUBOIS, secrétaire de Dorante.
JUSTINE, suivante de Célie.
BABET, suivante de Julie.
CHAMPAGNE, valet de Clitandre.

La scène est à Paris, dans la maison de Dorante.

LE

JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venue? Approchez; il est temps
Que vous preniez de moi des avis importants.

BABET.

Vraiment, c'est une grâce où je n'osois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien! Mais avant tout, commencez par m'apprendre
Votre âge et votre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet: j'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah! quel âge charmant! Quel pays est le vôtre?

BABET.

Paris; et vous et moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci,
De quel air on y vit, et quel homme est Dorante?

BABET.

Je sais qu'il a, du moins, vingt mille écus de rente;
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et, sur ce fondement,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément,
Et que de ses pareils l'austère économie
Exerce incessamment toute sa prud'homie,
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au palais,
Qu'à ce triste devoir son âme est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir;
Méprisant ses égaux, et, depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les courtisans et les gens du bel air;
Imitant leur exemple, et les traitant de pair.
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne,
Aime le jeu, la table et le vin de Champagne;
Décide et parle haut parmi les beaux esprits,
Impose, plaît, commande aux belles de Paris;
D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
Et n'a rien, en un mot, du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement?

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie, à qui je rends mes soins....

BABET.

Eh bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange et l'encens qu'on donne à ses appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de son âme:
Elle a de la vertu; mais elle est belle et femme.
Elle aime à plaisanter, à sourire, en passant:
Elle a l'accueil flatteur, le coup-d'œil caressant;
Et croit, lorsque le cœur est, en effet, fidèle,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil!

JUSTINE.

Ah! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces héros d'amour remplis de confiance!
J'en ai vu qui, flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée.... Et la sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractère?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur
Qu'elle aime?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre ...
Dame !

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie et lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystère.

BABET.

Ne vous défendez pas, et soyez plus sincère.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi ?
Dès ce jour, l'un et l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah ! vous n'en êtes point à votre apprentissage.

BABET.

J'espère par vos soins d'en savoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en savez que trop ! Mais croyez, néanmoins,
Que Clitandre, en effet, est digne de vos soins ;
Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends : éloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraste, son ami, qui suit toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime et qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont sans doute...
(Voyant que Babet paroît distraite.)
Mais voici le grand point... Vous rêvez ?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si de gré, si par force, il veut vous engager
A lui développer les secrets de madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien surtout...

BABET, *l'interrompant.*

Vaine précaution!
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur
Qu'une qui trahiroit madame pour monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile :
A vous voir, j'ai bien cru que vous étiez habile;
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point.
Vous répondez à tout et ne balancez point...
Mais il est tard; allez trouver votre maîtresse,
Et pour la bien coiffer redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

JUSTINE, *seule.*

Quelle rusée!... O siècle! ô temps! ô mœurs!
Tremblez, hommes, tremblez! j'approuve vos terreurs.
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours... Mais voici le valet de Clitandre.

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, JUSTINE.

CHAMPAGNE.

Bonjour, Justine.

JUSTINE.

Eh bien! Champagne, que dit-on?
Ton maître est-il content de notre invention?
En attend-il l'effet que j'ose me promettre?

CHAMPAGNE, *tenant une lettre à la main.*

Je ne sais. Tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE, *lui donnant la lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera temps.
A ne te point mentir, cet amour de mon maître,
Tous ses soins empressés...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste, en effet?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, et d'une ardeur fidèle.

CHAMPAGNE.

Eh! morbleu! s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci! Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son frère y consente ?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'aveu de Dorante ?
Je la garantis fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs ?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme,
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur?

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du père.

CHAMPAGNE.

Ce père en sentiments ne se connoissoit guère,
S'il crut que, l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute, à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine?
Grâce au ciel, mes projets ont toujours réussi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le secours d'Éraste et celui de Célie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

SCÈNE IV.

DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE.

DUBOIS, *dans la coulisse, à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

QUAND monsieur sera prêt, je vous avertirai.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, monsieur le secrétaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand, qu'on met au désespoir.
Il poursuit un arrêt, qu'il ne sauroit avoir.
J'ai honte, en vérité, de le voir tant remettre.

JUSTINE, *bas, à Champagne.*

Songe à l'entretenir : je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A ce qu'il me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit.
Franc messager d'amour, tu prétends...

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire;
Ils vantent leurs talents, au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh ! pourquoi me fâcher?
Ma foi, monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire ! oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à présent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

Notre patron, morbleu! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire :
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : « Si vous vouliez me croire,
« Que vous auriez, monsieur, et de bien et de gloire!
« Sans peine, sans travail, sans incommodité,
« Que vous seriez bientôt un juge redouté!
« Perdez votre air de cour, quittez ces coteries,
« Où l'on ne pense rien que des badineries.
« Un air plus sérieux convient à votre état.
« La mine fait souvent le quart d'un magistrat.
« Réformez votre habit, rendez-le plus modeste;
« Soyez fier, grave, dur, et je réponds du reste.
« De la main du greffier je prendrai les procès;
« Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits :

« J'aurai le soin surtout de vous les bien écrire,
« Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
« Je ne vous trompe point. Regardez Ariston;
« On l'estime partout comme un autre Caton :
« La province le craint, la cour le considère;
« Cependant son mérite est dans son secrétaire. »

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi, vous êtes mal, et je plains votre sort.

DUBOIS.

Ah! si monsieur son père, hélas! vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail, qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son âme une éternelle paix!

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable,
Je doute que le ciel en redonne un semblable.
Le palais retentit encor de ses exploits :
Il regagna le prix de sa charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas! si le bon-homme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage et de douleur...
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être
Où vous verrez son fils...

SCÈNE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *à Champagne, en lui donnant un billet.*

Adieu. Dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ses vers vanté que le sonnet,
Et qu'on seroit ravi de savoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

JUSTINE, DUBOIS, *se tenant d'abord à quelque distance l'un de l'autre.*

DUBOIS.

Le détour mérite qu'on le loue :
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoient donc là des vers ? Vous moquez-vous de moi ?
Il faut ou plus d'esprit ou plus de bonne foi.

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit secrétaire.

DUBOIS.

Que marmottez-vous là, la belle ?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire ?
Secrétaire, greffier, procureur ni sergent
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier ?

DUBOIS, *à part.*

Fidèle à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets?
Que lui dire ?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je sens je ne sais quoi qui m'étonne et m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille ! parlons ; je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler.

(*Chacun d'eux s'avance de son côté, et ils se rencontrent nez à nez.*)

JUSTINE, *feignant d'être rêveuse.*

Ah ! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez, en secret, puissamment agité.
De grâce, contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde et sa confusion,
(Car vous devez savoir que j'excelle en morale)
« Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
« Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté
« Qu'on ne trouve partout que contrariété ?
« Pourquoi des gens sensés que le destin assemble
« Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble ? »

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

« Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit ;
« Tout le monde connoît ses talents, sa prudence.
« S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
« Rien ne troubleroit plus nos innocents plaisirs,
« Et l'on voudroit en vain contraindre nos désirs.
« Cependant, comme il est l'espion de Dorante,
« Que nous craignons ses yeux et sa langue piquante,
« Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
« Il empoisonne seul le bonheur de nos jours. »

DUBOIS.

Et moi, je me disois : « Se peut-il que Justine,
« Que l'on vante partout et que l'on croit si fine,
« Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
« Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer ?

« Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience
« M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
« Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux
« Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux;
« Surtout lorsqu'il s'agit de la paix d'un ménage,
« Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage.»

JUSTINE.

« Il faut que je lui parle à ce monsieur Dubois,
« Et que je sache, au moins, s'il entend le françois,
« Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
« Qu'il meurt dans le loisir d'une charge stérile.
« L'emploi de secrétaire est mince chez monsieur;
« Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
« Je l'en revêtirai; j'en réponds sur mon âme:
« Il gagnera bien plus à l'être de madame.»

DUBOIS.

« C'en est trop, ai-je dit; changeons notre destin:
« Allons trouver Justine; expliquons-nous enfin.
« Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
« Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte;
« Que, pour en acquérir et pour la contenter,
« Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter;
« Qu'en me formant le ciel m'inspira cette envie,
« Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.»

JUSTINE.

Ainsi, sans le savoir, nous nous entretenions?

DUBOIS.

Et voyez, cependant, comment nous raisonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste; et notre intelligence
Me donne désormais une entière espérance.

Parle ; car entre nous il n'est plus de façons.
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme?
Car tu n'ignores rien des secrets de son âme.

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché;
Sur cet article seul il s'est encor caché :
Je ne sais rien.

JUSTINE.

Bon ! bon !

DUBOIS.

Non, la peste me tue !
De quelques soins, pourtant, son âme est combattue;
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs.
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes :
Je n'en saurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends;
Et, pour t'instruire à fond de ce que je prétends,
Il faut que, dès l'instant, sans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse :
Que ce qu'il aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne saurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses ; jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire ;
Le reste me regarde... Adieu... Mais, à propos,
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cents pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que, sans trop me flatter, je puis compter sur toi?...
(Lui présentant sa main.)
Touche là : jure-moi que tu seras fidèle.

DUBOIS, *lui touchant la main.*

Oui, ma foi ! Tu peux tout attendre de mon zèle.

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter !...
Toutefois, sans frayeur je ne puis te quitter ;
Je crois voir sur ton front, quand je le considère,
D'un hardi scélérat le parfait caractère.
Doit-on croire aux serments d'un homme de palais ?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBOIS, *seul.*

C'EST assez, ce me semble, estimer mes paroles
Que d'en fixer le prix à quatre cents pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant!
On a fort peu de peine et beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse!
Je renonce au palais, qui m'occupoit sans cesse;
Je ne veux de mes jours voir greffe ni procès...
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
Le chagrin de monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être...

SCÈNE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE, *à part, et paroissant rêver profondément.*
QUEL effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS, *à part.*
Je l'entends... Qu'a-t-il dit?... Qu'il paroît agité!

DORANTE, *à part.*
Déplorable embarras! fatale extrémité!
Ciel! daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse...
(*Soupirant amèrement.*)
Hélas!

DUBOIS, *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace !
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux !...
Il ne voit rien ; il croit être seul en ces lieux.
Mais...

DORANTE, *apercevant Dubois.*

Ah ! c'est toi, Dubois ?

DUBOIS.

Oui, monsieur, c'est moi-même,
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE, *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis ?

DUBOIS.

Je n'osē pénétrer quel en est le mystère.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons ; mon tourment se redouble à le taire.
Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts...
(*A Dubois.*)
Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets ?

DUBOIS.

Voudriez-vous, monsieur, dissimuler encore ?

DORANTE.

Non ; et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon père fit long-temps l'épreuve de ta foi ;
Et pour me consoler je ne sache que toi.

DUBOIS, *à part.*

Que diable est tout ceci ?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur et m'accable sans cesse ?

Rien de ce que j'aimois ne flatte mes désirs ;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon âme.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran ou ce bourreau ?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, monsieur ?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis domter.
Je suis désespéré !

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse ?

DORANTE.

Ah ! plût au ciel ! ma vie en seroit plus heureuse.
Mon cœur, pour mon malheur, s'en est laissé charmer,
Et je ne souffre, hélas ! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux ?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie !

DUBOIS.

Vous, monsieur, vous, frappé de cette fantaisie,
Vous contre les jaloux déclaré hautement ?

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment.
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale.
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs et leurs discours.

J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux temps les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, et traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes lois.
« Quel est l'homme, disois-je en faisant l'agréable,
« Qui garde pour sa femme un amour véritable ?
« C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
« Ah ! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
« Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
« Que je voudrai de bien aux amants de ma femme !
« Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
« S'ils peuvent, loin de moi, l'amuser tout le jour ! »

DUBOIS.

Eh ! pourquoi teniez-vous cet imprudent langage ?

DORANTE.

Morbleu ! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentiments, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence.
Malheureux ! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accrue ; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris ?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvements jaloux qui déchirent mon âme.

De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-temps que mon cœur fût charmé.
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis ; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi ;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi...
(A part.)
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un ménage ?
Sages Italiens, que vous avez raison !...
(A Dubois.)
Vingt fainéants sans cesse assiègent ma maison :
Ils content devant moi des douceurs à Célie :
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie ;
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grâce jamais ne se peut exprimer.
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin, tous, à l'envi, la trouvent adorable ;
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai, c'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrète audace.
Ils viennent la chercher au sortir de son lit.
Chacun fait là briller ses soins et son esprit.
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que signes, que coups-d'œil et que minauderies.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant, il faut que je l'endure,
Et le public rira si ma bouche en murmure,
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfants de Paris me montreront au doigt;
Et, traité de bizarre et d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville...
(*A part.*)
Ah! François, qu'à bon droit les autres nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et, blâmant votre esprit de mode et de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale!

DUBOIS.

Belle réflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout,
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manières d'Eraste.
Il cajole Célie, et le fait avec faste:
Il veut que je le voie: il paroît l'affecter.
Elle flatte ses vœux, loin de les rejeter.
Ils m'en ont convaincu... Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin, si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle, au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guère,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extremité serai-je donc réduit?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme,
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme.

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, monsieur, avec Célie.
La vertu dans son âme est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre,
Et pour gagner sa cause il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui, je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui.
C'est cacher trop long-temps ma peine et mon ennui....
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette...
(*A part.*)
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
(*A Dubois.*)
O ciel!... J'entends du bruit... Je la vois; laisse-nous.
(*Dubois sort.*)

SCÈNE III.

CÉLIE, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on, à la voir avec un air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant, Dieu le sait... Mais par où commencer?
Je tremble...

CÉLIE, *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!...
(*A Célie.*)
Poursuivons toutefois.... Allons.... Bon jour, madame.

CÉLIE.

Bon jour, monsieur.

DORANTE, *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin...
(*A Célie.*)
Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin?

CÉLIE.

Un moment apres vous je me suis éveillée,
Et, dans le même temps, je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir?

CÉLIE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir,
Que tous mes sentiments puissent ici paroître?

CÉLIE.

En pouvez-vous douter ? N'êtes-vous pas le maître ?

DORANTE.

Pendant notre entretien, souvenez-vous au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins,
Que sans cesse pour vous je soupire et je brûle.

CÉLIE, *à part*.

Quelle sera la fin d'un pareil préambule ?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui, jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour.

CÉLIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon âme est engagée,
Plus elle est exposée à des troubles secrets.
Quelquefois l'on se livre à d'éternels regrets
Lorsqu'altérant la paix d'un heureux mariage,
(*A part.*)
On permet... Que je joue un triste personnage !

CÉLIE.

En vérité, monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point.
On se laisse, à la fin, séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi, lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur,
Elle agit au-dehors avec tant de sagesse
Qu'elle n'y montre rien dont le public se blesse ;
Et toujours attentive à ces soins importants,
Brave la calomnie et les discours du temps.

CÉLIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire ?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre et m'inspire.
Vous êtes fort aimable, et je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour.
Ils ne vous quittent point; et leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie.
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux !

DORANTE.

Comment ?

CÉLIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grâce à le paroître.

DORANTE, *au désespoir.*

Quoi ! vous ne croyez pas....

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Non; cela ne peut être.

DORANTE.

Mais, je vous dis pourtant la pure vérité.

CÉLIE, *riant toujours.*

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
Morbleu ! c'en est assez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point sur un pareil sujet.

CÉLIE, *avec fierté et en colère.*

Ah ! c'est donc tout de bon?... Cependant, qu'ai-je fait?
Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?
Voyons.

DORANTE.

Ne sauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CÉLIE.

Mais encor, qu'est-ce donc qu'on peut me reprocher?

DORANTE.

Les assiduités d'Éraste, de Clitandre,
De Cléon.

CÉLIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang, dont le nœud l'un et l'autre nous lie,
Fait que, dès le berceau, nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot, leurs discours, leurs soins et leurs manières
Depuis un certain temps, ne me conviennent guères.
Ils sont toujours céans, vont vous voir dans le lit.
Est-ce, entre nous, madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CÉLIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentiments vous disposiez mon cœur,
Quand, dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,

Et que, pour éviter leur vue et leurs discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?...
« Madame, disiez-vous, vivez d'autre manière :
« Vous êtes trop farouche et trop particulière.
« Recevez autrement tous les gens que je voi,
« Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi.
« Rendez à mes amis ma maison agréable,
« Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable. »
En me parlant ainsi vous me les ameniez.
Jusqu'à mon cabinet vous les introduisiez.
« Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez madame :
« Je sors; excusez-moi. Je vous laisse ma femme... »
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pu pour les bien recevoir;
Et, pour vous obéir, j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!
(*A Célie.*)
Madame, j'avois tort, je le sais; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse?
Écartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CÉLIE.

Mariez votre sœur; c'en est un sûr moyen.
Clitandre l'aime : il a du mérite et du bien.
Pressez leur union. Bientôt cet hyménée
Dispersera les gens dont votre âme est gênée.
Julie est riche et belle : ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer?
Et ne voyez-vous pas, par l'hymen de Julie,
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie?

Différons ce malheur, gagnons encor du temps.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
Chassez ces étourdis qui...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi?

CÉLIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême?

DORANTE.

Moi! je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CÉLIE.

Eh bien donc! j'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

CÉLIE.

Eh quoi! ne faut-il pas que je vous obéisse?

DORANTE.

Oui; mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit...
Rien ne vaut le plaisir que mon âme reçoit.

CÉLIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon!

CÉLIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CÉLIE.

Ils apprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'est tout ce que je crains.

CÉLIE.

Comment faire autrement?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter, enfin, sans me commettre.

CÉLIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient?

CÉLIE.

Je ne veux point qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces messieurs, et j'en suis trop contente.
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçus.
Je ne me saurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CÉLIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Eh bien, monsieur?

DORANTE.

Voyez.

CÉLIE.

Je vois, de reste.

Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah ! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu !

CÉLIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, monsieur?
Allez... Loin de me faire une pareille offense,
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance ?
Mais, malgré tout cela, je ferai mon devoir :
Comptez que ces messieurs ne viendront plus me voir...
(Apercevant venir Éraste et Clitandre.)
Les voici.... Je leur vais expliquer ce mystère,
Leur dire que vous seul...

DORANTE, *l'interrompant.*

O ciel ! qu'allez-vous faire ?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CÉLIE.

Non, ne m'arrêtez point ; je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CÉLIE, *le regardant avec tendresse.*

Eh bien ! il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, monsieur, que ne ferois-je pas ?

DORANTE, *à part.*

La traîtresse !

SCÈNE IV.

ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE, DORANTE, CÉLIE.

ÉRASTE, *à Dorante, en l'embrassant.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier, en vingt endroits,
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CÉLIE.

Vous nous flattez, messieurs?

CLITANDRE.

Non, madame.

ÉRASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi!

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ÉRASTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon ami, tu sais vivre.
Dans le monde tu sais le parti qu'il faut suivre?...
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ÉRASTE, *à Dorante.*

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux,

Il ne sauroit souffrir qu'on regarde sa femme.
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'âme.

JUSTINE.

Le fat!

ÉRASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CÉLIE, *à Éraste, en regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ÉRASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore....
(À Dorante.)
Je gage que Dorante est de mon sentiment....
(Le tirant par le bras.)
Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE, *avec embarras.*

Assurément....
(À part.)
Ciel!

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête!

DORANTE, *à part.*

J'enrage!

ÉRASTE, *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE, *à part.*

Je crève!

CÉLIE, *à Éraste, en riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE, *à part.*

La coquine ! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CÉLIE, *à Éraste.*

Mais, Éraste, un jaloux ne peut-il se guérir ?

ÉRASTE.

Oh ! non, la jalousie est un mal incurable,
Et, sans doute, de tous le plus insupportable !

JUSTINE.

Que vous le peignez bien !

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir....
(*A Éraste et à Clitandre.*)
Serviteur.

ÉRASTE.

Quoi ! tu sors ?

DORANTE.

Non : je vais revenir.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE V.

CÉLIE, ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Célie.*

Où court-il ?... Que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE, *à Célie.*

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE, *à Célie.*

Madame, vous riez ?

CLITANDRE, *à Célie.*

De grâce! expliquez-vous.

CÉLIE.

Enfin, nous le tenons.

ÉRASTE.

Comment?

CÉLIE.

Il est jaloux.
Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,
Qu'Éraste, que Cléon m'aiment de bonne foi.
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son âme,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble....

JUSTINE, *l'interrompant*

Eh bien! madame,
Mes conseils sont-ils bons? en doit-on faire cas?

CÉLIE.

Assurément.

JUSTINE.

Allons, ne nous relâchons pas
Travaillons; redoublons la soupçonneuse crainte
Dont monsieur votre époux a déja l'âme atteinte.
Qu'Éraste, sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence;
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa sœur, et non pas vous;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que, pour la chasser, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE, *à Célie.*

Oui, sans doute, nos soins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de grâces à vous rendre!
Mon sort est en vos mains, mon bonheur....

CÉLIE, *l'interrompant.*

Mais, Clitandre.
L'amitié, que le sang a formée entre nous,
Me fait bien hasarder pour Julie et pour vous;
Car, sans être perfide, enfin, ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de maris, de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être à sa place!
Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a!
Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur,
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur?

CÉLIE.

C'est trop!

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule?
Votre mère et Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, et tout contre Dorante.

CÉLIE.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me désespérez.
Prenez pitié des maux qui me sont préparés,
Madame ; je mourrai, si votre bonté cesse.

CÉLIE.

Eh bien ! jusqu'à la fin servons votre tendresse....
Allons trouver Julie et lui faire savoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à mon espoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
L'intérêt pour mon frère est un motif puissant!

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soutiendra point une si rude atteinte.
Madame, espérons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité :
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas après ce témoignage!
A quels soins désormais ce doux aveu m'engage!

JULIE.

Soyez tendre et constant, vous ne me devrez rien :
La constance et l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frère?

BABET.

Je ne sais.

JULIE.

Voyez donc.

BABET, *voyant paroître Dubois.*

Non, c'est son secrétaire.

SCÈNE II.

DUBOIS, JULIE, CLITANDRE, BABET.

DUBOIS, *à Clitandre.*

ÉLOIGNEZ-VOUS d'ici, monsieur vous surprendroit.
Il me suit, et viendra, sans doute, en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE, *à Clitandre.*

Allez donc.

(Clitandre sort.)

SCÈNE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS, *à Julie.*

JE commence assez bien, ce me semble;
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis grec et rompu quasi comme au palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service.
Je défends l'innocence et soutiens la justice;
Car, enfin, n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois!

DUBOIS.

Je suis sage, au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frère.
Nous en aurons raison dans peu de temps, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

(Voyant entrer Dorante.)
J'en suis sûr... Mais il vient... Laissez-moi.
(Julie sort avec Babet.)

SCÈNE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus, je souffre une peine effroyable,
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, monsieur?

DORANTE.

Je sors de table.
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé !
Ma femme m'assassine et met tout en usage
Pour me faire crever de dépit et de rage.

DUBOIS.

Comment ?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner sur son esprit :
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit ;
Et, s'armant d'artifice ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre !

DORANTE.

Notre entretien a très mal réussi.

DUBOIS.

Tant pis... Mais cependant que faire à tout ceci?

DORANTE.

Que sais-je? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une âme plus perfide.
Pendant tout le dîner, que n'a-t-elle point fait?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS, *à part.*

(*A Dorante.*)

Tant mieux... La perfidie est donc considérable?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru
Ni même imaginé ce qui m'en a paru ;
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée.

Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué,
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes et lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le repéter,
Pour engager Éraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A lasser d'un martyr toute la patience.
Moins timide qu'Éraste, elle l'embarrassoit,
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous, que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin, puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table.
Pour punir l'infidèle et pour me contenter,
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
Quelle eût été ma joie!

DUBOIS.

Ah! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat, flatteur autant qu'utile;

Les mains me démangeoient... Mais j'ai craint les brocards
Qu'on m'auroit aussitôt jetés de toutes parts...
(*A part.*)
Que vous êtes heureux, vous en qui la nature
Agit sans aucun art et règne toute pure;
Qui, bravant le public et le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'usage, enfin, sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre femme :
Gens du peuple, artisans, porte-faix et vilains,
Vous de qui la vengeance est toujours dans vos mains !.

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte!
On se soulage, au moins, en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos?

DORANTE.

Que ne puis je à ce prix assurer mon repos!..
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste?
Prenons, sans balancer, le parti qui me reste.
Courons chez mon beau-père; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Eh! croyez-vous par-là soulager votre ennui?
Ah! gardez-vous surtout de vous plaindre à son père
Des chagrins que vous cause une femme légère.
Il vous condamnera, s'il est homme d'esprit;
Et vous n'emporterez que honte et que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route?
Il soupire, il se plaint; personne ne l'écoute.

Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples, enfin, sont présents à vos yeux!
Acaste hautement dit sa femme infidèle:
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le désordre, et, passant plus avant,
Il menace la sienne et l'enferme au couvent;
Mais bientôt, à l'insu de toute sa famille,
Il va, pour la revoir, sanglotter à la grille.
D'abord elle résiste et feint d'être en courroux;
Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,
Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie et l'extrême licence.
Valère, par la sienne offensé chaque jour,
Diffère à la punir par un excès d'amour,
Et, lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parents, et la reprend ensuite.
A ces pièges honteux il faut vous dérober:
Le plus sage s'aveugle et s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer et vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oserai, moi, parler ni me venger?

DUBOIS.

De son sexe, monsieur, c'est le grand privilège.

DORANTE.

Je le casse, morbleu! Sans cela que ferai-je?
Entre ma femme et moi les droits seront égaux.

SCÈNE V.

CÉLIE, DORANTE, DUBOIS.

CÉLIE, *à Dorante, avec un ton agréable.*

Voulez-vous bien, monsieur, me prêter vos chevaux ?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Surène un excellent soupé.

DUBOIS, *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé.

CÉLIE, *à Dorante.*

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire,
Dans la rage où je suis, perfide ?

CÉLIE.

Est-ce pour rire ?

DORANTE.

Non ; c'est du meilleur sens dont je parlai jamais...
Je ne vous flatte point : craignez-moi désormais...
Vous perdez, sans retour, toute ma confiance.

CÉLIE.

Comment ?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.
Comme vous me forcez à vous mésestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CÉLIE, *à Dubois.*

A-t-il perdu l'esprit ?

DORANTE.

Je le perds, madame,

Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme;
Lorsque je vous aimai.

CÉLIE.

Quels transports! quel courroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux.
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grâce aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater.
Sans cela...

CÉLIE.

Ciel! qu'entends-je?

DORANTE.

Allez, coquette insigne!
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'estime et du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Éraste et me manquez de foi?

CÉLIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
J'ai vu les soins honteux que cette ardeur vous coûte...
(*A part.*)
Ventrebleu! que ne puis-je...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Ah! quel emportement!..
(*A Dubois.*)
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, et promptement.
Je me meurs...

(*Dubois avance un fauteuil, et Célie tombe dedans en feignant de s'évanouir.*)

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre âme...
Reprenez donc vos sens... M'entendez-vous, madame?
Hélas! que votre état m'inspire de frayeur!...
(*A Dorante.*)
Elle ne répond point... Vous avez tort, monsieur...
(*A part.*)
Fort bien! l'on ne peut mieux jouer son personnage...
(*A Dorante.*)
Madame n'en peut plus, et voilà votre ouvrage...

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, et vois en ce moment
Les funestes effets de mon emportement;
Et quand je la regarde... ah! Dubois, qu'elle est belle!
Je sens que, malgré moi, mon cœur vole vers elle...
(*A Célie, en se jetant à ses pieds.*)
Madame, ouvrez les yeux et voyez votre époux,
Soumis et repentant, embrasser vos genoux.

CÉLIE, *ouvrant les yeux et les refermant aussitôt, en feignant de retomber dans son évanouissement à la vue de Dorante.*

Ah! quel objet!... Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie!

DORANTE, *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi?

CÉLIE, *avec dédain.*

De grâce, laissez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je ne puis obéir.

CÉLIE.

Que je suis malheureuse !
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse !

DORANTE.

Madame, au nom du ciel, modérez ce courroux :
Voyez mon désespoir.

(*Il se relève en voyant entrer Justine.*)

SCÈNE VI.

JUSTINE, DORANTE, CÉLIE, DUBOIS.

JUSTINE, *à Célie.*

Eh bien ! partirons-nous,
Madame ? Profitez de la belle journée :
On vous attend.... Mais, ciel ! que je suis étonnée !
Que dois-je présumer de ce silence affreux ?
Monsieur est interdit, et vous pleurez tous deux ?

CÉLIE.

Justine !

JUSTINE.

Eh bien, madame ?

CÉLIE.

Ah ! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte !

JUSTINE, *bas, à Dorante.*

Qu'avez-vous fait, monsieur ? Vous aurez tout gâté.

DORANTE, *bas.*

Par un excès d'amour je me suis emporté.

JUSTINE, *bas.*

Vous ?

DORANTE, *bas.*

Je ne saurois plus te cacher ma foiblesse.

Je suis plein de soupçons, de crainte et de tendresse.
J'ai pris, dans ce désordre, un violent parti.

JUSTINE, *bas, à Dubois.*

Ah! Dubois!

DUBOIS, *bas.*

Il est vrai, monsieur s'est démenti.

CÉLIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!
Contre moi, la douceur et l'innocence même!

JUSTINE, *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports....
(*A Célie.*)
Vous devez pardonner, madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois!

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE, *à Célie.*

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans son âme.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeants.

CÉLIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui, l'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CÉLIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la première loi que le contrat impose
De savoir, tour à tour, se passer quelque chose.

DUBOIS, *à Célie.*

C'est connoître le monde, et Justine a raison.

JUSTINE, *à Célie et à Dorante.*

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la discorde y règne en souveraine....
On vient.... Gardez, tous deux, que l'on ne vous surprenne.

SCÈNE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CELIE, JUSTINE, DUBOIS.

ÉRASTE, *à Célie.*

MADAME, tout est prêt.

CÉLIE.

Je ne veux plus sortir.

ÉRASTE.

Vous plaisantez sans doute?

DORANTE, *à Célie.*

Allez vous divertir,
Madame.

CÉLIE.

Vous savez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remède sûr qu'un tour de promenade.

CÉLIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra....

(*A Dorante.*)

Elle fera, monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
J'en réponds.

CÉLIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Veux-tu venir?

DORANTE.

Moi? non.

ÉRASTE.

As-tu quelqu'autre affaire?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CÉLIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchants.
Il nous méprise.

DORANTE, *à part.*

(*A Célie.*)

O ciel!.... Chacun cherche ses gens,
Madame; vous allez où vous serez contente,
Et moi de même.

CÉLIE.

Adieu, monsieur.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

(*Célie et Éraste sortent.*)

SCÈNE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

Que de contrainte et d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination!
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'âme,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme....

C'en est trop, et s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.
(Il s'en va.)

DUBOIS, *voulant le suivre.*
Vous suivrai-je, monsieur !

DORANTE.
Non.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *regardant Dorante qui s'enfuit.*
Je ne sais que dire :
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire,
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux ?...
Qu'un galant homme est sot, quand il est amoureux !
Comme nous le menons !

DUBOIS.
Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.
N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage ?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, et le bon homme est mort.

DUBOIS.
Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grâce.

JUSTINE.
Donne. Par quelque main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur ;
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, *seul.*

Je sens, quoi que je fasse, une peine secrète.
Malgré tous mes efforts, mon âme est inquiète.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort savoir la vérité.
Je la cherche et la crains. Cependant il n'importe;
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet, à qui je veux parler :
Elle me paroît propre à me tout révéler.
Elle est jeune, sans art et sans expérience;
Par elle j'apprendrai.... La voici qui s'avance.

SCÈNE II.

BABET, DORANTE.

BABET, *à part.*

Je vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE, *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystère?...
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, monsieur?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, et d'un esprit fort doux :
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous ;
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, monsieur ? Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper ?

BABET.

De Surène.

DORANTE.

S'est-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien, assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-temps, apparemment ?

BABET.

Oui, fort long-temps.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie ?

BABET.

Toujours, tandis qu'Éraste étoit avec Célie.

DORANTE, *à part.*

Ah !...

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés;
Ensuite dans le bois ils se sont écartés.
Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se dire;
Mais, presqu'à tous moments, nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme!

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Éraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonstance!

(A Babet.)

Et tout après, sans doute, est allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement.
Éraste, en vérité, sait agir galamment:
Il le faut avouer; et les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon goût, que n'attrape personne.

DORANTE.

Oui, c'est un connoisseur.

BABET.

Tout étoit délicat,
Et l'on s'est récrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,

Il a joint à la chère une musique exquise;
La fleur de l'opéra.

DORANTE, *d'un air contraint.*

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules;
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux : tous, enfin, ont été sur les rangs,
Et madame en a fait cent contes différents.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE, *à part.*

Je crève, et ma douleur ne fut jamais si forte!...
(A Babet.)
Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET, *lui voyant un air soucieux.*

Mais, qu'avez-vous, monsieur? Seriez-vous en colère?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux

Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux;
Qui, des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire; je n'ai jamais tant de plaisir
Que de voir profiter d'un honnête loisir.
J'en fais ma seule étude, et j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissements altèrent bien les vôtres.
Ne feignez plus, monsieur : je le vois clairement,
Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumière;
Ma langue une autre fois sera plus régulière.

DORANTE.

Vous me connoissez mal : allez, ne craignez rien...
(A part.)
Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien!

BABET.

Éloignez-vous, monsieur, ou bien je suis perdue.
Justine, que je vois, peut m'avoir entendue :
On me soupçonnera; précipitez vos pas....
Fuyez.... Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire. Hélas!
(Il sort.)

SCÈNE III.

BABET, *seule.*

Je suis, pour cette fois, contente de moi-même :
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCÈNE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

Ma foi ! tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux et de la jalousie !

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur,
Le mal les tient toujours. Par exemple, monsieur....
Mais, qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire ;
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez, je l'ai mené par un fort bon chemin ;
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit temps d'apprendre
Par quels moyens monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

JUSTINE, *seule.*

Cette fille et ses soins nous sont d'un grand secours.
Nos amants ont beau jeu ; j'en réponds sur ma tête.
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.

Puisque monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Éraste est un sot, à qui je veux parler.
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire....
Le voici.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi, quel est donc ce mystère?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami,
Et pour lui votre zèle est-il tout endormi?

ÉRASTE.

Pourrois-tu le penser? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux, aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante?
Célie en vain vous lorgne et vous parle cent fois;
Vous ne grouillez non plus qu'une pièce de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colère
D'un mari, qu'un coup d'œil irrite et désespère,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit!

ÉRASTE.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine.

Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de cour,
Que ce seroit un maître en matière d'amour?
Mais, à le voir agir, c'est un franc imbécile....
Eh! morbleu! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple et le fracas,
A toute heure, en tous lieux ne vous instruit-il pas?
Ne sauriez-vous, enfin, pour montrer votre flamme,
Dans les règles de l'art assiéger une femme?

ÉRASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid et mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour alarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille et lui prendre les mains,
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ÉRASTE.

C'est trop long-temps me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler?

ÉRASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flamme
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon âme,
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Célie et trop vu ses appas.

JUSTINE.

Comment?

ÉRASTE.

De ses beautés le charme inévitable

M'a fait sentir pour elle un amour véritable.
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit!

ÉRASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence :
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonspect;
Et l'amour a produit la crainte et le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi! je n'en suis plus; ceci devient tragique.

ÉRASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, monsieur?

ÉRASTE.

Tu peux, par un heureux effort,
Soulager mes tourments, prévenir ta maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, et ma maîtresse et moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,
Et puisse résister à la tentation?
Mais je suis un phénix dans ma profession:

Outre que me chargeant d'une telle ambassade,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade;
Célie est un dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompe point, monsieur, m'en croirez-vous?
Épargnez-vous le soin d'une poursuite vaine;
Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne :
Cachez-les à Célie; ou si, sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater,
Sans employer personne expliquez-vous vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot faut-il tant de façons?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante...
Je vois Célie. Adieu : je suis votre servante.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

CÉLIE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Elle me laisse... O ciel! que vais-je devenir?

CÉLIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir?
Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul; mais on vient vous trouver.

ÉRASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CÉLIE.

Peut-on savoir l'objet dont votre âme est charmée?

ÉRASTE.

Vous savez que c'est vous qui l'avez enflammée;
Je vous l'ai dit cent fois : faut-il le répeter?

CÉLIE.

Fort bien! Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours, peut-être, on pourroit le surprendre;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ÉRASTE.

Eh quoi! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vrai, madame.

CÉLIE.

Encor? Quittez ce style,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ÉRASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CÉLIE.

Bon! bon!

ÉRASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur.
J'aime, je vous adore, et je ne puis plus vivre,
Accablé des tourments où cet amour me livre.

CÉLIE.

Vous m'aimez donc, Éraste, et vous me le jurez?
Quels fruits de cet amour avez-vous espérés?

ÉRASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CÉLIE.

Ce ne sont que des mots: l'amour veut un salaire;
Et, puisque vous m'aimez, vous en attendez un.
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage,
Et combien votre espoir me déplaît et m'outrage?

ÉRASTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

J'avouerai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux.
Cependant, par malheur, je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre méthode.

ÉRASTE.

Quoi! vous pouvez penser?...

CÉLIE, *l'interrompant*

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime :
Le mépris, au contraire, est son prix légitime;
Et s'il en est beaucoup, et surtout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes
Qui des folles ardeurs savent garder leurs âmes,
Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ÉRASTE.

Mais permettez, du moins...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Que pouvez-vous me dire?...
Je rougis des transports que l'amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amants,
Sans doute, autorisé de pareils sentiments,
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle.
S'il duroit plus long-temps, je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie et sans émotion.

Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.
De plus belles que moi seront moins scrupuleuses.
Un homme tel que vous n'est pas à négliger;
On briguera partout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ÉRASTE.

Quelle froideur et quelle raillerie!
C'en est trop...

(Célie sort.)

SCÈNE VIII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE, *à part, en voyant Éraste.*

Quel objet!... Il me met en furie.
Je ne sais...

ÉRASTE, *à part, en apercevant Dorante.*

C'est Dorante... Évitons de le voir.
Sa vue, en ce moment, comble mon désespoir.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DORANTE, *seul, et ayant vu Célie s'éloigner d'un côté et Éraste de l'autre.*

C'en est fait, pour le coup, ma disgrâce est certaine.
Elle fuit, l'infidèle! et la honte l'entraîne;
Et lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place, et craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie et venir, tête à tête,
Se voir et se parler! Non, non, rien ne m'arrête;

Je ne balance plus, et je cours me venger...
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique...
Mais aussi donnerai-je une scène publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je, comme eux, la fable de Paris?...
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon âme!
J'aurois plutôt réglé tout l'État que ma femme.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, *seul.*

Je marche, et je ne sais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés et d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre et son appartement;
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon âme.
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme?
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais, encore, avec qui me suis-je apparié!
Prendre une belle femme!... Ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagotté,
N'importe; sa laideur feroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé mari dérange la cervelle?
Que quand, par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille amants ne la toucheroient pas,
Quand sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,
Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siècle malin,
De paroître au public, ridicule ou chagrin?

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, DORANTE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui, moi? monsieur.

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE, *à part.*

Il paroît en fureur, et je ne sais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?
Je vous vois tous les jours; puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Réponds donc. Que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter?
Nous sommes loin de l'heure où le coq doit chanter.
On songera peut-être alors à la retraite:
Supposé que du jeu la reprise soit faite,

Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre et de la proposer;
Ou bien que, de concert, la compagnie entière
Ne veuille pas à fond traiter quelque matière;
Ou que, de conte en conte, égayant leurs propos,
Répétant des chansons, des vers et des bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin, depuis deux ans que sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon maître,
Sans voir en même temps le point du jour paroître.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle étrange vie!

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir.
A force de veiller, je suis prêt à mourir.
Mon maître dort le jour, et moi je cours la ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un asile,
Quand je vous ai trouvé, monsieur, dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir; je suis trop accablé...
Pour sortir d'embarras démêlons quelque route,
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte.
L'on ne résiste point à des tourments pareils...
Allons chercher Dubois, et suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, *seul.*

Où va-t-il? et pourquoi cette fuite soudaine?
Pourquoi, dès qu'il m'a vu, s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?
Cet homme est enragé: le diable le tourmente....
Mais Babet vient... Ma foi! je la trouve charmante.

SCÈNE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Tu me charmes, Babet; je le dis franchement.
Je t'aime... Tu m'as plu d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystère?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie; ils se vont épouser:
Pour ton époux aussi je viens me proposer.
Aime-moi; nous ferons un double mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel temps me tiens-tu ce langage!...
N'y pensons plus.

CHAMPAGNE.

Comment?

BABET.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets et nous fait bien du mal.

Célie a résolu d'éventer l'artifice.
On ne sait, tout d'un coup, d'où lui vient ce caprice;
Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte et le dessein que nous conduisions tous.
Près d'en voir le succès répondre à notre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir.

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi.

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse et d'effroi...
Clitandre veut mourir; j'ai vu pleurer Julie:
Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser?
Ah! c'est pour contredire et pour embarrasser.
On a beau la louer... mais, je me donne au diable,
Elle est femme, il suffit, elle est déraisonnable...
Elle vient.

BABET.

Nos amants la suivent pas à pas.

SCÈNE V.

CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE, *à Célie.*

Quoi! madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas?
Détruirez-vous ainsi toute notre espérance?...
Ciel!

CÉLIE.

Je ne puis garder plus long-temps le silence.

Je partage vos maux, et voudrois, de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire votre bonheur :
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois des malheurs que je dois prévenir...
(*A Justine.*)
Éraste viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE, *à part.*

Hélas!

CLITANDRE, *à part.*

Je suis perdu.

JUSTINE, *à part.*

Je n'en puis plus; je crève,
Et contre son projet tout mon cœur se soulève.

BABET, *à part.*

Étrange contre-temps!

CÉLIE.

Vous me maudissez tous?
Je vous l'ai déja dit, je souffre autant que vous;
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même
S'opposent, tous ensemble, à notre stratagème.
Dorante est furieux... Mais enfin le voici.

SCÈNE VI.

DORANTE, DUBOIS, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE, *à Dubois.*

ALLONS, fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE, *l'interrompant à son tour.*

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez...
(A Julie, en lui montrant Clitandre.)
Ma sœur, monsieur vous aime, et vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur; et pour cet hyménée
Prenons, sans différer, cette même journée.
Le plus tôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas!

DORANTE.

Laissons des compliments l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il se peut, redouble votre flamme...
(A Célie.)
Je fais des vœux au ciel pour cela... Vous, madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces messieurs du bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma sœur, et non pour votre compte.
J'en ai beaucoup souffert; je l'avoue, à ma honte.
J'ai balancé long-temps sans me déterminer:
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner;
Mais je me rends, enfin, et, quoi qu'on puisse dire.
(Voyant rire Célie.)
Je défends désormais... Qu'avez-vous donc à rire?
En vérité, ce ris est rare et singulier....
Cependant, nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris et vais à la campagne.
Choisissez seulement la Brie, ou la Champagne.
J'ai là deux bons châteaux; c'est à vous de choisir.
Vous y vivrez tranquille, et pourrez, à loisir,

Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu suivre...
Mais, quoi! je vous vois rire encore?

CÉLIE.

Oui, oui, monsieur,
Et même j'avouerai que je ris de bon cœur.

DORANTE, *voyant rire tout le monde.*

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule?
On se moque de moi, sans crainte et sans scrupule:
Nous verrons, à la fin, si l'on aura raison.

CÉLIE.

Nous vous avons, monsieur, fait une trahison:
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette légère offense.
Ma mère est du projet; votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, et s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie.
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie,
C'étoit notre dessein: nos soins ont réussi.
Calmez donc votre esprit; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Éraste va venir; et vous allez entendre
Quels sont mes sentiments.

DORANTE.

Je ne sais où j'en suis.

JUSTINE, *à Clitandre.*

Eh bien! de mes conseils reconnoissez les fruits:

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET, *à Julie.*

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage?

JULIE.

Assurément.

DORANTE, *à Dubois.*

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi! toi-même es entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oui, sans doute; et j'ai cru vous rendre un grand service.
Dans la réflexion, vous-même en conviendrez;
Et j'espère qu'un jour vous m'en remercierez.

CÉLIE, *à Dorante.*

Hélas! si vous saviez pour soutenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine et de contrainte!
Ah! dans le moment même où vous venez d'entrer
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur, ni Clitandre.
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre;
Je sacrifiois tout à votre seul repos...
Mais Éraste paroît.... Il vient fort à propos.

SCÈNE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CÉLIE, *à Éraste.*

Éraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous savez pour cela ce que nous avons fait?
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait...

Mais, dans le même temps, évitez ma présence;
Ne me voyez jamais.

ÉRASTE.

O ciel! quelle défense!

CÉLIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander:
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder...
(*A Dorante.*)
Achevons leur hymen et partons.

DORANTE.

Non, madame.
Je me sens pénétré jusques au fond de l'âme!
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris, vivez à l'ordinaire...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends grâces au ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait, lui seul, le bonheur où j'aspire:
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire;
Et, me cachant au monde, au moins pour quelque temps,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contents.
Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frère,
Je partirai demain; rien ne m'en peut distraire:
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi;
Et, puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE, *à part.*

Elle est jeune, elle est belle et sage!... Ah! quelle femme!
Quel sens, quelle droiture et quelle grandeur d'âme!...

Exemple dans ce siècle et bien rare et bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château...
(Au parterre.)
Si vous voulez savoir quelle est votre compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

FIN DU JALOUX DÉSABUSÉ.

LE NAUFRAGE,

OU

LA POMPE FUNÈBRE

DE CRISPIN,

COMÉDIE,

PAR DE LAFONT,

Représentée, pour la première fois, le 14 juin 1710.

NOTICE
SUR DE LAFONT.

Joseph de Lafont naquit à Paris en 1686, et mourut à Passy le 20 mars 1725. Son père, procureur au parlement, vouloit lui faire embrasser la même carrière; mais l'école de droit lui plut moins que celle du théâtre, et s'étant lié avec le célèbre comédien Pierre Lenoir de la Thorillière, il se mit dès l'âge de vingt ans à composer des comédies. La première qu'il fit représenter fut *Danaé*, ou *Jupiter Crispin*, petite pièce en un acte, en vers libres, mise au théâtre le 4 juillet 1707. Elle eut huit représentations.

Le Naufrage, ou *la Pompe Funèbre de Crispin*, comédie en un acte, en vers, suivie d'un divertissement, donnée pour la première fois le 14 juin 1710, eut treize représentations. On la donne encore de temps en temps

L'Amour vengé, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 14 octobre 1712, et fut représentée dix-sept fois de suite avec le plus grand succès. Sa dernière reprise est du 7 février 1722.

La dernière pièce donnée par de Lafont au Théâtre François, est sa petite comédie en un acte, en vers, intitulée *les Trois Frères Rivaux*. Cet ouvrage passe pour le meilleur de son auteur : joué pour la première fois le 4 février 1713, il est resté au théâtre.

A compter de ce moment, de Lafont n'a plus travaillé que pour l'Académie royale de musique et pour l'Opéra comique.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de l'île de Salamandros.
PIRACMON, habitant de l'île.
ÉLIANTE, jeune Françoise, amante de Licandre.
MARINE, suivante d'Éliante.
LICANDRE, gentilhomme françois, amant d'Éliante.
CRISPIN, valet de Licandre.
UN INSULAIRE.
LE GRAND-PRÊTRE de l'île.
LA GRANDE-PRÊTRESSE.
Gardes et suite du gouverneur.
Plusieurs habitants de l'île, chantant et dansant.

La scène est dans l'île de Salamandros.

LE NAUFRAGE,

OU

LA POMPE FUNÈBRE DE CRISPIN,

COMÉDIE.

(Le théâtre représente une île sauvage. On y voit quelques habitations dans des rochers escarpés; et dans l'enfoncement on découvre la mer dont le rivage est couvert de débris de vaisseaux.)

SCÈNE I.

ÉLIANTE, MARINE.

MARINE.

Vous avez beau compter, depuis nôtre naufrage,
Depuis que nous restons chez ce peuple sauvage,
Vous ne trouverez pas plus de huit jours.

ÉLIANTE.

Eh bien!
Après huit jours entiers je n'espère plus rien....
(À part.)
Oui, Licandre a péri, malheureuse Éliante! .
Et tu peux vivre encore!

MARINE.

Oui, la chose est touchante.....
Mais vous vivez, enfin.... Dieu bénisse les jours
De celui qui sitôt nous a prêté secours !...
(A part.)
Il en est bien payé puisque je suis sa femme:
Son bonheur a suivi de près sa grandeur d'âme....
(A Éliante, en la voyant en pleurs.)
Ce pauvre Piracmon !... Mais, quoi ! toujours pleurer ?
Il n'est pas temps encor de vous désespérer ;
La mort de votre amant n'est pas encor certaine :
Il peut s'être sauvé dans quelque île prochaine.

ÉLIANTE.

Ah ! Marine, huit jours sans paroître !

MARINE.

D'accord.

ÉLIANTE.

Je n'en puis plus douter, mon cher Licandre est mort.
De mon père en courroux évitant la poursuite,
Lorsque dans un lieu sûr il croit m'avoir conduite,
Il faut que près du port il se trouve un écueil,
Que de ce tendre amant la mer soit le cercueil ;
Et, moi, que je me sauve en cette terre affreuse,
Où, suivant du pays la loi trop rigoureuse,
On me force aussitôt à choisir un époux !

MARINE.

J'ai trouvé cette loi moins terrible que vous.
L'époux qu'on m'a donné n'est point trop haïssable ;
Quoique né dans cette île, il est assez bon diable.

ÉLIANTE.

Que je trouve cruels les peuples de ces lieux !

Quoi ! tous les étrangers qui se sauvent chez eux,
On de force ou de gré, d'abord on les marie !
Que les lois de cette île ont de bizarrerie !
Hélas !

MARINE.

Comment ! de quoi vous plaignez-vous ? Crispin
A feint, pour les tromper, de vous donner la main ;
Ces barbares ont cru qu'il vous prenoit pour femme.

ÉLIANTE.

J'ai peine là-dessus à rassurer mon âme.
S'ils savent tôt ou tard, que pour les abuser,
Un malheureux valet a feint de m'épouser,
Voulant me réserver pour épouse à son maître....

MARINE, *l'interrompant.*

Comment diantre jamais pourront-ils le connoître ?
Ils croient très fermement que Crispin a sur vous
Les droits d'un véritable et légitime époux,
Que l'hymen est parfait. Où pourront-ils apprendre
Que vous vous réservez en secret à Licandre ?
Madame, là-dessus n'ayez aucune peur.
Crispin passe auprès d'eux pour un fort gros seigneur.
La dépense qu'il fait....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Que veux-tu qu'il dépense ?
Il n'a rien.

MARINE.

Vous perdez la mémoire, je pense :
Avez-vous oublié tout ce qu'a fait Crispin ?

ÉLIANTE.

Eh ! je ne songe à rien dans mon mortel chagrin.

MARINE.

Voyant notre vaisseau près de faire naufrage,

Parmi les pleurs, les cris, il ne perd point courage :
Il va du capitaine enlever le trésor,
Se saisit d'un coffret rempli d'espèces d'or ;
Puis, se jetant en mer, crie à perte d'haleine :
« A moi, messieurs, à moi ! sauvez le capitaine. »
Ceux qui venoient du bord secourir le vaisseau
S'en vont droit à Crispin, le retirent de l'eau,
Et le vrai capitaine, ainsi que tout son monde,
S'est vu dans ce moment enseveli sous l'onde....
Mais vous me faites là répéter un récit
Que Crispin vous a fait dix fois, à ce qu'il dit ;
Et, lorsque Piracmon nous sauvoit dans sa barque,
Vous-même avez pu voir....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Est-ce que l'on remarque ?...

MARINE, *l'interrompant, à son tour, en voyant paroître Crispin.*

C'est bien dit.... Mais voilà Crispin.

SCÈNE II.

CRISPIN, ÉLIANTE, MARINE.

MARINE, *à Crispin.*

Bon jour, Crispin.

CRISPIN, *gaîment.*

(A Eliante, d'un ton triste.)

Bon jour.... Bon jour.

MARINE.

Qu'as-tu ? Tu me parois chagrin ?

CRISPIN, *avec embarras.*

Je suis chagrin.... joyeux.... j'appréhende.... et j'espère....
L'amour et le respect.... par un effet contraire....
Ainsi que la douleur.... le plaisir.... dans mon cœur....

(*À Éliante.*)

Enfin, voici le fait.... Monsieur le gouverneur,
Instruit, par quelques gens, que notre mariage
N'étoit pas consommé.... « Quel est ce badinage ?
« A-t-il dit fièrement. Se moque-t-on de moi ?
« Ainsi ces étrangers méprisent notre loi !
« Qu'on leur dise, à tous deux, qu'il y va de la vie,
« Si ce soir.... »

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Ah ! mourons....

CRISPIN, *l'interrompant, à son tour.*

Je n'en ai point d'envie.

ÉLIANTE.

Comment ?...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Suivons plutôt l'ordre du gouverneur.

MARINE, *montrant Éliante.*

Quoi ! son honneur, Crispin....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Laissons là son honneur :

Il y va de la vie.

ÉLIANTE.

Eh ! l'amour de ton maître ?....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Les flots l'ont englouti.... N'y pensons plus.

ÉLIANTE.

Quoi ! traître !..

CRISPIN, *l'interrompant.*

Est-ce ma faute, à moi, si mon maître a péri,
Si vous m'avez prié d'être votre mari
Pour ne pas épouser un de ces insulaires,
Qui, ma foi ! n'auroit pas cherché tant de mystères,

Et si le gouverneur veut qu'étant votre époux....
Est-ce ma faute, à moi?

MARINE.

Mais tu sais, entre nous....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Je ne sais rien.

MARINE.

Tu sais qu'un pareil mariage....

CRISPIN, *l'interrompant.*

On dit qu'il est fort bon : que faut-il davantage?
Le grand-prêtre a formé cette belle union....
Il ne nous reste plus que la conclusion.

ÉLIANTE.

Mais, scélérat! tu sais que c'étoit une feinte.

CRISPIN.

Oui, mais le gouverneur me donne de la crainte,
Il est sévère en diable!... Et, d'ailleurs, certain feu....
Pour vos appas me presse.... un peu plus fort que jeu...
Je vous aime, Éliante,... et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie!...
Et votre amant, mon maître, a bien fait de périr....
Je meurs d'amour pour vous.... et vous m'allez guérir.

ÉLIANTE.

Oses-tu devant moi tenir un tel langage?

CRISPIN.

Pourquoi non, s'il vous plaît?.. Les nœuds du mariage..

ÉLIANTE, *l'interrompant et voulant le chasser.*

Ote-toi de mes yeux.

CRISPIN, *faisant quelques pas pour sortir.*

Je vais au gouverneur,
Qui saura soutenir ses lois avec vigueur.

Il m'entendra lui dire, en parlant de son île,
Qu'il ne tient pas à moi qu'elle ne soit fertile.

MARINE, *à Éliante.*

Madame, quel discours! Avez-vous entendu
L'exécrable dessein que le traître a conçu?...
(*A Crispin.*)
Impudent!

ÉLIANTE, *à Crispin.*

Jusqu'au bout tu pousses l'insolence,
Misérable valet! effronté!

CRISPIN.

Patience!
Monsieur le gouverneur va savoir tout ceci....
Mais, par avance, moi, je vous déclare ici
Que je suis votre époux.... que vous êtes ma femme...
Que je veux.... qu'il me plaît.... Obéissez, madame.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ÉLIANTE, MARINE.

ÉLIANTE.

O CIEL! qui l'auroit cru, Marine?

MARINE.

Le fripon!
Je vois bien que lui-même a fait la trahison;
Que si le gouverneur est instruit du mystère,
C'est par lui.

ÉLIANTE, *à part.*

Malheureuse! hélas! que vais-je faire?.....
(*A Marine.*)
Que ferois-tu, Marine, en cette occasion?

MARINE.

(Voyant paroître Piracmon.)

Je ne sais... Mais voici mon mari, Piracmon...
S'il pouvoit nous servir!

ÉLIANTE.

Il faudroit donc l'instruire?

MARINE.

Il sait votre secret, et j'ai dû le lui dire.

ÉLIANTE.

Quoi! Marine, déja?...

MARINE, *l'interrompant.*

Bon! dès les premiers jours.

SCÈNE IV.

PIRACMON, ELIANTE, MARINE.

MARINE, *à Piracmon.*

Mon mari, nous avons besoin de ton secours.
Crispin fait l'insolent. Il prétend que madame,
Qui, comme je t'ai dit, a feint d'être sa femme...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Oui, je sais le mystère.

MARINE.

Eh bien! ce faux mari
Prétend, en se flattant que Licandre a péri,
D'un véritable époux avoir le privilège.

PIRACMON.

Voyez-vous le pendard!

MARINE.

Enfin, que te dirai-je?
Il va, dit-il, s'en plaindre à votre gouverneur.

PIRACMON.

La peste! il faut songer à parer ce malheur.

MARINE.

Oui, car madame et moi nous ne savons qu'y faire....
Donne-nous là-dessus un conseil salutaire.

PIRACMON, *rêvant.*

Attendez... justement... J'entrevois un moyen
Qui pourroit réussir. Faisons-lui peur.

MARINE.

Eh bien?

ÉLIANTE, *à Piracmon.*

Mais en lui faisant peur, qu'espérez-vous?

PIRACMON.

J'espère
L'intimider, madame; et de telle manière,
Qu'il se mordra tantôt les doigts d'avoir voulu
Entreprendre avec vous ce qui vous a déplu.
Mais secondez-moi bien.

MARINE.

Ne t'en mets point en peine.

ÉLIANTE, *à Piracmon.*

Pour sauver mon honneur si votre adresse est vaine,
Je saurai me donner la mort.

PIRACMON.

Oh! doucement;
Nous n'en viendrons pas là. Suivez-moi seulement...
Oui, madame, je veux que, dans cette journée,
Le gouverneur, cassant ce honteux hyménée,
Trouve un homme en Crispin trop indigne de vous,
Et trop lâche, en un mot, pour être votre époux.
Je vous aurai bientôt appris tout votre rôle...

(Voyant paroître le gouverneur avec sa suite et Crispin.)

Voici le gouverneur, suivi de notre drôle...
Eh vite ! éloignons-nous ; qu'il ne nous voie ici.

(Éliante, Marine et Piracmon s'éloignent.)

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR, CRISPIN, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

CRISPIN, *au gouverneur.*

SEIGNEUR, je ne mens point, et la chose est ainsi.

LE GOUVERNEUR.

Comment donc ! à nos lois faire une telle injure !
Je vous rendrai justice, et je vous en assure.

CRISPIN.

Vous me ferez plaisir.

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes son époux :
Elle doit se soumettre et n'obéir qu'à vous.
Qu'est-ce qui lui fait donc haïr votre personne ?
D'où viennent ses dégoûts ?

CRISPIN.

Moi, c'est ce qui m'étonne.

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes point affreux et laid à faire peur :
Au contraire.

CRISPIN.

Fi donc ! monsieur le gouverneur,
Vous me rendez confus.

LE GOUVERNEUR.

Parlez. Est-ce qu'en France
Toutes les femmes font pareille résistance ?

CRISPIN.

Non, par ma foi ! Bien loin de se faire prier,
Une fille qu'on est long-temps à marier,
Fort souvent se marie elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Eh ! le maître,
En France, n'est-ce pas l'époux ? Cela doit être.

CRISPIN.

Oui, vraiment ; mais la femme est la maîtresse aussi.

LE GOUVERNEUR.

Votre femme voudroit faire de même ici ?

SCÈNE VI.

PIRACMON, LE GOUVERNEUR, CRISPIN, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

PIRACMON, *au gouverneur.*

Ah ! seigneur, apprenez une étrange nouvelle.
La femme de Crispin...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Eh bien ! qu'est-ce ? qu'a-t-elle ?

PIRACMON, *au gouverneur.*

La pauvre femme, hélas ! a terminé son sort :
Elle vient, à nos yeux, de se donner la mort ;
Et, pour se dégager de ce triste hyménée,
Elle a pris un breuvage et s'est empoisonnée,
S'affranchissant ainsi d'une odieuse loi.

CRISPIN, *au gouverneur.*

Ma foi ! tant pis pour elle. Est-ce ma faute, à moi ?

LE GOUVERNEUR.

Non, vraiment.

CRISPIN.

Mais voyez quel vilain caractère !
Je fais tout ce qu'on peut au monde pour lui plaire ;
Je recule huit jours son plaisir et le mien,
Et puis madame meurt !... Fi ! cela n'est pas bien.

PIRACMON.

Une perte si grande et m'alarme et me touche.

CRISPIN.

Préférer le trépas à l'honneur de ma couche !
Jeune, comme je suis, le teint frais, l'œil charmant...
Monsieur le gouverneur m'en faisoit compliment...
Ma figure a charmé plusieurs belles en France :
Je les ai vu pour moi venir en abondance.
En voyant mon minois transporté de plaisir,
Filles, femmes, chacune avoit même désir.
D'un seul geste, d'un mot, à la cour, à la ville,
J'en ai, foi de Crispin ! enchanté plus de mille.

LE GOUVERNEUR.

Je suis ravi pour vous de ce petit malheur.

CRISPIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, monsieur le gouverneur ?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! seigneur, vous allez acquérir une gloire
Qui doit éterniser votre illustre mémoire.

CRISPIN.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

On parlera de vous chez nos neveux.
Encore un coup, seigneur, vous êtes trop heureux.

CRISPIN.

Comment donc ?

PIRACMON.

Avant tout, dites, savez-vous lire ?

CRISPIN.

Oui, vraiment.

PIRACMON.

Ainsi donc ne songez plus qu'à rire.

CRISPIN, *riant.*

Rions donc... Mais au moins, que je sache pourquoi ?

LE GOUVERNEUR, *à un garde de sa suite.*

Qu'on nous apporte ici le livre de la loi.

(Le garde s'éloigne un moment.)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

CRISPIN, *au gouverneur.*

Sans ce livre, en deux mots, dites, qu'ordonne-t-elle ?
Faut-il que je reprenne une femme nouvelle ?

LE GOUVERNEUR.

Par le livre à l'instant vous allez être instruit...
(Vo . nt revenir le garde qui s'étoit éloigné.)
On l'apporte.

SCÈNE VIII.

LE GARDE, LE GOUVERNEUR, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, *à Crispin, en lui montrant le livre de la loi, que le garde lui présente.*

Lisez. C'est l'article dix-huit.

CRISPIN, *prenant le livre, d'un air content, et lisant.*

« Quand le mari meurt, ou la femme,

« On allume de grands bûchers,
« Et le survivant doit se jeter dans la flamme,
« En montrant une grandeur d'âme
« Qui ne s'étonne pas de semblables dangers.
« Et c'est un grand honneur pour tous les étrangers. »

CRISPIN, *au gouverneur, après avoir lu.*

C'est donc là le sujet qui doit faire ma joie?

LE GOUVERNEUR.

Bénissez, bénissez le ciel qui vous l'envoie.

CRISPIN.

Moi, je le bénirois d'un pareil traitement?
Je dois plutôt songer à m'enfuir promptement....
Moi, me laisser brûler?... Ah! maudits insulaires!
Plus cruels, mille fois, que turcs et que corsaires!
De vous brûler ainsi vous êtes de vrais fous,
Et je ne reste pas un quart-d'heure chez vous....
Adieu!
(Il jette loin de lui le livre de la loi, et veut s'enfuir.)

PIRACMON.

N'espérez pas échapper de la sorte.

LE GOUVERNEUR, *aux gardes.*

Holà! gardes... Quelqu'un; qu'on l'arrête. Main forte!
(Des gardes saisissent Crispin et l'arrêtent.)

CRISPIN, *au gouverneur.*

Quoi! c'est donc tout de bon?

LE GOUVERNEUR.

Ceci n'est point un jeu....
Voulez-vous qu'on vous jette à force dans le feu?

PIRACMON, *à Crispin.*

Croyez-m'en, avalez doucement la pilule.
Périssez sans montrer de crainte ridicule;
Car, enfin, il le faut, ou de force, ou de gré.

CRISPIN, *à part, et en pleurant.*

Malheureux que je suis ! où me suis-je fourré ?

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! vous pleurez ?

CRISPIN.

Hélas !

LE GOUVERNEUR.

Remportez la victoire ;

Songez à votre honneur.

PIRACMON, *à Crispin.*

Songez à votre gloire.

CRISPIN.

De l'honneur, de la gloire, ai-je de tout cela ?

LE GOUVERNEUR.

Que diront nos neveux ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il leur plaira.

LE GOUVERNEUR.

Jetez-vous, en héros, vous-même, dans la flamme.

CRISPIN.

Mais, messieurs, Éliante étoit-elle ma femme ?
Notre hymen n'étoit pas seulement ébauché :
Est-ce à moi, s'il vous plaît, d'en porter le péché ?

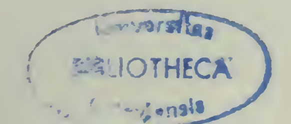
LE GOUVERNEUR.

Tout cela n'y fait rien, il faut mourir.

CRISPIN, *à part.*

J'enrage !

Ah ! que n'ai-je conclu mon chien de mariage !
Si j'avois cru sitôt terminer mon destin,
Avant que de mourir j'aurois fait en Crispin.



PIRACMON.

Voici l'ordre, à peu près, de la cérémonie.
Je vais vous en instruire.

CRISPIN, *à part, et en pleurant*

Ah ! quelle tyrannie !

PIRACMON.

Premièrement il faut ne point verser de pleurs.
On vous entourera de guirlandes de fleurs.
Au son des instruments on viendra vous conduire
Jusqu'au pied du bûcher.

CRISPIN, *à part.*

Juste ciel ! quel martyre !

PIRACMON.

Quand vous serez monté tout au haut du bûcher,
A côté d'Eliante on doit vous attacher.
Vous n'aurez jamais vu tant de réjouissances.
Le peuple autour de vous viendra former des danses.
Nos chants éléveront votre nom jusqu'aux cieux.
Vous-même, j'en suis sûr, vous serez tout joyeux.
Vous serez enchanté de notre symphonie.
Enfin, pour terminer cette cérémonie,
Par les quatre côtés, quatre flambeaux ardents
Mettront le feu sous vous ; puis, quand il sera temps,
On ira recueillir vos cendres dans une urne ;

(Le voyant dans la plus grande consternation.)

Et votre nom... Mais, quoi ! vous voilà taciturne ?

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Marchez.

CRISPIN, *à Piracmon.*

Mais d'un instant ne peut-on reculer ?

PIRACMON.

Non, seigneur. Tout à l'heure on prétend vous brûler.
Nous n'avons pas besoin qu'un bûcher se prépare :
Il en est de tout prêts.

CRISPIN, *à part.*

Précaution barbare !

PIRACMON.

Oui, dans tous les marchés, de toutes les façons,
On en trouve, qu'on roule au-devant des maisons.
A quatre pas d'ici j'en sais un magnifique.

CRISPIN.

Ah ! morbleu ! ce n'est pas cela dont je me pique :
De la magnificence !

LE GOUVERNEUR.

Eh ! cela fait honneur.

CRISPIN, *se jetant à ses pieds.*

Ayez pitié de moi, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Peut-on être attaché de la sorte à la vie ?

CRISPIN.

C'est mon foible.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc ! quelle badinerie !

CRISPIN.

Vous mourez donc gaîment, vous autres ?

PIRACMON.

Fort gaîment,
Et surtout quand on meurt dans ce noble élément.

CRISPIN.

Mais en mourant ainsi que pouvez-vous attendre ?

LE GOUVERNEUR.

Nous croyons qu'on renaît aussitôt de sa cendre.

CRISPIN.

Pour moi, qui n'en crois rien, seigneur, dispensez-moi.

LE GOUVERNEUR, *l'interrompant.*

Cœur bas!... Ah! c'est trop faire injure à notre loi...
(A Piracmon.)
Vous, Piracmon...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Seigneur.

LE GOUVERNEUR.

Ayez soin de la fête.
Que la cérémonie en un instant soit prête...
Puis-je compter sur vous?

PIRACMON.

Seigneur, tout ira bien.

LE GOUVERNEUR, *aux gardes, en montrant Crispin.*
(A Piracmon.)

Gardes... conduisez-le... Surtout, n'oubliez rien
Pour rendre la musique et la danse célèbre.

CRISPIN, *à part.*

Ciel! on va me donner un opéra funèbre!...
Ah! le maudit pays!... Ah! la maudite loi!

PIRACMON.

Venez vous préparer : il est temps; suivez-moi.

CRISPIN, *à part.*

Je vais me préparer à périr dans la flamme...
Allons, c'est fait de moi... Dieu veuille avoir mon âme!
(Il s'éloigne avec Piracmon et quelques-uns des gardes du gouverneur, qui l'emmènent.)

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

L'INSENSÉ ne voit pas la gloire de son sort :
Il a le cœur si bas que de craindre la mort !
Puisse le ciel sur lui répandre ses lumières,
Et lui donner aussi les forces nécessaires
Pour pouvoir surmonter cette vaine frayeur !...
(Voyant paroître un insulaire, qui vient à lui.)
Mais, quelqu'un vient à moi.

SCÈNE X.

UN INSULAIRE, LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LE GOUVERNEUR, *à l'insulaire.*

Que me veut-on?

L'INSULAIRE.

Seigneur,
Un cavalier françois vient vous rendre une lettre.
Il voudroit vous parler. Voulez-vous le permettre ?

LE GOUVERNEUR.

Qu'il approche.
(L'insulaire s'éloigne, et fait paroître Licandre.)

SCÈNE XI.

LICANDRE, LE GOUVERNEUR, GARDES, SUITE.

LICANDRE, *au gouverneur.*

SEIGNEUR, je suis un étranger,
Sans secours, sans espoir, dans un pressant danger,

Triste jouet des vents, échappé du naufrage,
Et dans l'île voisine entraîné par l'orage,
Je viens du gouverneur, qui me renvoie ici,
Vous apporter, seigneur, le billet que voici.

(Il lui présente une lettre.)

LE GOUVERNEUR, *prenant la lettre.*

Donnez. Je vous promets que, quoi qu'il me demande,
Je ferai tout pour lui. Voyons ce qu'il me mande.

(Il ouvre la lettre et la lit haut.)

« Le gentilhomme que je vous envoie a été jeté par « la tempête dans mon île. Son nom est Licandre ; et il a « fait naufrage depuis peu avec une personne, nommée « Éliante, dont il étoit éperdument amoureux. Si, par « hasard, vous aviez des nouvelles de cette aimable per- « sonne, vous racheteriez la vie à son amant en la lui « faisant retrouver. Informez-vous-en, je vous prie. Il « n'est point impossible que l'orage l'ait jetée dans votre « port. Donnez-y vos soins ; j'en aurai une éternelle re- « connoissance.

« BRISAPH, gouverneur de l'île
de Santoriada. »

LE GOUVERNEUR, *après avoir lu.*

Oui, je puis contenter vos désirs curieux ;
Je puis vous informer d'Éliante.

LICANDRE.

Ah ! grands dieux !
Quoi ! je pourrois ici revoir celle que j'aime ?
Que mon cœur est content ! que ma joie est extrême !
Montrez-la moi, de grâce ! achevez mon bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Si je vous la fais voir, vous mourrez de douleur.
Elle vient d'expirer tout à l'heure.

LICANDRE.

Elle est morte?

LE GOUVERNEUR.

Je connois la grandeur du coup que je vous porte;
Mais, enfin, puisqu'il faut sans feinte vous parler,
Elle, avec son mari, nous allons la brûler.

LICANDRE.

Ah! que m'apprenez-vous? Elle étoit mariée?....
(*A part.*)
Cruelle! ma tendresse est-elle ainsi payée?...
Hélas!

LE GOUVERNEUR.

Mais, cependant, il faut vous dire tout.
L'hymen n'a pas été terminé jusqu'au bout.
L'époux, du moins, le dit : même je le présume,
Et, suivant du pays la louable coutume,
Nous brûlons les époux sur des bûchers ardents.

LICANDRE.

Permettez qu'avec eux je me jette dedans.
Vous voyez bien qu'après cette perte funeste,
La mort est désormais le seul bien qui me reste:
Et ce sera pour moi le bonheur le plus doux.

LE GOUVERNEUR.

Le mari ne prend pas la chose comme vous:
Un sort si glorieux l'alarme et l'épouvante.

LICANDRE, *à part.*

Que j'éprouve, grands dieux! la fortune inconstante!
En trouvant ce que j'aime on m'apprend en ces lieux
Que la mort m'a ravi ce trésor précieux.

LE GOUVERNEUR.

Je vous plains.

SCÈNE XII.

UN INSULAIRE, LE GOUVERNEUR, LICANDRE, GARDES, SUITE.

L'INSULAIRE, *au gouverneur.*

Tout est prêt pour la cérémonie;
Le bûcher, les flambeaux, le deuil, la symphonie.
Le mari, cependant, ne se peut consoler.

LICANDRE, *à part.*

Je succombe... A ces mots je me sens accabler.
Une vapeur secrète, en mes sens répandue,
Me ravit tout à coup l'usage de la vue.

(Il reste sans connoissance.)

LE GOUVERNEUR, *à l'insulaire, en montrant Licandre.*

Il tombe évanoui... Qu'on l'ôte de ces lieux.
Il ne faut point offrir ce spectacle à ses yeux;
Sa trop vive douleur l'interromproit peut-être...

(Voyant paroître de loin le cortège qui arrive.)

Le deuil s'approche... Allons au-devant du grand-prêtre.

(L'insulaire et l'un des gardes du gouverneur emportent Licandre dans un lieu éloigné, et le gouverneur va au-devant du cortège avec ses gardes et sa suite.)

SCÈNE XIII.

MARINE, PIRACMON.

PIRACMON.

Oui, c'est dans cet endroit.

MARINE.

Où va le gouverneur?

PIRACMON.

Au-devant du grand-prêtre. Il lui doit cet honneur.

MARINE.

Mais tu n'y songes pas, au moins.

PIRACMON.

Que veux-tu dire?

MARINE.

Ce bûcher, cet apprêt, cela n'est que pour rire,
N'est-il pas vrai?

PIRACMON.

Sans doute.

MARINE.

Et cependant ici
Monsieur le gouverneur ne l'entend pas ainsi.
Le grand-prêtre, d'abord, mettra le feu lui-même;
Et que deviendrons-nous avec ton stratagème?
Par ton ordre Éliante est au haut du bûcher.

PIRACMON.

Quand il en sera temps, j'irai l'en détacher.

MARINE.

Il faudroit prévenir le gouverneur. Peut-être...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Il est plus scrupuleux encor que le grand-prêtre:
Il ne badine point sur cet article-là.

MARINE.

Si le feu...

PIRACMON, *l'interrompant.*

Laisse-moi conduire tout cela.
De ce qu'elle doit faire Éliante est instruite.

MARINE.

Je ne te comprends point.

PIRACMON.

Tu verras, dans la suite...
Si le drôle en revient, je veux que, de long-temps,
(*Entendant le bruit des instruments.*)
Il n'ait dessein... Mais, chut... j'entends les instruments..
(*Il regarde du côté par où vient le cortège, et le voit approcher.*)
La victime paroît, couverte de guirlandes...
Viens-t'en, et joignons-nous à ces joyeuses bandes.
(*Il va se réunir, avec Marine, aux insulaires de l'un et de l'autre sexes qui accompagnent le cortège.*)

SCÈNE XIV.

(Le fond s'ouvre et laisse voir le bûcher sur lequel Éliante est placée, vêtue d'une mante couverte de fleurs. Ce bûcher est élevé au pied d'un mausolée galant, où l'Amour est représenté portant le portrait de Crispin. Le grand-prêtre, la grande-prêtresse, le gouverneur, ses gardes, sa suite, et une troupe d'insulaires, de l'un et de l'autre sexes, parmi lesquels Piracmon et Marine se sont mêlés, et qui portent tous des flambeaux allumés, conduisent Crispin, en céré-

monie, au pied du bûcher, au son des instruments, et avec l'appareil le plus galant et le plus gracieux.)

LE GRAND-PRÊTRE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, LE GOUVERNEUR; ÉLIANTE, *sur le bûcher*; CRISPIN, PIRACMON, MARINE, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR, TROUPE D'INSULAIRES, *de l'un et de l'autre sexes, chantant, dansant, jouant de plusieurs instruments, et portant des flambeaux allumés.*

CRISPIN, *à part, et pleurant.*

« PLEUREZ, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau;
« La moitié de Crispin mettra l'autre au tombeau :
« Mais je plains beaucoup moins, dans ce malheur funeste,
« La moitié que je perds que celle qui me reste... »*
Je dois être brûlé tout vif.... O sort affreux!...
Mon maître, quoique mort, est, ma foi, plus heureux.

LE GRAND-PRÊTRE ET LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant ensemble.*

Crispin, il faut braver le sort.
Par lui ta femme t'est ravie :
Rejoins-la par un noble effort.
Pour elle tu brûlois, brûlois, pendant sa vie,
Brûle, brûle, avec elle, après sa mort.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, à Crispin.*

D'un long veuvage on n'a point l'amertume
En suivant sa femme au tombeau.

---

* Ces quatre vers sont parodiés du premier couplet de Chimène, dans la troisième scène du troisième acte de la tragédie du *Cid*, de Pierre Corneille.

De ce pays bénissez la coutume :
Brûlez, brûlez d'un feu nouveau.
Ici quand l'Hymen éteint son flambeau,
L'Amour aussitôt le rallume.

MARINE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Crispin, en mourant dans la flamme,
Doit se louer de son bonheur.
Il va jouir de l'honneur
D'être brûlé pour sa femme.
Est-il une plus belle mort ?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CHOEUR D'INSULAIRES, *de l'un et de l'autre sexes, montrant Crispin.*

Chantons, dansons, et célébrons son sort.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Dans ses yeux sa joie est bien peinte.
Qu'il est content ! qu'il est heureux !
Nous l'allons voir dans les feux,
Sans qu'il pousse aucune plainte.
Est-il une plus belle mort ?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

MARINE, *chantant seule, montrant Crispin.*

Maris, de lui venez apprendre
A suivre une femme au tombeau ;
Et de ce phénix nouveau
Venez chercher de la cendre.
Est-il une plus belle mort ?
Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CHOEUR DES INSULAIRES, *de l'un et de l'autre sexes, montrant Crispin.*

Chantons, dansons, et célébrons son sort.

CRISPIN, *à part.*

O ciel ! vit-on jamais une rigueur pareille ?
Ils viennent me corner leur musique à l'oreille,
Célébrer mon bonheur, rire, danser, sauter !...
(*A tous ceux qui forment le cortège.*)
Je vous conseille encor de me faire chanter.

SCÈNE XV.

LICANDRE, LE GRAND-PRÊTRE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, LE GOUVERNEUR ; ÉLIANTE, *sur le bûcher* ; MARINE, CRISPIN, PIRACMON, GARDES ET SUITE DU GOUVERNEUR, TROUPE D'INSULAIRES, *de l'un et de l'autre sexes.*

LICANDRE, *à quelques gardes, qui veulent l'empêcher d'approcher.*

Ne me retenez plus.... Dans ma douleur mortelle,
Je veux voir Éliante, et brûler avec elle.
L'époux n'aura pas seul ce funeste plaisir.

CRISPIN, *à part, et sans reconnoître d'abord Licandre.*

Vous pouvez là-dessus suivre votre désir.

LICANDRE, *à part, en reconnoissant Crispin.*

Que vois-je ? Juste ciel ! ma surprise est extrême....
Je ne me trompe point... Oui, vraiment, c'est lui-même ;
(*A Crispin.*)
C'est Crispin !... Toi, maraud ! cet époux fortuné,
Qui m'as ravi l'objet qui m'étoit destiné !

CRISPIN, *reconnoissant Licandre.*
(*A part.*)
Eh quoi ! monsieur, c'est vous ?.. O ciel, je te rends grâce....

(A Licandre.)

Vous venez à propos pour prendre ici ma place....

(A tous ceux qui forment le cortège, en leur montrant Licandre.)

Messieurs, au moins, voilà le véritable époux.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'en connoissons point ici d'autre que vous.

CRISPIN, *montrant Licandre.*

Pour lui faire plaisir, j'ai feint ce mariage.

LE GOUVERNEUR.

Que de discours !... Allons, sans tarder davantage,
Montez sur le bûcher.

(Des gardes prennent Crispin et veulent le jeter dans le bûcher.)

CRISPIN.

Que l'on attende un peu.

LE GOUVERNEUR.

Non, non, point de délai.

CRISPIN.

Je vais crier au feu.

LICANDRE, *à part, en s'approchant du bûcher et regardant Éliante.*

O ciel ! que de beautés vont se réduire en cendre !...

(Voulant monter sur le bûcher.)

Je ne la quitte point.

ÉLIANTE, *l'entendant sur le bûcher, et se relevant.*

Ah ! Licandre, Licandre !

CRISPIN, *à part, avec surprise.*

Miracle !

LICANDRE, *à part, également étonné.*

Juste ciel !

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Que veut dire ceci?
Votre épouse est vivante encore?

CRISPIN, *avec joie.*

Oui, Dieu merci!
Le poison a raté.

LE GRAND-PRÊTRE, *au gouverneur, avec sévérité.*

Que vois-je ici paroître?
Avez-vous prétendu vous moquer du grand-prêtre,
Monsieur le gouverneur?

ÉLIANTE, *en descendant du bûcher.*

Pardonnez à l'amour,
Qui nous a fait tenter cet innocent détour,
Qui, pour me réserver toute entière à Licandre,
M'a fait, blessant vos lois, un peu trop entreprendre.
Il étoit mon époux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Votre époux? Eh! pourquoi
Ne me pas confier un tel secret, à moi?
Je n'aurois pas permis ce second hyménée,
Ou j'en aurois, du moins, retardé la journée....
Mais, puisqu'il est ainsi, je vous rends cet époux;
Aussi bien le second est indigne de vous.
De mon autorité je romps ce mariage,
Et vous rends à présent au nœud qui vous engage....

(*Au gouverneur.*)

N'est-ce pas votre avis, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Oui, sans doute.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Licandre et à Éliante.*

Ainsi donc, vivez heureux.

ÉLIANTE.

Seigneur,
En me rendant Licandre on me rend à la vie.

CRISPIN, *à part.*

Voyez-vous la malice et la friponnerie!

LE GOUVERNEUR.

(A Licandre et à Éliante.)

Taisez-vous, lâche!... Et vous, trop généreux époux!
Dans mon île goûtez les plaisirs les plus doux.
Ce mépris de la mort mérite trop la vie;
Qu'à tous deux de long-temps elle ne soit ravie:
J'en fais tous mes souhaits.

ÉLIANTE.

Seigneur, que de bontés!

LE GOUVERNEUR.

Je n'en puis tant avoir que vous en méritez....
(En regardant Crispin.)
Pour le seigneur Crispin....

LICANDRE, *l'interrompant.*

C'est mon valet..

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Quoi! traître!
Me tromper, me jouer, en trahissant ton maître?...
(A Licandre.)
Il faut qu'il soit puni.

CRISPIN.

Pardonnez-moi, seigneur:
Je ne le suis que trop d'avoir eu tant de peur;
J'ai souffert diablement, et vous pouvez m'en croire.

LE GOUVERNEUR, *à Licandre et à Éliante.*

Avec plus de loisir j'apprendrai votre histoire;
Marine et Piracmon sauront m'en informer.
Heureux amants, toujours puissiez-vous vous aimer!...

(*Aux insulaires de l'un et de l'autre sexes.*)
Vous autres, par vos chants, prenez part à leur joie,
Qu'à les bien réjouir chacun de vous s'emploie;
(*A Crispin.*)
Et, selon notre loi, nous ferons, dès demain,
Pour surcroît de plaisir, les noces de Crispin.

CRISPIN.

Soit; mais je ne veux point terminer cette affaire
Que par un bon contrat et par-devant notaire
La dame ne s'oblige, en mourant devant moi,
Que je ne serai point sujet à votre loi.
(*Les insulaires des deux sexes forment des danses.*)

LE GRAND-PRÊTRE, *chantant seul, à Licandre, à Éliante et à Crispin.*

Etrangers, qui trouvez ridicule
Qu'ici l'on brûle
Le survivant avec le mort,
Vous avez tort.
Ce tourment, qui paroît terrible,
Fut inventé parmi nous
Pour rendre une femme sensible
A la mort de son époux.

(*Les insulaires, des deux sexes, reprennent leurs danses.*)

LA GRANDE-PRÊTRESSE, *chantant seule, à Licandre, à Éliante et à Crispin.*

Si vous voulez, malgré l'orage,
Voguer encore en ce beau jour,
Que ce soit sur la mer d'Amour:
Il est beau d'y faire naufrage.
L'Amour en quittant le rivage

Promet toujours un heureux sort.
Avec lui, jusque dans le port,
Il est beau de faire naufrage.

CRISPIN, *chantant seul, au parterre.*

Messieurs, notre nouvel ouvrage
Peut couler à fond aujourd'hui;
Mais, en lui prêtant votre appui,
Vous le sauverez du naufrage.

FIN DU NAUFRAGE.

LES

TROIS FRÈRES RIVAUX,

COMÉDIE,

PAR DE LAFONT,

Représentée, pour la première fois, le 4 février 1713.

PERSONNAGES.

M. PHILIDOR, bourgeois de Paris, et qui s'est enrichi au palais.

MADAME PHILIDOR, son épouse.

ANGÉLIQUE, leur fille.

MERLIN, valet de M. et de madame Philidor.

LE MARQUIS LISIMON,
LE COMTE LISIMON,
LE CHEVALIER LISIMON, } Tous trois frères et tous trois capitaines dans le régiment de la Reine.

LA RONCE, commissionnaire de Merlin.

La scène est à Paris, chez M. Philidor, dans l'avant-cour de sa maison, et près de son jardin.

LES

TROIS FRÈRES RIVAUX,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MERLIN, *seul, tirant trois bourses de sa poche, l'une après l'autre.*

Trois objets ravissants, trois bourses pleines d'or!
Qu'un valet est heureux chez monsieur Philidor!
Tel qui veut épouser Angélique sa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai *novissime* produit trois, tour à tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déja tiré l'aveu du père,
Le second a tiré parole de la mère,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément,
Et moi de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier est, je crois, marquis; le second comte,
Et l'autre chevalier... Justement, c'est mon compte.
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manège est plaisant! je suce les trois frères:
Mais, ma foi! le cadet fait le mieux ses affaires.
Comme il paie assez bien, et qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé.
Aussi je le sers mieux que ne feroit personne.
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne.

Le bon de tout ceci c'est que, sans le savoir,
Epris du même objet, tous trois pensent l'avoir;
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse,
Que chacun d'eux de l'autre ignore la maîtresse.
Peste! pour un mari la fille est un trésor;
Car son père au palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine;
Et veut absolument un époux capitaine...
(Il remet les trois bourses dans sa poche, en apercevant entrer le chevalier Lisimon.)
Mais je vois justement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, et vient en tapinois.
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.
(Voyant arriver Angélique.)
Je ne me trompe point; car j'aperçois la belle,
Qui sort de son côté pour le même sujet.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

MERLIN, *à Angélique et au chevalier.*
Eh bien! qu'est-ce? Approchez; Merlin est du secret.
Vous le savez? Je suis tout propre aux confidences.
(Le chevalier et Angélique se saluent.)
Eh! mon dieu, laissez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*
Madame, quel bonheur de vous entretenir!
Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir?
Puis-je espérer bientôt, par un doux hyménée,
Voir ma félicité justement couronnée?
Parlez, belle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Espérez, Lisimon,
Et sachez de mon cœur quelle est l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous satisfaire,
Et j'y vais disposer et mon père et ma mère.
Dans la robe ils vouloient me choisir un parti;
Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti.
Ils voudront bien enfin, ou je suis fort trompée,
Pour seconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, madame a raison : ces messieurs du palais,
Avec leur air gris-brun, sont des maris si laids!
C'est une nation impolie et grossière.
Mais vive un capitaine! A sa mine guerrière,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La beauté la plus fière en peu de jours se rend.
Pour moi, si j'étois fille, et que j'eusse des charmes,
(Montrant le chevalier.)
Ce seroit à monsieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vraiment, monsieur Merlin, vous êtes obligeant.

MERLIN, *à part.*

Eh! la, la; je t'en vais donner pour ton argent

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Franchement les robins, enfoncés dans l'étude,
En abordant le sexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN.

Plaisant époux, ma foi! qu'un époux à rabat.
Car, qu'est-ce, dites-moi, que Damon l'avocat?
Un fat, un ignorant balayant la grand'salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale;

Qui de papiers tout blancs a soin d'emplir son sac;
Qui décide de tout, et *ab hoc* et *ab hac*;
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarisant ses mots avec un soin extrême;
Qui dans les entretiens tranche du bel-esprit;
Qui rit, tout le premier, des sottises qu'il dit;
Qui respecte, lui seul, sa mine de poupée,
Le matin est en robe et le soir en épée;
Étourdi, dissipé, grand parleur; en un mot,
Qui partout fait l'habile, et partout n'est qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*

Merlin fait des portraits.

MERLIN.

Oh! c'est mon fort, madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme!
Et vous serez heureux l'un et l'autre à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos souhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin est fort porté pour nous deux, ce me semble?

MERLIN.

Pour vous deux, cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGÉLIQUE.

Tu trembles: pourquoi donc?

LE CHEVALIER.

De grâce, explique-toi.

MERLIN, *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, sur ma foi!

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu là?

MERLIN.

Moi, rien.

ANGELIQUE.

Ah! tire-nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux capitaine?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, Merlin?

MERLIN.

Eh bien! votre père aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui.
Sur certain capitaine il a jeté la vue,
Et vous allez dans peu, madame, être pourvue.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ciel! je suis perdu.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quel cruel contre-temps!

LE CHEVALIER, *à part.*

(*A Merlin, en tirant sa bourse de sa poche, et en la lui présentant.*)

Que ferai-je?... Ah! Merlin, voilà ma bourse, prends.
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi! prendre encor de vous? Ah! je suis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réussir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas! il est bien vrai, je ne suis pas trop sot.

LE CHEVALIER.

C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire;
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien soupire.
Achève mon bonheur; car dans cette maison
Je sais que de tout temps tu fus le factoton.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent si, dans cette journée,
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je saurai bien lever toute difficulté...
(A Angélique.)
Mais, que madame agisse aussi de son côté.

ANGÉLIQUE, *au chevalier.*

Ne vous chagrinez point, Lisimon : je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon père.

MERLIN, *au chevalier.*

Sinon, je saurai bien vous sortir d'embarras.

ANGÉLIQUE, *au chevalier, en s'en allant.*

Revenez dans une heure : allez, n'y manquez pas.
(Elle rentre dans l'intérieur de la maison, et le chevalier sort.)

SCÈNE III.

MERLIN, *seul, regardant la dernière bourse qu'il a reçue.*

Voilà donc de l'argent encor que je raccroche?
Je fais un magasin de bourses dans ma poche....
(Il met cette quatrième bourse dans sa poche, avec les trois autres.)
Je ne crois pas qu'au monde il soit d'agioteur,
De notaire, de juif, même de procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime.
Tirer à droite, à gauche, est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici.... Mais si les deux aînés,
En ce lieu, par malheur, se trouvent nez à nez?...
L'un a l'aveu du père, et l'autre de la mère.
Chacun d'eux a caché son amour à son frère.

S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon,
Et s'ils savent enfin que je suis un fripon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie:
Ils voudront s'expliquer.... Que faire en ce cas-là?
Un peu d'effronterie ajustera cela....
(*Apercevant le marquis et le comte qui viennent, chacun d'un côté opposé.*)
Mais je vois les aînés... Ah!... juste ciel! je tremble...
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensemble!
Restons... Puisque je viens de prendre mon parti,
Morbleu! je n'en veux pas avoir le démenti.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *entrant par un côté du théâtre*, LE COMTE, *entrant par l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS, *dans le fond, à part, et se croyant seul.*

C'EST ici la maison de mon futur beau-père:
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *dans le fond, à part, et se croyant seul aussi.*

Madame Philidor, qui connoît mon amour,
Doit me donner sa fille, et conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*

Monsieur Philidor croit que je suis fils unique;
C'est pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère par bonheur me croit seul de mon nom,
Et pense que je suis l'unique Lisimon.

LE MARQUIS, *à part.*

Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN, *à part, sur le devant de la scène.*

Ma foi! c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin à la peine aujourd'hui crevera.

LE MARQUIS, *à part, en apercevant Merlin.*

Mais j'aperçois Merlin.

LE COMTE, *à part, voyant aussi Merlin.*

C'est Merlin; c'est lui-même.

LE MARQUIS, *à part, apercevant le comte.*

O ciel! que vois-je encor? Ma surprise est extrême...
Est-ce une illusion? Le comte dans ces lieux!

LE COMTE, *à part, apercevant aussi le marquis.*

Quel homme en cet instant se présente à mes yeux?...
(*Au marquis.*)
C'est vous, marquis, je crois?

LE MARQUIS.

Comment! c'est donc vous, comte?

MERLIN, *à part.*

Peste! ils vont s'éclaircir: ce n'est pas là mon compte.
(*Merlin fait plusieurs révérences au comte.*)

LE COMTE.

(*A part.*)

Bon jour, Merlin, bon jour!... Je ne sais où j'en suis;
Mais je veux être instruit de ce point, si je puis....
(*Au marquis.*)
Que faites-vous ici? Quelle est cette aventure?

LE MARQUIS.

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure?
Vous n'êtes pas ici sans dessein, sûrement?

MERLIN.

Eh ! messieurs, à quoi bon cet éclaircissement ?

LE COMTE.

(Au marquis.)

Tais-toi, Merlin, tais-toi.... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens aussi pour la même raison.

LE COMTE, *en colère.*

Quoi ! morbleu !...

MERLIN, *l'interrompant.*

Paix, messieurs... Respectez la maison..
Quoi donc ! prétendez-vous faire ainsi des querelles ?..
Messieurs les officiers, dites-moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh ! morbleu !... tais-toi donc. Peste soit du butor !...
(Au comte.)
Je viens ici mandé par monsieur Philidor.
(Tirant une lettre de sa poche, et la montrant au comte.)
Voilà ce qu'il m'écrit ; car j'ai l'aveu du père.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mère.

LE MARQUIS.

Son père, par sa lettre, à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mère me l'offre aussi par son billet.

LE MARQUIS, *lisant le dessus et le dedans de la lettre de M. Philidor.*

À monsieur le marquis Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« Faites-moi l'honneur, monsieur le marquis, de vous

« trouver tantôt chez moi. Je parlerai de vous à ma « femme et à ma fille, et je ne doute pas que vous ne « leur plaisiez fort. Ne paroissez pas d'abord dans la mai- « son : promenez-vous, en m'attendant, dans les allées « de mon jardin. Je les y conduirai l'une et l'autre, et ce « sera là que se fera la première entrevue. »

LE COMTE, *tirant de sa poche la lettre de madame Philidor, et en lisant aussi le dessus et le dedans.*

A monsieur le comte Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« C'est aujourd'hui, monsieur le comte, que je dois « parler de vous à ma fille et à mon mari. Je vous at- « tends. Nous finirons ce jour même, si vous souhaitez. « Comptez sur ma parole. Trouvez-vous seulement dans « mon jardin, et m'y attendez. J'aurai soin de m'y « rendre avec mon mari et ma fille, qui, comme je l'es- « père, seront charmés, l'un et l'autre, de l'honneur de « votre alliance. »

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre?

MERLIN, *à part.*

Ah! quel galimatias! je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Merlin, écoute un mot : tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plaît-il, monsieur?

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Comment, double pendard!

Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce mystère?

MERLIN, *bas, au marquis.*

D'honneur! je l'ignorois.

LE MARQUIS, *bas.*

Sais-tu que c'est mon frère?

MERLIN, *faisant l'étonné.*

Votre frère, monsieur?... Ah! que m'apprenez-vous?
Eh! qui diable a donc pu l'introduire chez nous?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande.

MERLIN.

Ah! monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez quelle aventure!
Mais la fille est pour vous: j'en ferois bien serment...
Je m'en vais lui parler... Laissez-nous un moment.

LE COMTE, *bas, à Merlin.*

Vraiment, monsieur Merlin, j'ai sujet de me plaindre.

MERLIN.

De qui, monsieur?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre.

LE COMTE, *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avois un rival.
Je vous avois payé, je pense, en galant homme.

MERLIN, *bas.*

Moi! je n'en savois rien, ou la foudre m'assomme!
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pourquoi.
Angélique est pour vous, vous dis-je, croyez-moi...
(*Haut.*)
Embrassez-vous, messieurs, sans causer de désordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouse Angélique, et n'en veux point démordre.

LE COMTE.

Moi, je l'épouse aussi; j'y suis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu! vous céderez; car je suis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu! nous verrons : sur le fait de maîtresse
Je suis humble valet à votre droit d'aînesse.

LE MARQUIS, *en colère.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-père.

LE COMTE.

Et moi, j'y vais aussi.

(*Le marquis et le comte sortent.*)

SCÈNE V.

MERLIN, *seul, riant.*

J'EN suis quitte, à la fin; mais ce n'est pas sans peine.
Respirons un moment, et reprenons haleine.
Un autre se seroit vingt fois déconcerté;
Mais dans le monde il faut surtout être effronté.
L'effronterie en France est un vice à la mode :
Rien de plus nécessaire, et rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien;
Et c'est là le grand art pour amasser du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et de quelque côté que je tourne la vue,
Je ne vois d'indigents que les sots vertueux.
Il faut un front d'airain pour devenir heureux....

(Voyant venir M. Philidor.)
Taisons-nous ; j'aperçois mon bon homme de maître.
Entêté du marquis, autant qu'on le peut être,
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui ;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.

SCÈNE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

Ah ! te voilà, Merlin ?

MERLIN.

Fort à votre service,
Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends justice :
Tu m'as toujours paru la perle des valets.
Je sais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle est insupportable !

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raisonnable ;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi, n'ai-je pas raison ?
N'êtes-vous pas, monsieur, le chef de la maison ?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête,
Mais votre femme...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Fi! ma femme est une bête.
Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Du marquis Lisimon; mais Merlin, je suis sûr,
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussitôt elle va m'en proposer un autre.
Oh! je la connois bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, monsieur, a l'esprit haut et bas:
Elle veut ignorer que cette loi si belle,
Qui fait l'homme le maître, est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux et reflux:
Vous croyez la tenir, vous ne la tenez plus.
Pour sa tête, oh! ma foi! c'est tout comme la lune,
Qui tantôt paroît claire et tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites-lui bonjour, elle vous dit bonsoir.

M. PHILIDOR.

Oh! parbleu! nous verrons. J'ai fait choix de mon gendre:
Le marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre.
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux.
Mais n'est-il point venu?

MERLIN.

N'en soyez point en peine,
Le marquis Lisimon au jardin se promène.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu! Merlin, je suis ravi de le savoir.
Je veux tout au plus tôt en parler à ma femme.
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne dame,
Quand vous lui parlerez du marquis Lisimon,
Avoit un gendre en poche aussi de sa façon?

M. PHILIDOR.

Oh! vraiment c'est de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'est un esprit malin!

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable!

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Oh! va, va, laisse faire...
Comment donc! n'est-ce pas une fort bonne affaire?
Le marquis Lisimon est joli cavalier.
Ma fille pour époux vouloit un officier:
Tous les gens du palais lui causoient la migraine.
Pour lui faire plaisir je prends un capitaine.

Je suis sûr qu'à ma fille aussitôt il plaira ;
Et puis ma femme après de quelqu'autre voudra ?
Corbleu ! nous allons voir. Fais ce que je désire,
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN, *apercevant madame Philidor.*

Il n'en est pas besoin : elle vient ; je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul ; Merlin, éloigne-toi.

SCÈNE VII.

MADAME PHILIDOR, M. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas, à madame Philidor.*

Le comte Lisimon, votre prétendu gendre,
Est dans votre jardin, madame, à vous attendre.

MADAME PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux.
Je te suis obligée. Adieu ; va, laisse-nous.

(Merlin sort.)

SCÈNE VIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR.

M. PHILIDOR, *à part.*

Voyons, sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'âme.

MADAME PHILIDOR, *brusquement.*

Eh bien, mon cher époux?

M. PHILIDOR, *sur le même ton.*

Eh bien, ma chère femme?

MADAME PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

MADAME PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit; mais je veux aussi de la condescendance.

MADAME PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

MADAME PHILIDOR.

N'allez-vous pas déja m'intenter un procès?
C'est vous qui commencez toujours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi! vous êtes, vous, un vrai trouble-ménage....
Mais brisons là-dessus. Nous venons nous parler;
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à présent est nubile.
Vous savez qu'en maris elle est fort difficile?
J'ai voulu lui donner plusieurs gens du palais.
Ils sont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine;
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un capitaine.
C'est....

MADAME PHILIDOR, *l'interrompant.*

Je vous interromps, tout d'abord, sur ce point.
Sa mère à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? et quel but est le vôtre?
Car enfin....

MADAME PHILIDOR, *l'interrompant.*

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
J'ai son affaire.

M. PHILIDOR, *en colère.*

Eh bien ! n'avois-je pas bien dit ?
Ventrebleu ! peste soit de votre chien d'esprit !

MADAME PHILIDOR.

Mais, monsieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cause !

M. PHILIDOR.

Comment donc ! il suffit que je veuille une chose
Pour que vous vouliez l'autre ?

MADAME PHILIDOR.

Oh ! je veux la raison.
L'époux que je lui donne est un joli garçon,
Même il est capitaine.

M. PHILIDOR, *à part.*

(*A madame Philidor.*)

Ah ! j'enrage.... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

MADAME PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît ?

M. PHILIDOR.

Par où ?... Suffit. Je veux
Que ma fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

MADAME PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi seule obéisse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends, moi, qu'elle agisse.

MADAME PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison ?

MADAME PHILIDOR.

C'est que je suis sa mère.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plait, ne suis-je pas son père ?

MADAME PHILIDOR.

Et quand vous le seriez ? voyez, belle raison !

M. PHILIDOR.

Je m'en moque ; j'aurai pour gendre Lisimon.

MADAME PHILIDOR.

Lisimon, dites-vous ? Lisimon, capitaine ?

M. PHILIDOR.

Oui

MADAME PHILIDOR.

De quel régiment ?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

MADAME PHILIDOR.

Tout de bon ?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

MADAME PHILIDOR.

Eh ! vite embrassons-nous.
Allons, faisons la paix, mon cher petit époux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc, tout à coup, un excès de tendresse,
Que l'on pardonneroit à peine à sa maîtresse ?

MADAME PHILIDOR.

L'époux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.

M. PHILIDOR.

Comment ! Lisimon ?

MADAME PHILIDOR.

Oui, c'est lui.
Et, puisque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je suis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort !... Mais je suis tout troublé.
Quoi ! monsieur Lisimon vous a déja parlé ?

MADAME PHILIDOR.

Oh ! vraiment, j'ai fait plus ; ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi sur cet article il a parole aussi.
Je vous dirai bien plus ; Lisimon est ici.

MADAME PHILIDOR.

Je le sais bien.

M. PHILIDOR.

Comment ?

MADAME PHILIDOR.

Je le sais bien, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

(A part.)

Vous le savez ?... Voici quelque nouveau vertige.

MADAME PHILIDOR.

Sur mon billet il s'est rendu dans le jardin :
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main,
Par lequel, en deux mots, je lui mande et propose
De venir au jardin pour terminer la chose.

M. PHILIDOR, *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas est singulier ;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier.

Ne nous trompons-nous point? C'est peut-être un autre homme?
Est-ce bien Lisimon?

MADAME PHILIDOR.

C'est ainsi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait?

MADAME PHILIDOR.

Oui, vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Assez beau de visage?

MADAME PHILIDOR.

Ah! beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine?

MADAME PHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah! ma foi! c'est lui-même.

MADAME PHILIDOR.

En doutez-vous?

M. PHILIDOR.

Moi? Non... Mais c'est un vrai problème.

MADAME PHILIDOR.

Nous allions quereller; car nos plus grands débats
Viennent faute souvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Eh! la chose à présent n'est pas encor bien claire.

MADAME PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce mystère.
Puisqu'elle hait si fort tous les gens du palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, et je prétends que l'affaire se fasse.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor, en se jetant à ses pieds.*

Mon père, à vos genoux, je demande une grâce.

M. PHILIDOR, *la relevant.*

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur?

M. PHILIDOR.

En voici bien d'une autre! Eh! que veux-tu donc dire?

MADAME PHILIDOR.

Mais, vraiment son discours commence à m'interdire.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage

MADAME PHILIDOR.

Ah! le cas est nouveau, qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une si grande horreur!
Des filles de Paris c'est l'unique fureur;
Et leur esprit seroit attaqué de folie
S'il leur falloit rester fille toute leur vie.

ANGÉLIQUE.

Mais, mon dessein n'est pas de rester fille... Hélas!
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas:
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même temps un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour.

Or çà, mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mère, à moi, j'entends qu'on obéisse.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous seriez, mon père, auteur de mon supplice?

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais!... Quoi! quand un coup du sort
Met votre mère et moi parfaitement d'accord,
(Ce qui n'arrive pas deux fois, au plus, l'année)
Vous seule vous rompez un projet d'hyménée?
Mais quel est ce mignon, ce joli jouvenceau
Dont vous avez coiffé votre petit cerveau?

MADAME PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit-maître.

ANGÉLIQUE.

Oh! non, il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais, enfin, quel homme est-ce? est-ce un homme de nom?

ANGÉLIQUE.

C'est, puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon.

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis-tu pas? Quoi! c'est chose certaine?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père.

M. PHILIDOR.

Et qu'est-il?

ANGÉLIQUE.

Mais il est capitaine
Au régiment, dit-on, de la Reine.... Pourquoi
Paroissez-vous surpris? Vous riez?

M. PHILIDOR, *riant.*

Oh! ma foi!
Je n'y puis plus tenir.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor qui rit aussi.*

Quoi ! vous aussi, ma mère ?

MADAME PHILIDOR.

Le plaisant tour !

ANGÉLIQUE.

De grâce, expliquez ce mystère.

M. PHILIDOR, *riant toujours.*

Celui que nous t'avons destiné pour époux,
C'est Lisimon lui-même.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

M. PHILIDOR.

Parbleu ! de Lisimon j'admire la sagesse.
Quelle discrétion ! quelle délicatesse
De prendre de nous trois, en secret, l'agrément !
Peste ! ce garçon-là promet infiniment.

ANGÉLIQUE.

Le pauvre chevalier va donc être bien aise.

MADAME PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous ? oh ! ne vous en déplaise,
Vous serez bien comtesse.

M. PHILIDOR.

Elle comtesse ? Bon !
Elle sera marquise, et je vous en répond.
Lisimon est marquis.

MADAME PHILIDOR.

Non, vraiment, il est comte.

ANGÉLIQUE.

Non, il est chevalier.

M. PHILIDOR.

Eh ! quel peste de conte !

Il est marquis, vous dis-je, et marquis, très marquis,
Et tous les Lisimon le sont, de père en fils.

MADAME PHILIDOR.

Et moi, monsieur, et moi je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon! encore une fois, mettons-nous en colère.

MADAME PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours; car, tenez, franchement...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Ne sauriez-vous parler qu'avec emportement?
Entre nous, vos discours sont pleins de pétulance

MADAME PHILIDOR.

Et les vôtres, monsieur, sont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux... Mais faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle... Envoyons-le chercher.
N'est-il pas au jardin?

MADAME PHILIDOR.

Sans doute, il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler, il va bientôt paroître...
(Voyant le comte qui vient.)
Mais, je le vois venir.

SCÈNE X.

LE COMTE, LE MARQUIS, *paroissant en même temps;* M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE.

M. PHILIDOR, *à madame Philidor, en voyant le marquis.*

Justement, le voici.

MADAME PHILIDOR, *prenant le comte par la main.*

Tenez, c'est celui-là.

M. PHILIDOR, *prenant aussi le marquis par la main.*

Non, non, c'est celui-ci.

MADAME PHILIDOR.

C'est celui-là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Eh mon dieu! non, ma femme.

MADAME PHILIDOR, *au comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon?

LE COMTE.

Oui, madame.

MADAME PHILIDOR, *à M. Philidor.*

Là, monsieur mon mari, n'avois-je pas raison?

M. PHILIDOR, *au marquis.*

N'est-ce pas vous, monsieur, qu'on nomme Lisimon?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Juste ciel! ma surprise est extrême.

M. PHILIDOR, *au marquis.*

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

MADAME PHILIDOR, *au comte.*

Et vous?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment! deux Lisimon?... Mais je n'y conçois rien.

MADAME PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien est le seul véritable :
Je m'y tiens.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, j'espère en vous ; vous savez mon amour ?

M. PHILIDOR.

Oui, monsieur, vous aurez ma fille, et dès ce jour.

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Vous savez mon ardeur ? J'espère en vous, madame.

MADAME PHILIDOR.

Comptez sur moi, monsieur ; ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR, *à Angélique.*

Angélique !

ANGÉLIQUE.

Mon père ?

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là ?
Tu le connois si bien ! explique-nous cela.
Lequel est Lisimon ? Est-ce l'un ? est-ce l'autre ?
Parle, est-ce le mien ?

ANGÉLIQUE.

Non.

MADAME PHILIDOR.

C'est le mien ?

ANGÉLIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment ! mademoiselle, ai-je l'air imposteur ?
Mon nom est Lisimon ; je suis homme d'honneur

LE COMTE, *à Angélique.*

Permettez-moi de dire ici la même chose,
Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux? Par ma foi! je ne sais...
(Au marquis.)
Mais vous me convenez, monsieur, et c'est assez.
A mes commandements ma fille va se rendre.

MADAME PHILIDOR, *montrant le comte.*

Et moi, je prétends, moi, que monsieur soit mon gendre.

M. PHILIDOR.

C'est à vous à céder : je le veux, en un mot;
Vous n'êtes qu'une femme.

MADAME PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Ah! mon père, en faut-il venir aux invectives?

M. PHILIDOR, *en colère.*

Quoi donc! dérogerai-je à mes prérogatives?
Vous dépendez de moi : je suis père et mari :
D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur...

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Ah! madame...

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor,*

Eh! ma mère, de grâce,
Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe.

MADAME PHILIDOR.

Votre père me joue un tour de sa façon:
Je gage que le sien est un faux Lisimon?

M. PHILIDOR.

Moi! je me servirois d'un pareil stratagème?
Je n'en suis pas capable.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Eh! le voici, lui-même.

M. PHILIDOR.

Eh! qui donc?

ANGÉLIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR, *regardant le chevalier.*

Qui? celui que je voi?...

(A part.)

Je ne sais où j'en suis.

MADAME PHILIDOR, *à part.*

Ni moi.

LE MARQUIS, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE, *à part, en voyant le chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le marquis et le comte!... O rencontre imprévue!
De tout ce que je vois mon âme est confondue.
(A M. Philidor.)
Ah! monsieur, pardonnez à mon étonnement.
Deux rivaux, je le vois, traversent un amant.
Espérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh ma foi ! c'en est trop : trois époux à la fois !
Prétendez-vous, messieurs, l'épouser tous les trois?

MADAME PHILIDOR.

La chose assurément ne paroît pas faisable.

M. PHILIDOR, *aux trois Lisimon.*

Mais, qui diantre de vous est donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi, monsieur.

M. PHILIDOR.

Comment ! tous les trois? Oh parbleu !
A la fin, je croirai que ceci n'est qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monsieur, puisqu'il vous faut dévoiler ce mystère,
Des aînés Lisimon je suis le jeune frère.
Nous servons tous les trois au même régiment.
Nous nous trouvons chez vous, je ne sais pas comment.
Ils sont très étonnés. Quant à moi, je vous jure
Que je suis tout comme eux surpris de l'aventure.

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,
Je me trouve à présent un peu plus éclairci.
Mais par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble?

LE MARQUIS.

Sans doute, c'est l'amour qui tous trois nous rassemble.
Quant à moi, Merlin seul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi ! Merlin?... Ah ! le traître! il mourra sous mes coups.
C'est lui qui m'a donné l'accès près de madame.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'entends-je? ainsi donc il trahissoit ma flamme?

Il m'a, comme vous deux, produit dans la maison :
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon!

LE COMTE, *au chevalier.*

J'en suis pour mon argent, comme vous pour le vôtre.

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés, tous trois, l'un après l'autre...
(A M. Philidor.)
Mais vous m'avez promis votre fille, monsieur,
Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh! je vous la tiendrai.

LE COMTE, *montrant madame Philidor.*

Par parole authentique
Madame m'a promis la charmante Angélique.

MADAME PHILIDOR.

Ne craignez rien, monsieur, vous serez son époux.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Belle Angélique, hélas! je n'espère qu'en vous.

ANGÉLIQUE.

Ah! tant que de mon cœur je serai la maîtresse,
Vous pouvez, chevalier, compter sur ma tendresse.

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir.

MADAME PHILIDOR, *voyant entrer La Ronce.*

Mais que veut ce valet?

SCÈNE XII.

LA RONCE, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LA RONCE, *à madame Philidor, en lui remettant une lettre.*

Madame, on m'a chargé de vous rendre un billet.

(Madame Philidor prend la lettre.)

M. PHILIDOR, *à madame Philidor.*

Encore un Lisimon?

MADAME PHILIDOR, *à La Ronce, qui sort.*

Attendez donc réponse....

(A part.)

Mais il s'en va...

SCÈNE XIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MADAME PHILIDOR, *ouvrant la lettre, à part.*

Voyons un peu ce qu'il m'annonce...

Le benêt, il apporte un billet au hasard!

Il devoit bien nous dire au moins de quelle part...

(Examinant la lettre.)

Je ne reconnois point du tout cette écriture,

Et je vois qu'on a même omis la signature.

(Elle lit.)

« Ayant appris, madame, que les deux aînés des trois « Lisimon aspiroient au bonheur d'entrer dans votre fa- « mille, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous avertir

« que le marquis est si fort adonné au jeu, et le comte
« aux femmes, qu'ils rendront une épouse éternellement
« malheureuse. Vous savez, madame, que ce sont là les
« deux vices ordinaires de presque tous les gens de
« guerre. Ainsi prenez garde à ce que vous ferez. »

(Au marquis et au comte, après avoir lu.)

Quoi! messieurs, vous aimez les femmes et le jeu?
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'est qu'un pur artifice.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice.

M. PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Ce que j'apprends de vous, messieurs, me fait trembler.
Moi, vous donner ma fille? Autant vaut l'immoler.

MADAME PHILIDOR.

Fi! les maris joueurs sont des maris infâmes:
Peut-on aimer le jeu?... Passe encor pour les femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuse à tort;
Et, s'il faut parler net, je soupçonne très fort
Votre valet Merlin de cette fourberie.
Nous avons des garants de sa friponnerie;
Et ce qu'il nous a fait, à tous trois, tour à tour,
Nous montre qu'il est bien capable d'un tel tour.
Éclaircissons ce fait; je le demande en grâce!

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'assommer sur la place....

(Voyant paroître Merlin.)

Mais, voyez ce maraud!... Taisons-nous... Le voici.

SCÈNE XIV.

MERLIN, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MERLIN, *à part, en apercevant les trois Lisimon ensemble.*

Ah! que vois-je!... La peste! ils sont encore ici.
(Voulant ressortir.)
Je les croyois bien loin.... Fuyons.

M. PHILIDOR, *le retenant.*

Arrête, arrête.
Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête?

MERLIN, *voulant encore s'échapper.*

Eh! monsieur; laissez-moi: l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah! ah! vous voilà donc, traître! insigne pendard!

LE COMTE, *à Merlin.*

C'est donc toi, malheureux! dont l'aud ce est extrême?

LE CHEVALIER, *à Merlin.*

Faquin! te voilà donc?

MERLIN.

Oui, messieurs; c'est moi-même.
(A part.)
Un peu d'effronterie: allons, ferme, Merlin!

LE COMTE.

Tu nous as donc joués tous trois, double coquin?

MERLIN.

Qui, moi! de vous jouer j'aurois eu l'impudence!...
(A part, mais de manière à être entendu.)
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,

/

Ciel ! qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait ?

LE MARQUIS.

Quoi ! ne nous as-tu pas introduits chez ton maître,
Tous trois, l'un après l'autre ?

MERLIN.

Oui, monsieur.

M. PHILIDOR.

Eh bien ! traître !
N'est-ce pas les jouer ? Dis-nous-en la raison.

MERLIN.

Est-ce ma faute à moi, s'ils sont trois Lisimon ?
J'ai conduit, ce me semble, assez bien leurs affaires.
De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois frères ?

MADAME PHILIDOR.

(Lui montrant la lettre qu'elle vient de recevoir.)

Mais ce n'est pas le tout... Connois-tu ce billet ?
Je suis sûre, maraud ! que c'est toi qui l'as fait ?

LE MARQUIS, *à Merlin.*

De tes tours insolents, coquin ! c'est là le pire.

MERLIN.

Qui, moi ! faire un billet ? Je ne sais pas écrire.
Si j'avois un peu su barbouiller du papier,
Je serois à présent, peut-être, un gros fermier.

LE COMTE, *tirant son épée.*

Mon âme en ce moment veut être détrompée,
Traître ! ou bien dans ton sang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, messieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi ;
Je ne sais pas d'où vient ce billet, par ma foi !

LE COMTE.

Tu n'en sais rien, maraud?

MERLIN.

Non, la peste me tue;
Et c'est la vérité, comme on dit, toute nue.

MADAME PHILIDOR, *au marquis et au comte.*

Je veux croire, messieurs, qu'on cherche à vous noircir;
Mais avant de conclure il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit est faux ou véritable.

M. PHILIDOR, *à part.*

Pour la première fois ma femme est raisonnable.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Tout cela ne seroit d'aucune utilité.
Ces messieurs voudroient-ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN, *à part.*

Bon! elle me seconde, et c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, c'est assez; je me tiens averti...
(Au comte.)
Comte, m'en croirez-vous? Prenons notre parti.
Faisons, par grandeur d'âme, un effort sur nous-même,
Puisque, tous trois rivaux, ce n'est pas nous qu'on aime.

LE COMTE, *au chevalier.*

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux...
(A Merlin.)
Toi, maraud! de tes jours ne te montre à mes yeux.
(Il sort avec le marquis.)

SCÈNE XV.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE LE CHEVALIER, MERLIN.

M. PHILIDOR, *à Merlin.*

Or çà, monsieur Merlin, je veux que, sans mystère,
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces messieurs quittent prise; ils en ont tout sujet.
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fieffé, je vais vous faire prendre,
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN, *se jetant à ses pieds.*

Permettez donc, monsieur, qu'embrassant vos genoux
Votre Merlin exige une grâce de vous.

M. PHILIDOR.

Eh! quelle grâce? dis.

MERLIN.

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre....
(*Tirant de sa poche les quatre bourses qu'il a reçues, et les lui montrant.*)
Jetez les yeux, monsieur, sur mon petit trésor,
Et voyez seulement ces quatre bourses d'or.
Des aînés Lisimon j'obtins les deux premières,
Et le cadet, lui seul, m'offrit les deux dernières.
Je les servois d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois frères,
J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires;
Et cette lettre, enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.

De cent routes, monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amèrement,
Et j'en suis très fâché, monsieur, assurément.

M. PHILIDOR.

Comment, double coquin! nous jouer de la sorte!

MERLIN.

Je m'y suis vu contraint, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit;
(Au chevalier.)
Mais n'y retourne plus.... Ma fille a su vous plaire;
Obtenez, s'il se peut, l'agrément de sa mère :
Cela se doit ainsi. Qu'elle approuve vos feux,
Et je suis prêt, monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER, *à madame Philidor.*

Ma fortune est égale à celle de mes frères,
Pourquoi vos sentiments me seroient-ils contraires?

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Ma mère, vous pouvez me faire un heureux sort.

MADAME PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le cadet Lisimon remporte la victoire.
Des trois frères rivaux ainsi finit l'histoire.

FIN DES TROIS FRÈRES RIVAUX.

LA COQUETTE
DE VILLAGE,
OU
LE LOT SUPPOSÉ,
COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1715.

PERSONNAGES.

LE BARON, seigneur du château.
LA VEUVE, voisine du baron.
ARGAN, voisin du baron.
GIRARD, receveur du village.
LUCAS, fermier du baron.
LISETTE, fille du fermier.

LA COQUETTE
DE VILLAGE,
OU
LE LOT SUPPOSÉ,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

GIRARD, LA VEUVE.

GIRARD *tient deux lettres, et lit le dessus d'une des deux.*

De Paris. À monsieur le baron du hameau.
Gardons-lui cette lettre; il n'est pas au château.
(Il met dans sa poche la lettre du baron, et ouvre l'autre.)
Et l'autre à moi Girard. J'ose bien me promettre
Que la liste des lots me vient dans cette lettre.
Justement : mon cousin imprimeur à Paris
Favorise par-là le parti que j'ai pris.
L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie,
Fera qu'à la faveur de cette loterie,
Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE.

J'attends monsieur Argan, pourquoi ne vient-il pas?

GIRARD *lit la lettre.*

« De Paris. Mon cher cousin, avant que d'avoir distri-
« bué les listes que j'imprime pour la grande loterie, je
« vous envoie deux listes fausses et faites exprès, où j'ai
« mis en gros caractères : *Le gros lot pour Lucas, cent
« mille francs* : avec la devise et le numéro; c'est ce que
« vous m'avez demandé pour plaisanter dans votre vil-
« lage, en faisant croire à votre émule le fermier Lucas
« qu'il a le gros lot de cent mille francs. »

Avec ceci, j'espère obtenir ma Lisette.
Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cédera les baux :
Il est homme à donner dans de pareils panneaux.
Au fond, c'est pour son bien; je vous ai fait comprendre
Que cela l'obligeant à me faire son gendre,
Il y gagnera. Mais, qui vous fait tant rêver?

LA VEUVE.

C'est que monsieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD.

Bientôt dans ce château ce voisin va se rendre.

LA VEUVE.

J'ai de l'impatience.

GIRARD.

Eh! devez-vous en prendre?
Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement;
C'est un vieux épouseur qu'on attend froidement.

LA VEUVE.

Tais-toi, Girard, tais-toi; tu sais que je l'estime.

GIRARD.

Croire vieux un vieillard, ce n'est pas un grand crime:
Je l'honore de plus, étant son receveur;
La recette est petite, et pour vous de bon cœur,
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE.

Ce seroit trop pour moi, demoiselle suivante,
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris;
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris
Avec feu mon mari doyen de ce bailliage.
C'est ainsi que je vins m'anoblir au village;
Bonne noblesse au fond, et qui vaut prix pour prix
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD.

Reparlons de Lisette et reprenons querelle :
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle,
Par droit de voisinage et droit de parenté,
Au lieu de *l'assagir* par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette?

LA VEUVE.

Langage de Paris; c'est la rendre parfaite.

GIRARD.

Belle perfection! hélas! bien mal lui prit
Quand vous vintes ici lui raffiner l'esprit,
Et lui rendre le cœur plus faux et plus superbe.

LA VEUVE.

A neuf ans elle étoit déja coquette en herbe;
Je n'ai fait que tourner son naturel à bien,
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien,
Qu'elle lui profitât par un bon mariage,
Je veux que Lisette ait le moyen d'être sage.

Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ses talents tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD.

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais en coquetterie.

LA VEUVE.

Eh ! c'est tant mieux, te dis-je :
C'est ce qui fait valoir l'esprit et la beauté,
Nous avons là-dessus tant de fois disputé !
Par coquette, j'entends une fille très sage,
Qui du foible d'autrui sait tirer avantage,
Qui toujours de sang froid, au milieu du danger,
Profite du moment qu'elle a su ménager,
Et sauve sa raison, où nous perdons la nôtre ;
Une coquette sage est plus sage qu'une autre,
Puisqu'étant exposée elle a plus combattu.
On ne le peut nier ; la plus forte vertu
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude :
Le beau droit que celui de faire des heureux !
Une prude en sa vie épouse un homme ou deux :
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
Flatte, fait espérer, promet, jamais ne donne,
Et laissant à chacun l'amour et ses désirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD.

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine ;
J'ai beau m'en plaindre au père ; hélas ! ma plainte est vaine.
Il me méprise.

LA VEUVE.

Oui, car tu sors de ton état ;
Tu brigues ma parente, et tu n'es qu'un pied plat.

GIRARD.

Et très plat, d'accord : mais c'est sans me méconnoître.
Dois-je à Lucas respect ? il m'en devroit peut-être.
Mais, non ; chacun de nous prime sur son palier,
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE.

Bon ! c'est le vieux jeu, sans doute.
Je vois avec regret ton projet en déroute ;
Lisette se repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards ;
Enfin, le père fier, et la fille cruelle,
Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle :
Maltôtier de village, encor dans les regrats,
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats.
Mais pendant quelque temps, agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plein pille et repille ;
A force d'encaisser, de compter, d'escompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD.

Mon amour aujourd'hui vous paroît téméraire,
Vous blâmez mon projet : ouais ! quel est ce mystère !
J'ai depuis près d'un mois rôdé, tourné, couru ;
En mon absence, hélas ! qu'est-il donc survenu ?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.
Jusqu'au revoir, madame.

LA VEUVE.

Allons à ce qui presse.

SCÈNE II.

LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS.

O forteune, ô forteune, est c'baintôt que j't'aurai?
Tu t'enfuis toujours d'moi, quant est-c'que j't'attrap'rai?

LA VEUVE.

Toujours fortune en tête?

LUCAS

Oui, c'est qu'a m'fait envie.
Je sis si las, si las, de labourer ma vie!
Labourer pour stici, labourer pour stila!
J'ai labouré trente ans; après trente ans me vla.
Labourer pour autrui c'est un p'tit labourage.
Faut labourer pour soi, c'est ça qui donn'courage.
Pour égaliser tout, faudroit-il pas morguoi
Qu'les autres à leur tour labourissent pour moi?

LA VEUVE.

Lucas voudroit d'abord monter sur le pinacle.

LUCAS.

Tout d'un coup, oui, m'trouver tout v'nu comme un miracle.
J'ai l'principal pour ça, pisque j'sis hasardeux;
C'est pu d'a moiqué fait, il n'faut pu qu'être heureux.
A quitte ou double aussi j'ai joué, car ça m'ennuie:
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE.

C'est placer de l'argent très prudemment.

LUCAS.

Oui-dà,
Car j'aime les gros lots, j'frai ma forteun'par-là.

LA VEUVE.

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille,
Et l'amour du baron augmente.

LUCAS.

Il en petille,
Mais ma fill'n'aura pas l'adresse d'l'épouser.

LA VEUVE.

Elle est maligne et fine.

LUCAS.

A c'mence à s'aiguiser.

LA VEUVE.

Et le baron, qui n'est qu'un baron de village,
N'a pas, comme tu sais, grand esprit en partage.

SCÈNE III.

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

N'faut pas dir', c'est un sot, car tout l'monde l'sait bien.
Mais Lisett'nous écoute. Eh ! viens, ma fille, eh ! viens.
Madame m'disoit là, qu'ton esprit la contente,
A dit q'tes si subtile, a dit q'tes si savante....

LISETTE.

Mon père, je ne sais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS.

Tant pis, ma fill' tant pis. Car quand la terr'ne rend
Pas pu que c'que j'y s'mons, ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE.

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la simplicité de ce champêtre habit.

LISETTE.

C'est pour plaire au baron, comme vous m'avez dit.

Je m'en suis fait aimer, je suis obéissante,
Et je voudrois, afin que vous fussiez contente,
Qu'il m'épousât bien vite. Ainsi c'est pour cela
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE.

Vous l'avez fait aimer, c'est déja quelque chose :
Mais pour faire épouser il faut doubler la dose
De regards, de soupirs, de petites façons ;
Mettez en œuvre enfin mes dernières leçons.
Par de simples appas d'abord tâchons de plaire,
Peu d'affectation, baisser les yeux, se taire,
Paroître embarrassée; un homme de sang-froid,
Voyant trop minauder, en croit moins qu'il n'en voit ;
Il soupçonne, examine, et reconnoît la feinte :
Mais quand la dupe est prise, affectez tout sans crainte ;
Les traits les plus grossiers de l'affectation,
Loin de le rebuter, charment sa passion,
Et l'art est pris par lui pour la belle nature.

LUCAS.

Je n'comprends qu'à moitié vot'bell' prédicature,
Faut que c'qu'on dit' soit beau, car vous m'ébahissez.

LA VEUVE.

Lisette m'entend bien.

LISETTE.

Pas tant que vous pensez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font, sont des femmes bien fines :
Mais moi qui ne suis pas fine comme elles sont,
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

LA VEUVE.

Ah ! que vous irez loin ! vous savez plaire et feindre.

LISETTE.

Vous vous trompez; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au baron, sans feindre je lui plais;
S'il falloit le tromper, je ne pourrois jamais.
Quand je veux dire un mot contraire à ma pensée,
On le voit à mon air, je suis embarrassée.

LA VEUVE.

Si le baron pouvoit, par un tendre retour,
Reparler du contrat qu'il promit l'autre jour,
Il est journalier, quinteux dans sa tendresse.
On pensa profiter de son jour de foiblesse.
Vous a-t-il aujourd'hui repromis?

LISETTE.

Hélas! non.

LA VEUVE.

Il aura réfléchi, c'est son jour de raison.
Son bon jour : mais l'accès pourra bien lui reprendre :
Pour le faire signer, c'est ce qu'il faut attendre.
Si quelque chose peut hâter cet heureux jour,
C'est la feinte; feignez un violent amour.

LISETTE.

Hélas! je feindrois mal.

LA VEUVE.

Çà, je suis inquiète.
Je veux me marier aussi-bien que Lisette.
Monsieur Argan m'occupe, et je vais voir chez lui,
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

SCÈNE IV.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Faut feindre, a dit la veuve, et toi t'as la sottise
De n'savoir pas encor ben feindre d'la feintise.
Tu dis trop c'que tu pense, et c'est un défaut qu'çà;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là,
Tu n'las guer', ça m'fâche.

LISETTE.

Oh! consolez-vous, mon père.
Si je suis sotte encor, je ne le suis plus guère.
Je sais feindre bien mieux que la veuve ne croit;
J'ai de la ruse encor bien plus qu'elle n'en voit;
Si je lui dis toujours que je suis innocente
Que malgré ses leçons je suis une ignorante,
C'est tout exprès, afin qu'elle se fie à moi.

LUCAS.

Oh! tu fais ben c'qu'a t'dit, et je ne m'plains pu d'toi.

LISETTE.

Vous allez voir comment je vais faire fortune.

LUCAS.

La forteun'c'est not'maître.

LISETTE.

Il est vrai, c'en est une;
Mais s'il m'alloit manquer?

LUCAS.

Ha, ha! j'voi ben qu'tu veux,
Afin qu'un n'te manqu'pas, en avoir putôt deux.

LISETTE.

Oui, tout au moins, mon père, et c'est à quoi je tâche:

Mais l'autre a moins de bien, c'est là ce qui me fâche.
Pour monsieur le baron, voici ce que je crains.
Quoi que la veuve dise, ah ! j'ai bien des chagrins !
Des discours qu'il me tient, je ne suis pas contente ;
Je l'ai tant fait parler en faisant l'innocente....
Non, pour le mariage il n'entend point raison ;
Il dit qu'il veut rester encor dix ans garçon.

LUCAS.

Rester garçon encor, garçon ! oh, oh, queux drille !
Il voudroit t'épouser, qu'tu restisse aussi fille !

LISETTE.

A l'entendre parler, les amours d'un seigneur,
Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS.

Non, non, d'ces signeurs-là, l'amour sans épousaille
Ote aux filles toujours pu d'honneur qu'il n'en baille.

LISETTE.

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera ;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épousera.

LUCAS.

L'autre amoureux c'est donc monsieur Girard peut-être ?

LISETTE.

Fi !

LUCAS.

J'l'y dirai donc fi, drès qu' je l'verrai paroitre ?
Je l'chass'rai.

LISETTE.

Le chasser ? ah ! gardez-vous en bien.
Laissez-le être amoureux, cela ne gâte rien ;
Si les autres manquoient et lui qu'il fît fortune,
Que sait-on ?

LUCAS.

C'est ben dit : en vla donc tras pour une.
Mais qu'est donc c'nouveau-là q'tu dis qu'est l'pu certain?

LISETTE.

S'il m'épouse, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS.

Diantre !

LISETTE.

J'empêcherai par-là son avantage.

LUCAS.

Morgué !

LISETTE.

Car je romprai par-là son mariage.

LUCAS.

Tatigué !

LISETTE.

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par-là j'aurai les biens qu'on vouloit lui donner :
J'épouse son amant.

LUCAS, *s'écriant.*

Ah ! jarni ventre bille !
Tu la ruine, ell' qui t'aim' comm' si t'étois sa fille.

LISETTE.

Puis-je faire autrement? J'avois dit non d'abord,
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort ;
Mais elle m'a donné des leçons de fortune,
Qu'il faut bien profiter de ma jeunesse ; et d'une.
L'autre leçon qu'encor hier elle me fit,
C'est que l'on doit aimer d'abord pour son profit.
J'aime la veuve, mais....

LUCAS.

Mais, t'aim'pu c'qui profite.
Ces l'çons-là c'est sa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

LISETTE.

J'en suis au désespoir; au fond j'ai le cœur bon.
J'aimerois mieux pour elle épouser le baron.

LUCAS.

Oui, car il est pu riche, et tu gagn'rois au change.
En cas des tras amants, vla c'ment l'trio s'arrange.
L'baron vaut mieux qu'Argan, il a six fois plus d'ben.
Argan vaut mieux qu'Girard; Girard vaut mieux que ren.

LISETTE.

C'est comme rien, oui; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir secrets mes desseins et les vôtres.

LUCAS.

Faut ben du s'gret, oui, car d'ces deux bons épouseux,
Gni'en auroit pu pas un, s'ils savoient qu'ils sont deux.

LISETTE.

Monsieur le baron rentre.

LUCAS.

Oui; çà' j'men vas donc faire
C'que tu m'as dit.

LISETTE.

Feignez d'être bien en colère.
Il faut voir s'il m'épouse.

SCÈNE V.

LUCAS, LISETTE, LE BARON.

LUCAS, *à Lisette.*

Oh! c'est l'définitif,
Il t'épous'ra morgué, car le vla tout pensif.

LE BARON, *à part.*

Lucas veut me quitter ; ouf ! cela m'inquiète :
Pourrois-je me résoudre à ne plus voir Lisette ?

LISETTE, *bas, à son père.*

Criez bien fort, et puis sortez sans lui parler.

LUCAS.

Oui, j'veux quitter not' maître, et j'men vas m'en aller.

LISETTE.

Eh ! ne le quittez pas.

LUCAS.

J'ly ai dit, je n'sis point traître.
J'ly ai dit tantôt, j' m'en vas.

LISETTE.

Quitter un si bon maître !

LUCAS.

Aussi ben te vla grande, et c'est eun' cruauté ;
Dans un villag' tu pards ton temps et ta biauté :
A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse ;
Oui, j't'en mène à Paris, drès demain, car ça presse.
T'anquia qu'un vartigo m'a fâché tout-à-fait,
Et j'n'entends pu raison, drès qu'j'ai là mon toupet.
(*Enfonçant son chapeau dans sa tête, et passant devant le baron.*)
J'sis fâché de l'quitter ; mais morgué j'm'en console.

SCÈNE VI.

LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

Il m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole ;
Est-il devenu fou ? que peut-il donc vouloir ?

LISETTE *tire son mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en suis au désespoir.

LE BARON.

Toujours sur la fortune il a quelque chimere.

LISETTE.

Il a tort... car, monsieur, je vois ce qu'il espère.

LE BARON.

Il voudroit tout d'un coup devenir grand seigneur.

LISETTE, *regardant tendrement le baron.*

Oui; me voir grande dame, et c'est là mon malheur.
Il s'imagine... mais... c'est ce qui ne peut être,
La fille d'un fermier n'est pas tant que son maître.

LE BARON.

Vous serez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE.

Oh! que ce n'est pas là, monsieur, ce qu'il entend.

LE BARON.

Il veut me payer moins de la ferme, je pense?

LISETTE.

Il veut bien autre chose.

LE BARON.

Oui, quelque récompense?

LISETTE, *commençant à pleurer.*

Non, ce n'est point cela que vous disiez un jour;
Là ce jour, que pour moi vous aviez tant d'amour!
Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse;
Vous ne m'aimez plus tant.

(*Elle pleure.*)

LE BARON.

Ce jour-là, ma tendresse
Étoit comme aujourd'hui pour vous pleine d'égards:
Je vous aime, Lisette.

LISETTE.

Et si pourtant je pars.

LE BARON.

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage.
Un contrat...

LISETTE, *suspendant ses pleurs.*

Aujourd'hui?

LE BARON.

Contrat de mariage.
Il est écrit déja, j'ai fait le premier pas,
Signer c'est le second.

LISETTE.

Vous ne signerez pas?

LE BARON.

Je signerai.

LISETTE.

Mais quand? car mon père m'emmène;
Il est si méfiant!

LE BARON.

Ma parole est certaine.

LISETTE.

Je vous crois; mais mon père...

LE BARON.

Oui, je vous fais serment.

LISETTE, *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous crois bonnement;
Mais mon père...

LE BARON.

Je vais l'apaiser, je vous jure.

LISETTE, *pleurant et l'arrêtant par le bras.*

Non, il va m'emmener, c'est de quoi je suis sûre.

LE BARON.

Non, non. Je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE.

C'est moi qui veux partir, car vous ne m'aimez pas.

SCÈNE VII.

LISETTE, *seule.*

Non, ce n'est qu'un trompeur, qui me croit innocente;
Il faut prendre au plus tôt l'amant de ma parente;
Il n'a guère de bien, c'étoit mon pis-aller:
Mais il vient du jardin encor me reparler.
Continuons; j'ai fait la naïve et la tendre,
Faisons la rêveuse.

SCÈNE VIII.

LISETTE, ARGAN.

ARGAN.

Oui, Lisette va se rendre.
Qu'elle est belle en rêvant! que de charmes je voi!
Elle soupire... Bon! je sens que c'est pour moi.
A quoi rêvez-vous?

LISETTE.

Ah! vous m'avez bien surprise.
Je rêvois... que je viens d'avoir trop de franchise
Tout à l'heure au jardin..

ARGAN.

C'est ce qui m'a charmé:
Vous m'avez presque dit, non que je suis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt

LISETTE.

Je suis confuse
De ce que vous pensez, je vous demande excuse :
Vous aimer, ce seroit vous manquer de respect.

ARGAN.

Manquez-en, je le veux ; l'amour trop circonspect
N'obtient rien.

LISETTE.

Mais je n'ose en dire davantage ;
Encouragez-moi donc.

ARGAN.

Pour vous donner courage,
Je fais un contrat, mais comblez donc mes désirs.

SCÈNE IX.

ARGAN, LISETTE, LA VEUVE, *qui écoute.*

ARGAN.

ACCOMPAGNEZ d'un mot, vos regards, vos soupirs.
Ce mot, c'est le grand mot ; dites-moi, je vous aime.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

ARGAN.

En vous-même ?

LISETTE.

Hélas ! oui.

ARGAN.

Quelle naïveté !

LISETTE

Pourquoi vous le cacher, si c'est la vérité ?

ARGAN.

Voilà l'amour, voilà la sincérité pure ;
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature.

Çà, Lisette, voici le parti que j'ai pris :
Je veux vous emmener en secret à Paris ;
Car d'abord en secret ici je vous épouse.
Cachons tout à la veuve, elle en seroit jalouse ;
Je vous épouserai sans qu'elle en sache rien ;
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE.

Ah ! je ne veux que vous, rien que votre personne ;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN.

Mais, si je le lui donne,
Nous deux et nos enfants, de quoi donc vivrons-nous ?

LISETTE.

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN, *lui prenant la main.*

Çà séparons-nous. Non... demeurez.

LISETTE.

Je demeure.

ARGAN.

Allez, et trouvez-vous vers le bois dans une heure.
(Il lui baise la main.)
Allez vite. Attendez ; le mariage est fait.

LISETTE, *apercevant la veuve.*

Ah ! tout est découvert.

(Elle sort.)

ARGAN.

Je suis un indiscret.

SCÈNE X.

LA VEUVE, ARGAN, *interdit.*

LA VEUVE.

Qu'ai-je entendu ? j'en suis muette de surprise.

ARGAN.

Et moi je suis muet de honte. ... par franchise,
Je vais vous avouer..... ce que vous avez vu.
J'ai tort.... mon mariage avec vous résolu
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre ;
Mais comme l'amitié seule faisoit le nôtre,
L'amour est le plus fort, il fera celui-ci.
Au fond, j'ai tort pourtant de vous trahir ainsi ;
Mais si vous compreniez combien Lisette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même :
Épousez-la, monsieur ; de bon cœur j'y consens.
Quel plaisir, à mon âge, à cinquante et quatre ans,
D'être aimé pour moi-même! oui, là, pour ma personne :
Car elle refusoit mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi.... Mais j'ai tort doublement ;
Vous trahir, vous fâcher ! Je devois prudemment
Ne vous jamais parler de Lisette : oui, madame,
J'ai tort, cent fois tort : mais elle sera ma femme.

SCÈNE XI.

LA VEUVE, *seule.*

Je n'en puis revenir, ce coup est assommant ;
J'excuse Argan au fond, il aime aveuglément ;
Moi, j'ai bien mérité que Lisette me trompe :
Mais, pour son mariage, il faut que je le rompe ;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser,
Par amitié tâchons de le désabuser.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *tenant à sa main le paquet de lettres pour le baron.*

Sans lever le cachet, et sans me compromettre,
De monsieur le baron j'entr'ouvre ainsi la lettre;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'est là mon coup d'essai
En faussetés.

LA VEUVE.

Argan épouseroit Lisette?

GIRARD.

Il n'épousera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir.... ce que je vous ai dit.

LA VEUVE.

Fort bien : mais laissez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épousoit, épouse la coquette;
Étoit-ce donc pour lui que j'élevois Lisette?
Lisette impunément m'aura joué ce tour?
Lorsque je l'instruisois à feindre de l'amour,
J'étois donc le jouet de son apprentissage?
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage,
Que ce que j'en semois dans mon instruction,
Quelque grain seulement pour la perfection.

Je devois par moi-même être bien informée,
Qu'en un cœur féminin la malice semée
Profite, multiplie, et croît comme chiendent.

GIRARD.

En malice Lisette est fertile, et pourtant
Je l'aime, je l'adore, et j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je! je dois me souvenir, madame,
Que vous ne donnez pas *Lisette à des Girards*,
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards*,
Moi n'étant qu'un *plat-pied, maltôtier de village*,
Lui laisser épouser votre amant.

LA VEUVE.

À son âge
Ménager sous mes yeux à la fois trois amants!
Coquettes de Paris, et coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi, tout est égal pour la coquetterie.

GIRARD.

Vous vouliez la donner à quelque grand seigneur?

LA VEUVE.

Ah! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD.

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE.

Soit, mais achève-moi du moins la confidence.

GIRARD.

Vous savez tout: il faut leurrer par ce faux lot
Notre baron crédule, avare, amoureux, sot,
Afin qu'à ma Lisette il offre mariage,
Qu'elle accepte, et qu'Argan sache qu'elle s'engage.

LA VEUVE.

Lisette doit quitter Argan pour le baron.
Le baron est plus riche, ainsi le tout est bon.

GIRARD.

Oui, mais il ne faut pas que j'y perde Lisette.

LA VEUVE.

Qu'Argan soit détrompé, je serai satisfaite.

GIRARD.

Qu'il la voie à demi mariée au baron.

LA VEUVE.

Tout-à-fait, s'il le faut.

GIRARD.

Tout-à-fait? diable, non.

LA VEUVE.

Il vient.

GIRARD.

Ma sûreté, je saurai bien la prendre.

SCÈNE II.

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *présentant le paquet de lettres au baron.*

Je reviens de la poste, et j'ai l'honneur de rendre
A monsieur ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCÈNE III.

LA VEUVE, LE BARON.

LE BARON, *ouvrant la lettre.*

Voisine, mon amour va me désespérer;
Lisette veut partir.

LA VEUVE.

Je lui tiens lieu de mère;
Je vous la garantis tendre, sage et sincère,
Et vous ne connoissez que trop ce qu'elle vaut:
Elle veut un contrat, c'est là son seul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON.

Je veux bien l'épouser, qui vous dit le contraire?
Mais pour faire un tel pas, le plus tard c'est le mieux,
Et je me marierai quand je serai plus vieux.

LA VEUVE.

Eh! vous l'êtes assez, monsieur, pour une femme.

LE BARON.

Je suis irrésolu, moi-même je m'en blâme.
Ha, ha! bon, cette lettre est d'un de mes amis;
C'est pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE.

Elle est donc tirée?

LE BARON.

Oui, justement, c'est la liste.

LA VEUVE.

Je suis sûre d'un lot; un physionomiste
A vu, là, sur mon front, grosse somme d'argent,
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un instant.
C'est un lot, à coup sûr, que cet instant présage:
C'est le gain le plus prompt pour une femme sage.

LE BARON.

Hon, hon!... Je sais par cœur les rébus de chacun,
Les numéros, les noms; et je n'en vois pas un.
Lisons.... ah!

LA VEUVE

Qu'avez-vous?

LE BARON.

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE.

Qu'est-ce donc? d'où vous vient cette douleur subite?

LE BARON.

Lucas, cent mille francs.

LA VEUVE.

Au fermier le gros lot?
Mais, voyons, relisons; est-ce bien là son mot?
Lucas....

LE BARON.

De mon dépit je ne suis pas le maître.

LA VEUVE.

Le gros lot à Lucas!... tu nous ruines, traître.

LE BARON.

A Lucas le gros lot!

LA VEUVE.

Ne te lasses-tu pas,
O sort, injuste sort, d'enrichir des Lucas?

LE BARON.

Je n'en puis revenir, son bonheur me désole.

LA VEUVE.

Mais.. . Réjouissons-nous, rions.

LE BARON.

Êtes-vous folle?

LA VEUVE.

Non, nous avions d'abord tous deux l'esprit bouché,
C'est la surprise.

LE BARON.

Eh bien?

LA VEUVE.

Quoi! vous êtes fâché

De ce que le hasard vient d'enrichir Lisette?
La fortune au contraire en favori vous traite;
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON.

Ah, ah!

LA VEUVE.

Pour de l'argent, et sans être amoureux,
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON.

D'accord; cent mille francs acquitteroient mes dettes:
Ce motif et l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE.

Oui : mais dans le moment il faudroit l'épouser
Avant qu'on sût ce lot; c'est la délicatesse
Qu'elle pense devoir tout à votre tendresse.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot;
Mais pendant qu'il l'ignore, il faut brider le sot;
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisette,
Biens présents, à venir.

LE BARON.

Oui, mais soyez discrète.
Je dirai que je prends Lisette sans un sou.

LA VEUVE.

Le plaisant de ceci, c'est qu'on vous croira fou.

SCÈNE IV.

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Ici, Lisette, ici.

LA VEUVE.

Votre fortune est faite.
C'est moi qui la procure, embrassez-moi, Lisette.

LE BARON.

Vos pleurs m'ont attendri, Lisette; je me rends;
Le parti du contrat est celui que je prends :
Au plus vite il faudroit avertir le notaire.
Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LISETTE, *à part.*

Voudroient-ils me tromper ? car je n'y comprends rien.

SCÈNE V.

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE, ARGAN.

ARGAN, *à part.*

Un éclaircissement ici fera fort bien.

LISETTE, *à part.*

Ah ! les voilà tous deux. Tout est perdu.... que faire ?

ARGAN, *au baron.*

Que m'apprend donc Girard ? mais c'est votre ordinaire,
Et souvent sur l'amour je vous ai vu gascon :
Vous croyez être aimé de Lisette, dit-on ?

LE BARON.

La preuve de cela, c'est que j'en fais ma femme.

ARGAN.

Girard, en le disant, ne m'a point troublé l'âme.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouir;
Mais son amour pour moi ne pourra se trahir.

LE BARON.

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN.

C'est vous qui vous flattez à tort, je vous assure.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN.

Je suis sûr de son cœur et de sa bonne foi.
(*A Lisette.*)
Décidez entre nous pour finir la dispute.

LE BARON.

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE.

Moi, vous dire cela? je n'ai garde vraiment.
Monsieur, c'est par respect que je vous laissois dire.
Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour rire :
Mais sans vous offenser, monsieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON.

Quoi? comment?

LA VEUVE, *à part.*

Que dit-elle? ah! quelle est ma surprise!

LE BARON.

Que dites-vous?

ARGAN.

Faut-il qu'elle vous le redise?

LE BARON.

Quoi! vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez?

LISETTE.

Moi? non.

ARGAN.

Quelle naïveté!

LA VEUVE.

Qu'entends-je!

LE BARON.

Quoi! vos pleurs, vos soupirs....

LISFTTE.

Quel mensonge!

ARGAN.

Je connois mon voisin; sans doute c'est en songe
Qu'il vous a vue en pleurs et pousser des soupirs.
A son âge, en dormant, on se fait des plaisirs.

LE BARON.

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE.

C'est mon père, et madame est là pour vous le dire.

LA VEUVE.

J'enrage.

ARGAN.

Je connois Lucas ambitieux.
Il préfère vos biens; pour lui vous valez mieux :
Mais d'ailleurs je la crois; au fond quelle apparence
Que Lisette qui dit toujours ce qu'elle pense,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime moi?

LISETTE.

Que dites-vous, monsieur? j'ai cru de bonne foi
Que vous vouliez aussi dire par raillerie
Que je vous aime : mais cette plaisanterie
N'est pas vraie.

ARGAN.

Eh! comment?

LA VEUVE, *à part.*

Quel est donc son dessein?
Rêve-t-elle? est-ce moi qui rêve?

ARGAN.

C'est en vain
Que vous croyez encor le secret nécessaire.

(*Au baron.*)

C'est que de notre amour nous faisions un mystère.

(*A Lisette.*)

Parlez; je vous permets de parler librement.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE.

Là-dessus elle est franche.

ARGAN.

Que je suis indigné!

LE BARON.

Parbleu! j'ai ma revanche.

ARGAN.

Mais je n'y comprends rien: parlez net, je le veux.
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE.

Je n'en veux ménager aucun, je vous assure,
Et vous le voyez bien.

LA VEUVE.

C'est parler sans figure.

LISETTE.

Car tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté
Que tous vos grands honneurs et votre qualité.
D'un mari grand seigneur je serois la servante.
De vos bontés pourtant je suis reconnoissante,
Pardonnez-moi si j'ose ici les refuser.
En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser:
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON.

Voilà votre congé.

ARGAN.

C'est bien aussi le vôtre.

LE BARON.

De mon étonnement je ne puis revenir.

ARGAN.

La laisser, l'oublier, c'est assez la punir.

LE BARON.

C'est bien dit, plus d'amour.

ARGAN.

Oui, méprisons Lisette.

LE BARON, *à la veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE, *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN, *bas.*

Madame...

LA VEUVE, *bas.*

Eh bien! monsieur?

ARGAN.

Voudriez-vous aller
Faire venir chez vous tout-à-l'heure un notaire?
Nous allons à l'instant terminer votre affaire.

LA VEUVE, *au baron, bas.*

Il l'abandonne et c'est pour vous le principal,
Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON.

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE.

Ni moi; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus pressé.

SCÈNE VI.

LISETTE, ARGAN, *qui revient par l'autre côté, regardant si la veuve ne le voit plus.*

LISETTE.

Je pense....
Oui, sur ce que j'ai vu, j'ai fort bien fait, je croi;
Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi,
Pour les ravoir tous deux, je sais ce qu'il faut faire.

ARGAN, *à part.*

La veuve est déja loin, pénétrons ce mystère.
(*A Lisette.*)
Par mépris.... j'ai banni toute animosité;
Je reviens seulement par curiosité....
Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

LISETTE.

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.
Quoi! n'avez-vous pas vu quel étoit mon dessein?

ARGAN.

Je ne l'ai pas vu, non, et tout détour est vain.

LISETTE.

A monsieur le baron, sans détour et sans ruse,
J'ai dit la vérité de peur qu'il ne s'abuse.
Je ne veux point tromper.

ARGAN.

J'entends bien: mais pourquoi
Me parler comme à lui, me rebuter, moi, moi?

LISETTE

Parlons de lui d'abord : vous me voyez ravie!
J'ai puni ce menteur, j'en avois bien envie.

ARGAN.

Mais moi, moi?

LISETTE.

Patience. Il vouloit aujourd'hui
M'épouser, et mon père est contre vous pour lui,
Et puis vous voudriez que la veuve jalouse
Eût vu que je vous aime et que je vous épouse?
S'ils savoient tous les deux que je vous pusse aimer,
Ils diroient au baron de me faire enfermer.

ARGAN.

Ha! ha!

LISETTE.

Vraiment j'aurois tout gâté le mystère.
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN.

Vous avez fort bien fait : oui, vous avez raison;
C'est moi qui suis un sot. Pour tromper le baron,
Oui, je vois que la feinte est utile et prudente.

LISETTE.

J'ai cru bien faire, au moins.

ARGAN.

Que Lisette est charmante!
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Lisette me préfère à plus riche que moi.
Que d'amour! que d'esprit!

LISETTE.

D'esprit, je n'en ai guère.
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN.

Il faut secrètement...

LISETTE.

Oui, mais séparons-nous ;
J'irai seule en secret dans un moment chez vous.

ARGAN.

Sans votre père...

LISETTE.

Il vient ; laissez-moi, car je tremble
Que le baron et lui ne nous voyent ensemble.

SCÈNE VII.

LISETTE, LE BARON, LUCAS.

LISETTE.

Me voilà sûre d'un, mais c'est mon pis-aller ;
Rattrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS.

Faut qu'a sai d'venu folle, et c'qu'on dit là m'étonne.
Vous dir' qu'a n'vous aim' pas, et r'fuser d'êtr' baronne.

LE BARON, *à Lisette.*

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah ! que je devrois bien vaincre ma passion !
Comment donc à votre âge avoir déja l'audace
De me démentir... moi, me soutenir en face
Que vous ne m'aimez point ?

LISETTE.

Oui, je l'ai soutenu,
Car il est vrai.

LE BARON.

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble et bon sens et mémoire.
Car enfin, sans cela, comment pourrois-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré...

LISETTE.

Je ne vous aime point.

LE BARON.

Encor ? je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois et devant votre père...

LISETTE.

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON.

Elle me désespère.

LISETTE.

Non, jamais... ou du moins...

LE BARON.

Du moins ?

LISETTE.

Si je l'ai dit,
Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit,
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire
Toujours à tout le monde, à vous-même, à mon père.
Quoi ! le monde sauroit que je vous aimerois,
Et que lorsque tantôt par amour je pleurois,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage ?
Non, non, et contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerois ? j'aurois bien peu de cœur.
Mon amour seroit franc et le vôtre trompeur.

LUCAS, *tristement.*

J'ai vu qu'al'a raison.

LE BARON.

C'étoit donc par colère,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincère,
Que vous m'avez dit, là, que vous ne m'aimiez pas ?

LISETTE.

Oui, vraiment ; ai-je tort ?

LE BARON.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Hélas!

LE BARON.

Oublions tout, Lisette; allons, vite, un notaire.
Qu'un contrat soit le prix de votre amour sincère :
Hâtons-nous.

SCÈNE VIII.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Vite, vite.

LISETTE.

Allons tout doucement.

LUCAS.

Me vla per' d'un' baronne!

LISETTE.

Oh! j'en doute.

LUCAS.

Comment?

Il t'fait sa femme, et l'dit.

LISETTE.

Non, j'ai vu du mystère.

LUCAS.

Il t'épous', vla qu'est fait.

LISETTE.

Je n'en crois rien, mon père.

LUCAS.

A n'croira point la noc' tant qu'l'lend'main sai v'nu.

LISETTE.

On me trompe, je crois. Premièrement j'ai vu
La veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Pester avec Girard, mais, dans une colère...
Au désespoir; et puis elle vient m'embrasser,
Sait que je la trompois, et vient me caresser!

LUCAS.

Oui, c'est la trahison.

LISETTE.

Le baron me refuse,
Puis tout d'un coup il change et me veut.

LUCAS.

C'est la ruse.

LISETTE.

Si la veuve et Girard, qui savent bien ruser,
Avoient dit au baron, feignez de l'épouser,
Afin qu'elle y consente et qu'Argan s'en dégoûte?

LUCAS.

Oh! vla l'hic, j'y vois clair.

LISETTE.

Pour moi, je n'y vois goutte:
Car, d'un autre côté, peut-être le baron
Voudroit-il par amour m'épouser tout de bon.
Tout cela m'embarrasse : oui, car plus j'examine...
Que n'ai-je assez d'esprit, que ne suis-je assez fine!

LUCAS.

Ecout' mes bons conseils, j'ai l'promptus merveilleux
Pour dans lez embarras où l'ia du périlleux.
T'as d'l'esprit, mais en cas d'affaire de famille,
Un père a, comme on dit, pu d'âge que sa fille.
Vla donc mes tras conseils. Allons trouver l'baron.
C'est l' premier.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Non?

LISETTE.

Non.

LUCAS.

C'est donc l'second qu'est l' bon.
Allons trouver Argan.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Je n'sis donc qu'un' bête?
Oh! mon trasièm' conseil, c'est q't'en fasse à ta tête.

LISETTE.

Allez trouver tout seul le baron.

LUCAS.

Oui, j'enten.

LISETTE.

Et moi seule je vais trouver monsieur Argan.
Finissez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS.

Tatigué! ç'a fra ben. J'épouserons chacun l'nôtre.

LISETTE.

Moi, quand les deux contrats seront faits, je verrai;
Sur le premier signé, d'abord je signerai.

LUCAS.

Tu prendras l'pu hâtif; c'est hasard à la blanque.
Signons les deux contrats putôt, peur qu'un n'ous manque.

LISETTE.

Monsieur Argan m'attend; j'y cours.

SCÈNE IX.

LUCAS, *seul.*

VA vite, va,
Mais qu'ment d'un seul cerveau peut-ell' tirer tou-ça?
Je croi, moi, qu'al n'a deux, car, par la marnombille,
Ça m'ébaliit toujours : oui, quoiqu'a n' soit qu'ma fille,
Mornongoi, son esprit s'roit déja l'pèr' du mien.

SCÈNE X.

LUCAS, GIRARD.

GIRARD, *à part.*

EMPARONS-NOUS du père, et je ne risque rien;
Car sans lui le baron ne sauroit rien conclure.
De cette fausse liste en faisant la lecture,
Troublons-lui la cervelle, et jouons notre jeu.
(*Contrefaisant les gazetiers.*)
Liste, liste des lots.

LUCAS.

Des lots? voyons un peu.
Quêqu'tu dis là?

GIRARD.

Voyons si cette loterie
Rendra bien.

LUCAS.

Que j'voy' donc? n'vois-j' pas là d'limprim'rie?

GIRARD.

D'ingénieux dictons êtes-vous curieux?
(*Mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.*)
Lisez ceci.

LUCAS.

Fort ben! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD,

Pour un lecteur avare, ô la belle pensée,
Qu'une sottise heureuse avec un lot placée!

LUCAS.

Ha, ha! c'est donc.....

GIRARD.

Oui, c'est.... hon, hon.

LUCAS.

Voyons cela.

GIRARD *tourne la liste de l'autre côté.*

Très volontiers, voyons.

LUCAS.

Eh! je n'y voi rien par là.

GIRARD *tourne de l'autre côté encore plus mal.*

Lisons, lisons.... je vois...
(Il s'écrie en baissant le papier en sorte que Lucas ne voit plus rien.)

LUCAS, *avec un peu de joie.*

Qu'est-c'? montrez donc, compère?

GIRARD.

Non. Je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'espère...
(Il lui fait voir le lot.)
Morbleu, je ne vois rien.

LUCAS.

Ah! morgué j'aperçoi,
Lisons vit' ça, Girard, j'ai vu du noir pour moi.

GIRARD, *cachant la liste.*

Non, ce n'est rien du tout.

LUCAS.

Et moi j'ai vu paroître.

Mon nom y est.

GIRARD.

Composons, vous n'avez rien peut-être.

Je vous donne cent francs, à tout hasard.

LUCAS.

Non, non.

J'ai vu qu'ous avez vu Lucas, c'est mon dicton.

GIRARD.

Si vous avez, du moins, je veux qu'on me rembourse.

Retirer mon argent c'est ma seule ressource.

LUCAS.

Top'à ça, montrez vite.

GIRARD.

Ah! c'est un des bons lots;

C'est au moins mille francs, j'ai vu plusieurs zéros.

LUCAS.

Des zéros? j'en voudrois voir là tant que d'grains d'sable.

GIRARD.

Vous êtes de zéros un homme insatiable.

LUCAS.

Ah! c'est dix mille francs.

GIRARD.

Malepeste, oui; je voi...

Mais, si ce n'étoit pas le numéro?

LUCAS.

Morgoi

(*Tirant le numéro.*)

J'ai ben peur.

GIRARD.

Confrontons.

LUCAS, *transporté.*

Oui, le vla, c'est l'quantième.

GIRARD, *lui donnant la liste.*

Relisez donc l'article, et calculez vous-même.

LUCAS, *prenant la liste.*

Le cœur me bat... me bat... je sis tout transporté;
J'ai peur d'avoir vu trouble, et d'avoir trop compté.
Un... deux .. trois... quatre et cinq...

GIRARD.

Disons, nombre, dixaine.

LUCAS.

Un, deux... quatre... ai-j' dit trois?

GIRARD.

Oui, dixaine, centaine.

LUCAS.

Ah! j'voi l'mot qu'est moulé.

GIRARD.

Oui, je vois le grand mot.

LUCAS.

J'n'en peu pu d'joie.

GIRARD.

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS.

Ouf!

GIRARD, *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

LUCAS.

Le gros lot!

GIRARD.

A la marge.

Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS.

Cent mille francs !

GIRARD.

Comptant ; je ne vous les plains pas.

LUCAS.

Cent mille francs !

GIRARD.

Combien nous boirons chez Lucas !

LUCAS.

Allons vite à Paris.

GIRARD.

Je vous donne une chaise
Et des chevaux.

LUCAS.

Girard ! ah ! j'croi qu'j'en mourrai d'aise.
Voyons vit' la lottri : qu'on m'voy' là tout l'preumier.

GIRARD.

A propos, voulez-vous être encore fermier ?

LUCAS, *d'un ton fâché.*

Moi, farmier !

GIRARD.

Pardonnez si j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la question est folle ;
Ainsi de votre bail rendez-moi possesseur :
Il ne vous convient plus, vous serez grand seigneur.
Je suis un pauvre diable, et votre ami fidèle ;
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS.

Ouidea. Fais-moi trouvé sur l'champ des chais', des ch'vaux
Qu'aillent bian vit', bian vite.

GIRARD.

Oui, comme des oiseaux.

Mais d'abord en passant entrons chez le notaire
Pour me céder ce bail, entendez-vous, compère ?

LUCAS.

Oui, j'n'en veux pu pour moi, j'vous laissrai tous mes baux.
J'm'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARGAN, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Je vous prouverai tout, pouvez-vous en douter?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN.

Le temps presse; j'ai là Lisette et le notaire.
Si Lucas paroissoit, je conclurois l'affaire
En amour les moments sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE.

Quand vous vous marierez un quart d'heure plus tard,
Vous aurez tout le temps d'être las de Lisette,
Et de vous repentir d'une sottise faite:
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous;
Mon zèle n'est mêlé d'aucun transport jaloux;
Puissiez-vous n'épouser ni moi ni la coquette!
Soyez désabusé, je serai satisfaite.
Eh! pouvez-vous rester dans votre aveuglement?
Je vous prouve qu'ici tantôt en un moment
Au baron comme à vous elle a tendu le piège,
En se raccommodant, par le même manège.
Simplicité traîtresse, et mensonges naïfs;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs,
Elle a su lui donner de l'amour sans en prendre;
Elle fait de sang froid le discours le plus tendre,

Et feint effrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur, et qui n'en partent pas.
Elle abuse, en un mot, de son foible et du vôtre,
Vous offrant une main, elle lui donne l'autre;
Ainsi coquette franche et marquée au vrai coin,
Prise par les deux mains, la perfide au besoin
En trouveroit encore une pour un troisième.

ARGAN.

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centième
Il vous faudroit encor les preuves...

LA VEUVE.

Parlez bas:
J'aperçois justement le baron et Lucas :
Tenez-vous à l'écart; vous pourrez voir peut-être
Non-seulement Lucas vous préférer son maître,
Mais Lisette....

ARGAN.

Voyons; je serois détrompé.

SCÈNE II.

LA VEUVE, GIRARD.

LA VEUVE.

Eh bien?

GIRARD.

De son faux lot Lucas est occupé.

LA VEUVE.

Mais, le baron veut-il épouser?

GIRARD.

Patience.
Je me suis fait céder tous les baux par avance :

Car c'est pour moi, *primò*, que j'ai tout disposé.
Lucas en grand seigneur est métamorphosé.
Dès qu'il a vu le lot, sa subite richesse
Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'espèce.
Il n'a plus rien d'humain que la forme et l'orgueil;
Grave, mystérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler ou parlant par sentence,
Il croit qu'on applaudit jusques à son silence;
Saluant de la tête, enfin, bouffi, gonflé,
Lucas est devenu subitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher sa panse.

LA VEUVE.

Ça, Girard, il faut.... mais, Lisette court là-bas;
Monsieur Argan la suit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD.

Non.

LA VEUVE.

Je vais joindre Argan au plus vite.
Amusez ces deux-ci.

GIRARD.

Tout ce que l'on médite
Ne réussit pas.

SCÈNE III.

GIRARD, LUCAS *marchant à pas grave,* LE BARON *le chapeau à la main suit Lucas, qui remet son chapeau le premier.*

LE BARON.

Oui, j'apprends avec plaisir
Que fortune propice a comblé ton désir.

LUCAS.

Quoiqu'ma forteune asteur soit bian pu haut qu'la vôtre.
J'srons père à compagnon toujours l'un avec l'autre;
(*Il lui frappe sur l'épaule.*)
Car je n'suis pas glorieux.

LE BARON

Je le vois bien, Lucas.

GIRARD.

Vous voyez que monsieur ne se méconnoît pas;
Il mérite par-là d'occuper un grand poste.

LUCAS.

N'ma-t'on pas fait r'tenir eun'bonn'place à la poste?
Car faut qu'j'aille à Paris.

GIRARD.

Je vous l'ai déja dit;
On vous cherche une chaise aussi douce qu'un lit.

LUCAS.

Mais qu'a vien'donc, ste chais, j'n'aim'point qu'on m'fasse a

GIRARD.

A vos ordres bientôt les chevaux vont se rendre.
Attendons-les ici. Hola, laquais, hola.
Des sièges.

LUCAS, *il fait des façons avec le baron et se met le premier dans le fauteuil.*

Allons donc sans façon pisqu'mi vla.

LE BARON.

Parlons de notre affaire.

LUCAS.

Il m'vient d'bel' chose en tête.

LE BARON.

Raisonnons.

LUCAS.

En m'voyant tout Paris va m'fair'fête,
V'la tila qu'a l' gros lot.

LE BARON.

Avant que de partir...

LUCAS.

Tout l'mond' sra pu gueux qu'moi, ça m'va bain divertir,
Pendant que j'srai dans l'grain j'verai crier famine,
Qu'u plaisir!

LE BARON.

Ça, Lucas, voulez-vous qu'on termine?
Car mon ardent amour....

LUCAS.

On m'va v'nir proposer
D'bel' charges, d'bel' maisons, d'bel' fam' pour épouser,
D'affaire à bain gagner : j'ach'trai tout c'qu'est à vendre.

GIRARD.

Mais pour vous anoblir, il faut monsieur pour gendre.

LE BARON.

Lisette nous attend.

LUCAS.

J'aurai d'tou ça très bain,
Car quand on est bain riche, on attrap'tout pour rain.

LE BARON.

Vous m'avez promis?

LUCAS, *d'un air important.*

Hain!

LE BARON.

De finir.

LUCAS.

Quoi?

LE BARON.

L'affaire.

LUCAS.

Quelle affaire ?

LE BARON

La nôtre, et j'ai là le notaire :
Pour régler un article il n'attendoit que vous.
Nous en sommes déja convenus entre nous.

LUCAS.

Ah ! j'croi que j'm'en souviens.

LE BARON.

Vraiment c'est tout à l'heure.

LUCAS.

Dame on a tant d'affair', qu'on songe à la meilleure :
Oui, nous parlions d'mariag'. mais c'est que c'n'est pu ça.
Ça n'est pu but à but.

LE BARON.

Comment ?

GIRARD

Qu'entends-je là !
Quoi donc ! vous voudriez déja vous méconnoître ?

LE BARON.

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD.

Lucas, souvenez-vous que c'est bien de l'honneur,
Belle alliance, avoir pour gendre son seigneur.

LUCAS.

Oh! c'est l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON.

Quoi! vous ne voulez pas?..

LUCAS.

J'veux rien qu'vos héritages.

LE BARON.

Quoi !...

LUCAS.

Mais, faut m'écouter, j'sis natif du hamiau.
Ça fait qu'j'aim' d'amitié.... vot'terre et vot' châtiau ;
Ça n's'roit pas tout à moi, si vous étais mon gendre ;
M'étavis qu'vaudroit mieux qu'vu voulissiais me l'vendre.

LE BARON.

Vous vous moquez, je crois ! vous vendre mon château ?

LUCAS.

Il est tout délabré, j'en frai faire un pu biau.

LE BARON.

Il est devenu fou.

GIRARD, *bas, au baron.*

Ce maraud vous méprise.

LUCAS.

La terr' m'anoblira, c'est ell' qu'est à ma guise.
Vous.... tandis qu'à Paris j'frai grossir mon argent,
Vous frais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD.

Vous serez son fermier.

LE BARON *se lève.*

Ah ! c'est trop d'insolence.

GIRARD.

Monsieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS, *à part, s'étant levé aussi.*

Ce pti gentilhomiau, comm' ça fait l'entendu !
Ça doit d'l'argent partout, et ça croit qu'tout l'y est dû ;
Mais j'aurai son châtiau, faudra qu'il déguerpisse ;
Il a des créanciers, j'aurai ça par justice.

GIRARD, *après avoir parlé bas au baron*,
Nous avons fait le tout, monsieur, pour votre bien:
Mais pour vous mieux venger ne dites encor rien.

SCÈNE IV.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE.

LISETTE.

Je vous cherche partout, ouf! Je suis hors d'haleine.
A vous trouver, mon père, on a bien de la peine,
J'ai couru.... car on dit.... mais je ne le crois pas,
J'entends crier partout : Le gros lot à Lucas.
Ce sont des compliments que chacun me vient faire;
On dit cent mille francs, seroit-il vrai, mon père?

LUCAS.

Bain vrai.

LISETTE.

Cent mille francs!

LUCAS.

Comptant ils sont moulés.

LISETTE.

Cent mille francs!

SCÈNE V.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE, ARGAN, LA VEUVE.

ARGAN.

Eh bien! me fuyez-vous? parlez.
Sitôt que du gros lot vous savez la nouvelle,
Vous me méprisez.

LISETTE.

Oui.

ARGAN.

Cette fortune est belle,
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits:
Voulez-vous m'épouser?

LISETTE.

J'obéis à mon père.
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.
(Bas, à Lucas.)
Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS.

Bon, bon.

LISETTE, *bas, à Lucas.*

Cela ne coûte rien, débarrassez-moi.

LUCAS.

Non.

LISETTE, *bas, à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS.

Eh! tu t'souci bain d'eux, laiss'-là ton clignotage;
N'faut pu tant finesser, t'as d'quoi t'marier tout franc

LA VEUVE.

Son père la démasque, et le sot opulent
Aux sottises qu'il fait ne cherche point d'excuse.

ARGAN.

Par sa faute elle-même, elle me désabuse;
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié sans amour.

C'est ce qui nous convient pour un bon mariage:
L'amour est inquiet, et s'ennuie en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens, vous serez confondus.

LUCAS.

Laiss'-les dir', t'en auras tras fois pus, quat' fois pus.

LISETTE.

Allons vite à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D'leux terre à not' argent, tiens vla la différence;
Leux terre et leux châtiaux, ça n'fait qu'un pti ploton,
Ça n'grandira jamais, non pu qu'un avorton;
Mais mon argent bouté dans la grande aventure,
Ça renflera d'abord, et pi comme une enflure
Ça va gagner.

LISETTE.

Gagner.

LUCAS.

Gagner... ça gagnera.

LISETTE.

Ah! que j'aurai d'amants! qu'on me respectera!
Quel plaisir! je verrai des fortunes brillantes;
Quel train je vais avoir! des laquais, des suivantes!

GIRARD.

Et des valets de chambre, un page, et c'est Girard.

LUCAS.

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE.

On vous attèle un char.

GIRARD.

Allez à pied de peur que votre char ne rompe;
De votre train ceci va réformer la pompe.

(Donnant la liste à Lisette.)
C'est la véritable.

LA VEUVE.

Oui. Retour très affligeant :
Mais vous avez assez brillé pour votre argent;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON.

Cent mille francs pour rire.

LISETTE.

Que disent-ils? comment!

LUCAS, *cherchant l'endroit où le lot étoit dans l'autre liste.*

Eh! va, va, laiss-les dire.
Tien, tien, lis... c'est ici... pour Lucas le gros lot.

LE BARON.

Vous n'acheterez pas mon château, maitre sot.

LUCAS.

C'étoit là.

GIRARD.

Les zéros sont restés.

LISETTE.

Ah! mon père,
On s'est moqué de vous.

ARGAN.

Oui, voilà le mystère.

LA VEUVE.

Vous n'avez rien.

GIRARD.

Mais rien, ce qui s'appelle rien.
J'ai fait la fausse liste, et je m'en trouve bien;
J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,

Mon amour vous en fait les offres héroïques;
Je vous rends tout, Lisette.

ARGAN.

Allons souper chez moi.

LE BARON.

Allons.

GIRARD.

Oui, j'ai pitié du trouble où je vous voi.
Ces messieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, et moi fortune à faire :
Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux,
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auroient pu sans doute acquérir la jeunesse;
Mais noblesse s'acquiert aussi bien que richesse.

LISETTE, *à la veuve.*

Que je vous veux de mal, madame! car c'est vous
Qui mettiez mon esprit tout sens dessus dessous,
En me disant qu'il faut de la coquetterie.

LA VEUVE.

De mes mauvais conseils la peur m'a bien punie;
J'en conviens, j'avois tort.

LISETTE, *à Girard.*

J'écoutois ses discours :
Il vous faut un baron, disoit-elle toujours.
Non, je n'aurois jamais pensé qu'à vous sans elle;
Et si j'avois suivi ma pente naturelle,
Par tendresse d'abord, je vous aurois choisi.

GIRARD.

Eh! choisissez-moi donc. Lucas, consentez-y.

LUCAS, *s'en allant.*

Ouf!

GIRARD.

Parlez.

LUCAS.

Ouf !

GIRARD.

Deux fois ouf, en langue muette,
Valent un oui.

LA VEUVE.

Voilà le sort d'une coquette.
Après de hauts projets on la voit tôt ou tard,
Confuse, confondue, et réduite à Girard.

FIN DE LA COQUETTE DE VILLAGE

LA

RÉCONCILIATION NORMANDE,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 7 mars 1719.

PERSONNAGES.

LE COMTE.
LA MARQUISE.
ANGÉLIQUE.
DORANTE.
LE CHEVALIER.
PYRANTE.
NÉRINE.
FALAISE.
DEUX LAQUAIS, dont un parlant.

La scène est à Paris dans un hotel.

LA

RÉCONCILIATION NORMANDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NERINE, *seule.*

PENDANT que je marchois rêvant profondément,
Angélique est entrée en quelque appartement :
Elle s'égarera, la petite étourdie.
Attendons. Voici donc l'hôtel de Normandie,
A Paris rendez-vous des illustres Normands !
Des nôtres aujourd'hui les intérêts sont grands.
Haine, amour ! Nous verrons la très haineuse tante,
L'oncle très rancunier, puis l'amoureux Dorante,
Le galant chevalier, le grave arbitre et moi.
A force de rêver, je m'oubliois, je croi.
Ah ! je vois accourir mon aimable orpheline.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

On m'a dit que ma tante est là. Suis-moi, Nérine.

NÉRINE.

Attendez.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis attendre; tout va bien,
Dorante est arrivé.

NÉRINE.

Paix.

ANGÉLIQUE.

Je n'en dirai rien,
Mais ma tante....

NÉRINE.

Arrêtez.

ANGÉLIQUE.

Il faut que je la voie.

NÉRINE.

Les premiers mouvements d'espérance et de joie
Vous font courir.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

NÉRINE.

Marchez donc lentement,
Car vous avez encor tout à craindre.

ANGÉLIQUE.

Comment!
Tout à craindre, dis-tu?

NÉRINE.

Bon! vous voilà fixée;
Par la crainte d'abord votre ardeur s'est glacée.
J'admire la jeunesse et sa vivacité!
Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,
De l'excessive crainte à l'espérance folle;
Parlant, parlant, parlant, puis perdant la parole;
Courant, courant, courant, puis s'arrêtant tout court;
En un seul jour aimant, et perdant son amour,
Pour un amant nouveau le retrouvant ensuite;
Voulant, ne voulant plus; sans règle, sans conduite;
Sans arrêt, sans raison; que de défauts elle a,
Cette jeunesse! On l'aime avec ces défauts-là.

ANGÉLIQUE.

Tout à craindre, dis-tu? Je rêve, j'examine.
Sur ce que nous voyons, que crains-tu donc, Nérine?
Tout me réussit mieux qu'on n'eût pu désirer:
Du couvent tout exprès on vient de me tirer;
A m'établir mon oncle écrit qu'il se dispose;
Et ma tante, dit-on, a promis même chose.
Elle vient de Rouen, mon oncle de Lyon:
C'est pour se réunir, et leur désunion
A mon bonheur, Nérine, étoit le seul obstacle;
Tu me l'as dit toi-même.

NÉRINE.

Oui. Mais suis-je un oracle?

ANGÉLIQUE.

Nérine, ton défaut est de toujours douter.

NÉRINE.

Jeune amante, le vôtre est de trop vous flatter.

ANGÉLIQUE.

Nous verrons; mais enfin pour ma dot ils me cèdent

Leur terre près du Mans, pour laquelle ils se plaident,
Qui fit naître leur haine.

NÉRINE.

Oh ! c'est la question,
Si le procès causa leur vieille aversion ;
Les frères sans plaider quelquefois se haïssent :
Par les procès aussi quelques frères s'aigrissent.
Procès engendre haine, il est vrai ; cependant
Nul généalogiste encor jusqu'à présent
N'a pu nous bien prouver, si là-bas vers le Maine
Autrefois le procès fut père de la haine,
Ou si la haine y fut la mère du procès.

ANGÉLIQUE.

Tout cela va finir, j'attends un bon succès ;
Pyrante est leur arbitre, il les réconcilie.
Comment peut-on haïr ? Hélas ! quelle folie
De se remplir le cœur de fiel et de venin !
Il n'est pas naturel de haïr ; car enfin,
On se fait plus de mal que l'on n'en fait aux autres.
Des parents se haïr ! Pour revenir aux nôtres,
Ils ne se sont point vus depuis quatre ou cinq ans,
Leur haine est éteinte.

NÉRINE.

Oh ! je croirois bien qu'absents
Ils ne se sont haïs que par réminiscence ;
Mais leur fiel s'aigrira bientôt par la présence.
Outre qu'ils sont tous deux pétris de pur levain,
Qu'ils ont l'art de donner à tout un tour malin.
Esprits très discordants, humeurs mal assorties,
Nature a mis en eux de ces antipathies
Qu'on voit en quelques-uns pour les chats, les souris,
Et que les femmes ont souvent pour leurs maris.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Nérine, vois-tu là-bas dans ce passage...

NÉRINE.

Qui voyez-vous ? ah, ah ! c'est votre amant, je gage,
Oui, sans le regarder, ma foi, je crois le voir ;
Je le vois dans vos yeux, comme dans un miroir.

ANGÉLIQUE.

Avant qu'il m'ait parlé, conseille-moi, Nérine.
Comme il n'est pas bien sûr que l'on me le destine,
Je devrois lui cacher encor mes sentiments.

NÉRINE.

Il est bien temps d'avoir de tels ménagements !
Croyez-vous qu'il ignore encor votre tendresse ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'en auroit instruit ?

NÉRINE.

Quelque trait de jeunesse.
Comme on a de l'amour souvent sans le savoir,
On le déclare aussi souvent sans le vouloir.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Que vois-je ! quel bonheur ! l'agréable surprise !
Belle Angélique, quoi ! vous voir chez la marquise !
Vous voir hors du couvent malgré sa dureté,
Le jour du rendez-vous pour l'accord arrêté !
Votre oncle et votre tante apparemment conviennent
De vous rendre aujourd'hui tous vos biens qu'ils retiennent ?
Depuis quatre jours, moi, m'étant ici logé,
J'ai si bien, sans m'ouvrir, prévenu, ménagé

L'esprit de votre tante, en faisant connoissance,
Qu'elle doit aujourd'hui me faire confidence
D'un grand secret, dit-elle, et je me suis flatté
Que ce que je désire, elle l'a projetté.
Elle me fit hier cent offres gracieuses
Qui, par rapport à vous, me furent précieuses.
Je ne lui parlai point de mon amour, hélas!
Peut-être votre cœur n'y répondra-t-il pas:
Puis-je enfin obtenir un aveu de tendresse?

ANGÉLIQUE.

Mon dieu!.. l'essentiel, c'est que leur haine cesse.

DORANTE.

Ah! l'essentiel, c'est le cœur, les sentiments;
Il est temps de répondre à mes empressements.

ANGÉLIQUE.

Mais ce qui presse, c'est de savoir si ma tante...

DORANTE.

Ah! ce qui presse, c'est de savoir...

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante...

DORANTE.

Pourquoi dans ces moments, où j'ose me flatter,
Vous plaisez-vous encore à me laisser douter?
Car je n'ose expliquer pour moi votre silence.

NÉRINE.

Si le frère et la sœur sont pour vous, patience.
Sinon vous vous trompez, nous n'aimons point.

ANGÉLIQUE.

Mais non...
Elle plaisante... mais au fond elle a raison,
Car comment voulez-vous qu'on dise qu'on vous aime,
Pendant que rien n'est sûr?

NÉRINE.

Jugez-en par vous-même,
Monsieur; vous n'aimez pas, car vous n'êtes pas sûr.

DORANTE.

Vous m'enchantez.

NÉRINE.

Aveu simple, naïf et pur.
Point de ces sentiments renflés par des paroles;
Elle n'a point appris au couvent les grands rôles.

DORANTE.

Trop heureux!...

NÉRINE.

Pas encor. Votre bonheur dépend
De deux esprits...

DORANTE.

D'accord, bizarres; mais pourtant
L'arbitre réunit cette sœur et ce frère.

ANGÉLIQUE.

Je le désire encor plus que je ne l'espère.

DORANTE.

Et moi, je me fais fort d'avoir l'aveu des deux.

NÉRINE.

Nous verrons: mais ils sont l'un et l'autre quinteux.

DORANTE.

Le comte me connoît et connoît ma famille.

NÉRINE.

Oui. Mais il est brutal, son sang brûlant pétille.
A l'égard de la sœur, cent fois je vous l'ai dit,
L'esprit de la marquise est un terrible esprit;
Tantôt fausse bonté, tantôt malice pure:
Pour son frère surtout c'est une énigme obscure:

De son cœur on ne peut au plus que se douter.
Je l'interroge peu, je ne fais qu'écouter :
Je la vois tantôt gaie, et tantôt furieuse.
On ne peut définir cette capricieuse ;
Elle laisse échapper à moitié ses secrets,
Ensuite les retient, puis les déguise après ;
Elle est en même temps indiscrète et prudente,
Franche, dissimulée, et fière et caressante :
En riant elle pousse une vengeance à bout,
Et dans ses passions met le tout pour le tout.

ANGÉLIQUE.

Je crois la voir là-bas dans cette galerie...
C'est elle-même. Elle est dans une rêverie...
Çà, Dorante, il faut donc, pour agir prudemment,
Ne point paroître encor de concert.

DORANTE.

Non, vraiment.
Le chevalier arrive, il fera la demande :
Pour ne rien hasarder, il faut que je l'attende.

ANGÉLIQUE.

Éloignez-vous, Dorante, elle vient.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LA MARQUISE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE, *bas, à Nérine.*

Tu vois bien
Que tu dis sans raison que je ne pense à rien ;
J'ai pensé la première à faire fuir Dorante.

NÉRINE, *bas, à Angélique.*

Rare effet de l'amour ! il vous rendra prudente.

ANGÉLIQUE.

Par prudence il faudra louer ce chevalier,
A qui ma tante est prête à se remarier,
Paroître bien contente.

NÉRINE.

Oui; mais elle est chagrine.

ANGÉLIQUE.

Ah! ne l'abordons pas, éloignons-nous, Nérine.

NÉRINE.

Observons le moment que ce nuage noir
Se dissipe.

ANGÉLIQUE.

Attendons.

NÉRINE.

Elle est meilleure à voir,
Quand il lui vient soudain quelque lueur de joie.

LA MARQUISE, *à part.*

Malgré ma haine, enfin, il faut que je le voie,
Ce frère, il arrive. Hon!

ANGÉLIQUE.

Ce nuage en effet
Est bien noir.

LA MARQUISE, *à part.*

Mais tâchons d'effacer cet objet
Par un autre. Aujourd'hui je reverrai Dorante.
Que Dorante est charmant!

ANGÉLIQUE.

Il paroît que ma tante
Devient un peu plus gaie

NÉRINE.

Oui, son œil s'éclaircit.

LA MARQUISE, *à part.*

Mais un obstacle affreux...

NÉRINE.

Non, non, il s'obscurcit.

LA MARQUISE, *à part.*

Obstacle triste! on va dire que je suis folle.
Au chevalier enfin j'ai donné ma parole;
On le croit mon mari. Pourrai-je?... oui, je romprai...
J'ai deux cent mille écus, je me contenterai,
J'épouserai Dorante.

(*En apercevant Nérine.*)

Ah! te voilà, Nérine?

NÉRINE.

Je n'osois avancer, je vous voyois chagrine,
Madame.

LA MARQUISE.

Tu me prends entre deux passions,
Agitée.

NÉRINE.

Eh! calmez vos agitations;
Ce jour pour vous doit être un jour doux, pacifique,
Où toute haine cesse, au moins par politique.
Pour l'autre passion, sans doute, c'est l'amour!

LA MARQUISE.

Quoi! tu devines?

NÉRINE.

Bon! l'on m'a dit l'autre jour
Qu'un jeune chevalier, gai, vif, et pourtant sage,
A Rouen avec vous contractoit mariage.

LA MARQUISE.

Nérine en le nommant redouble mes remords.

NÉRINE.

Ah ! se remarier est le moindre des torts.
Si c'en est un encor.

LA MARQUISE.

Songeons à voir mon frère :
Ensuite je prendrai tes conseils, et j'espère
Que tu me serviras dans une occasion
Où la crainte, la honte et la confusion...

NÉRINE.

Je vous conseillerai de surmonter la honte;
Mes conseils sont humains.

LA MARQUISE.

Sur tes conseils je compte.

NÉRINE.

Et votre nièce même approuve ces conseils.
Pour elle elle en voudroit, il est vrai, de pareils.

LA MARQUISE.

Ma nièce approuve donc que je me remarie ?

NÉRINE, *lui montrant Angélique.*

Daignez la regarder de bon œil, je vous prie.

LA MARQUISE.

Je ne te voyois pas ; viens vite m'embrasser.

ANGÉLIQUE.

Ma tante.

LA MARQUISE.

Enfin pour toi je vais m'intéresser,
Un oncle t'abandonne ; embrasse-moi. Tu n'oses ?

ANGÉLIQUE.

C'est le respect.

LA MARQUISE.

Non, non, dis franchement les choses :
Mon caressant accueil t'étonne un peu, je croi ?

ANGÉLIQUE.

Ma tante, vous avez trop de bonté pour moi.

LA MARQUISE.

Pas trop, pas trop, ma nièce, au moins pour l'ordinaire;
Je te vois rarement, je ne te donne guère.

NÉRINE.

Vous allez lui donner un mari.

LA MARQUISE.

Sûrement.
Mais de mon frère il faut l'aveu premièrement :
Convenir de nos faits, c'est la première chose.
Je garde le secret, de peur qu'il ne s'oppose,
Car j'ai fait seule un choix qui te plaira, je croi;
Suffit... oui... tu seras très contente de moi.
Je veux faire cesser le blâme qu'on me donne;
Je te hais sans sujet, dit-on; non, je suis bonne;
Je ne te haïssois que par prévention :
Ressemblance de traits fit cette aversion.
En te voyant j'ai cru toujours voir feu ton père;
Nous étions faits, dit-on, moi, ma sœur et mon frère,
Pour nous entre-haïr.

NÉRINE.

On dit que de tous temps
La haine dans Rouen distingua vos parents;
Oncles, tantes, cousins, frère, sœur, père, fille,
Se reconnoissoient tous à cet air de famille.

LA MARQUISE.

Enfin cet air de haine entre mon frère et moi
Va disparoître. Mais, entrez, ma nièce...

(Angélique sort.)

SCÈNE V.

NERINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Et toi,
Entre aussi, tu sauras tantôt ma politique :
Il faut qu'avec l'arbitre encore je m'explique,
Laisse-moi.

(Nérine sort.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, *seule.*

Mon amour veut du secret aussi ;
J'ai peur. Le chevalier vient m'épouser ici ;
Il apprendra trop tôt que j'adore Dorante.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, PYRANTE.

PYRANTE.

Je reviens vous parler.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur Pyrante ?

PYRANTE.

Votre frère, madame, arrive et vient exprès,
De Lyon, pour vous voir, et finir le procès :
Il vient de me marquer la même impatience
Que vous me témoignez sincèrement, je pense,
De vous bien embrasser d'abord ; et dès ce soir,
Quand vous vous serez vus, de me faire savoir
Quel époux vous voulez choisir pour Angélique.

LA MARQUISE.

Il est temps qu'avec vous là-dessus je m'explique :
Mais, Pyrante, à vous seul, sous le sceau du secret.

PYRANTE.

Comme médiateur, je dois être discret,
Et ne rien témoigner, pas même à votre frère,
De ce dessein caché dont vous faites mystère.
Si votre frère aussi me confie un secret,
Je vous le cacherai, je dois être muet;
Je dois être aussi neutre, en qualité d'arbitre:
Votre famille et vous m'avez donné ce titre ;
Et pour vous réunir, presque juge entre vous,
Je perds le droit d'ami.

LA MARQUISE.

L'on exige de nous
Qu'à ma nièce pour dot nous cédions cette terre,
Pour laquelle on plaidoit; j'y consens, plus de guerre.
Cette terre pourtant vaut deux cent mille francs.

PYRANTE.

Vous remplissez par là des devoirs très pressants.
Votre haine du moins cesse d'être publique,
Vous ne plaiderez plus, et la nièce Angélique
Aura ses biens; je dis ses biens, car franchement
Vous ne les auriez pu garder qu'injustement.
De nos plaideurs manceaux les maximes m'étonnent:
Ce qu'ils n'usurpent pas, ils disent qu'ils le donnent!

LA MARQUISE.

Nous convenons des faits, laissons à part les mots.
Je donne, mais d'un frère éludons les complots.
Vous saurez qu'il hait fort un certain Procinville,
Homme très renommé, marquis, plaideur habile :
Le connoissez-vous?

PYRANTE.

Non.

LA MARQUISE.

C'est lui que je choisis
Pour ma nièce.

PYRANTE.

Suffit.

LA MARQUISE.

Sur ce que je vous dis,
Silence. Mais j'entends quereller, c'est mon frère.
Je prendrois mal mon temps, j'essuîrois sa colère.
Et moi, de mon côté je sens un mouvement....
J'entre chez moi, monsieur, amusez-le un moment :
Pour le bien embrasser, je me sens trop émue.

(*Elle sort.*)

PYRANTE, *seul.*

Ceci ne promet pas une tendre entrevue.

SCÈNE VIII.

PYRANTE, LE COMTE, DEUX LAQUAIS, *l'un portant une valise.*

LE COMTE.

Je joindrois ma sœur, mais je sens dans le moment
Un fiel qui fait en moi certain soulèvement....
Pour me tranquilliser, il me faut bien une heure.
Laquais, j'aurois voulu faire ici ma demeure ;
Mais pour cause cherchons un autre hôtel garni.

UN LAQUAIS.

Mais, monsieur, votre sœur loge dans celui-ci.

LE COMTE.

Pour cela seul, maraud, je logerai dans l'autre.

(*Les laquais sortent.*)

Çà, monsieur, tout est dit, mon avis est le vôtre.
Avant tout je verrai ma sœur, mais du secret.
Qu'elle ne sache point que mon unique objet,
C'est de donner ma nièce au sieur de Procinville;
Je vous l'ai déja dit, c'est un marquis habile;
Mais comme il fut toujours ennemi de ma sœur,
Le choix que j'en ai fait, la mettroit en fureur.
Soyez discret, silence enfin sur Procinville;
En cherchant un logis je vais calmer ma bile;
Je reviens dans une heure.

SCÈNE IX.

PYRANTE, *seul.*

Un même choix tous deux!
Ainsi, sans le savoir, ils sont d'accord entr'eux.
Sans le savoir! rêvons à cette circonstance.
Cette affaire demande et secret et prudence.
Mais l'énigme pour moi, c'est le tour qu'ils ont pris;
Car d'un côté la sœur me dit que ce marquis
Est ennemi du frère, et le frère au contraire
Dit qu'il est ennemi de sa sœur. Quel mystère!
Je ne le comprends pas.

SCÈNE X.

PYRANTE, FALAISE *botté.*

FALAISE.

Monsieur?

PYRANTE.

Ah!

FALAISE.

Pardonnez
Si ma figure impose à vos yeux étonnés;
Un postillon en noir surprend monsieur Pyrante.
Falaise, c'est mon nom; si ma langue éloquente,
Si les tours les plus fins du langage normand
Réussissoient autant dans un éloge en grand,
Qu'en petits plaidoyers, brillants de médisance,
Je haranguerois mieux que harangueur de France,
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur,
Réconciliateur, et pacificateur,
Phénix dans le pays des noises, des castilles,
Où l'on vous constitue arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air, je le suis, et j'avouerai de plus
Qu'étant nourri, stylé dans la basse chicane,
Dans les discours fleuris je perds la tramontane.

PYRANTE.

Abrégez-les donc.

FALAISE.

Oui, je les abrégerai.

PYRANTE.

Que voulez-vous de moi?

FALAISE.

Je vous l'expliquerai.
Mais il faut que Falaise à vous se définisse,
Afin d'avoir de vous audience propice.
Au Mans je fus jadis substitut d'un sergent;
Du sieur de Procinville ici je suis agent.

PYRANTE.

Venez-vous me parler de sa part?

FALAISE.

Patience.

Il viendra demain; mais je l'égale en science;
Nous avons de jeunesse ensemble plaidaillé,
Bataillé, chicané, bretaillé, ferraillé.
Pour cette double guerre il falloit un prélude,
Nous nous fîmes tous deux cadets dans une étude.
Dans la guerre du sac chacun n'est pas heureux;
Il a gagné cent prix dans des combats douteux;
Des scrupules outrés franchissant la barrière,
Il me laissa bien loin dans la même carrière;
Et je ne suis enfin, avec tout mon acquis,
Au Mans que maître clerc de monsieur le marquis.

PYRANTE.

Plus de digressions; allons au fait.

FALAISE.

J'abrège.

Mais de mon maître il faut vous dire le manège.
Du couple fraternel il a gagné le cœur.
Au frère il écrivoit qu'il haïssoit la sœur:
A la sœur il disoit qu'il haïssoit le frère.

PYRANTE.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un mystère.

FALAISE.

Aussi suis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier, ce manège secret,
Comme vous l'allez voir, étoit très nécessaire;
Car, pour vexer la sœur, le très rancunier frère
A mon maître a promis la nièce et le procès:
La sœur, pour chagriner le frère, donne exprès

A mon maître sous main le procès et la nièce.
C'est ainsi que tous deux croyant se faire pièce,
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entends. Tous deux séparément
Me donnant par écrit un bon consentement,
Pouvoir de marier la nièce à votre maître,
Cette réunion, qui manqueroit peut-être,
Se fera sûrement; c'est mon unique objet,
Votre maître arrivant, son mariage est fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, sa chaise s'est brisée.
J'ai pris du postillon la haridelle usée;
J'arrive à toute jambe ici pour prévenir
Monsieur Pyrante.

PYRANTE.

Enfin, je puis les réunir.

FALAISE.

Du secret.

PYRANTE.

C'est à quoi mon ministère engage.

SCÈNE XI.

FALAISE, *seul.*

Du frère, moi, je vais à la sœur dire rage;
Je dirai pis que pendre au frère de la sœur.
En disant mal des deux je ne suis point menteur,
Quoique je sois natif de Falaise. Allons boire,
Et me bien rafraîchir, en buvant, la mémoire
Des manceaux documents d'un maître très sensé.
Pateliner l'arbitre; eh! j'ai bien commencé:

Trigauder frère et sœur, épier l'orpheline ;
Prendre les souterrains, tournevirer Nérine ;
Défiance surtout ; ne disant oui, ni non,
Manœuvre plus obscure encor que le jargon.
Je viens exprès du Mans enfin pour être traître,
Je vais tenir ici la place de mon maître.
Le grand homme en intrigue ! on peut dire pourtant
Qu'il n'est pas un parfait fripon, mais cependant
Il croit en probité les excès ridicules :
Les sots veulent, dit-il, mettre un tas de scrupules
Entre la probité solide et l'intérêt ;
C'est pour l'homme d'esprit un incommode apprêt ;
La probité, d'accord, doit marcher la première,
Notre intérêt après, les scrupules derrière.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

On brouille, nous dit-il, mon oncle avec ma tante.

DORANTE.

Ne vous alarmez point, le chevalier plaisante.

ANGÉLIQUE.

Mais il dit qu'un certain Falaise nous nuira.

DORANTE.

En tout cas cet ami nous en garantira;
Quoiqu'enjoué, badin, il est prudent et sage.

SCÈNE II.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE CHEVALIER, *dans le fond du théâtre, donnant son manteau à un laquais, comme arrivant.*

Je veux l'appartement que j'eus l'autre voyage;
Préparez-le moi vite, il me convient.

(Le laquais sort.)

(A Angélique et à Dorante.)

Eh bien!
Tristes déja tous deux pour un mot, sur un rien,
Sur ce que je vous dis qu'un certain Procinville
Veut tout brouiller? non, non, sa brigue est inutile:

Dans cette affaire-ci j'agirai puissamment;
Mais faites comme moi, traitons ceci gaîment.
J'ai toujours l'âme en joie, heureux don de nature!
J'y joins même quelque art; car dans une aventure
Je n'observe jamais que le côté plaisant,
J'élude l'ennuyeux, je saisis l'amusant,
Et cela par raison; étant né sans fortune,
Sans bien, pour secouer cette idée importune,
Je trouve un patrimoine, au moins dans ma gaîté.

DORANTE.

Tout en riant, mon cher, tu m'avois attristé.
Tu nous dis qu'un Falaise arrive exprès du Maine
Pour rompre cette paix que nous croyons certaine?

ANGÉLIQUE.

De cette paix, monsieur, tout mon bonheur dépend;
Ils me rendent mes biens en se réunissant.

DORANTE.

Mon ami prend sur lui tout ce qui nous regarde;
Je devois leur parler, il veut que je retarde,
Et que d'abord on songe à les bien réunir.

ANGÉLIQUE.

J'adoucirai mon oncle.

LE CHEVALIER.

Exhortez-le à finir.
En attendant, sachez que voulant qu'on finisse,
Je contrains la marquise à vous rendre justice.

ANGÉLIQUE.

L'on m'a dit vos bontés, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Mon procédé du moins est assez singulier:
Car je n'épouse point en fraude votre tante,
La famille sous main en est très consentante:

La marquise auroit pris quelque dissipateur;
Ils me regardent, moi, comme un mari tuteur.
Ils savent l'ascendant que j'ai sur la marquise,
Sa passion pour moi la rend bonne et soumise,
Sensée, indifférente. Amitié de sang-froid
Domine sur l'amour; sur elle j'ai ce droit,
Et je m'en servirai; car épousant la tante,
Oncle par conséquent de la nièce charmante,
Je te fais mon neveu; respecte un oncle en moi.
Pour ma nièce, je sais tout ce que je lui doi;
Epouser une tante est une hardiesse,
Qu'on ne peut expier qu'en mariant la nièce.

ANGÉLIQUE.

Dorante, vous avez le plus aimable ami...

DORANTE.

Et qui ne sert jamais ses amis à demi:
Comme de la marquise il n'est rien qu'il n'obtienne,
Il parlera pour nous.

LE CHEVALIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
A la nièce d'abord je fais rendre ses biens,
Et la tante par moi conservera les siens.
A se remarier elle étoit résolue,
A d'autres elle offroit la main que j'ai reçue,
Elle veut un mari jeune, qui n'ayant rien,
Frustre ses héritiers en mangeant tout son bien;
Je ferai son affaire, et, si je puis, la vôtre,
En vous déshéritant plus sobrement qu'un autre:
Econome des biens, dont pourtant je vivrai,
Pour vos enfants, à vous je les conserverai.

SCÈNE III.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

NÉRINE.

La marquise de tout me fait encor mystère;
Éloignez-vous tous deux, je vois venir son frère.

LE CHEVALIER.

Il est avec cet homme, et je veux l'observer.
A ton amour, mon cher, chez moi va-t'en rêver,
Et Nérine et ma nièce adouciront le comte;
Je ferai la demande après.

DORANTE.

Sur toi je compte.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE, LE COMTE, FALAISE.

ANGÉLIQUE.

Cet homme a là-dedans vu ma tante en secret,
Il voit mon oncle après.

NÉRINE.

Comme un fourbe il est fait.

ANGÉLIQUE.

Seroit-ce ce Normand?

LE CHEVALIER.

L'apparence en est grande.

NÉRINE.

Du Falaise il a l'air; sa parure est normande,
Parure à double entente, on ne sait ce qu'il est.

FALAISE, *au comte.*

Vous faites pour la nièce un excellent acquêt;
Mon maître est à bon droit marquis de Procinville;
Il est brave guerrier, et plaideur très habile;
Tels étoient ses aïeux, la terreur des humains.
A la plume, à l'épée, exploiteurs à deux mains.
La noblesse normande ainsi court à la gloire:
Exploits guerriers gravés au temple de Mémoire;
Exploits enregistrés dans les greffes du Mans.
Certain Robert le Roux, général des Normands,
Conquérant renommé, surtout en procédures,
Au sortir du combat faisoit ses écritures
Lui-même.

LE COMTE.

Oui, j'ai besoin d'un vrai Robert le Roux
Pour ma nièce.

FALAISE.

Allons donc tromper la sœur pour vous,
Et pour nous de la nièce enfin rendez-vous maître;
Moi, j'observerai tout sans rien faire connoître;
Pour les espionner je jouerai bien mon jeu.

LE COMTE.

Avant que de la voir, j'y vais rêver un peu.

(*Ici une scène muette de Falaise qui voit le chevalier avec Angélique, et le soupçonne. Il regarde ensuite Nérine, et feint d'en être charmé; après quoi il se retire d'un côté, et le chevalier d'un autre.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE COMTE.

Que vois-je? vous voilà hors du couvent, ma nièce?

NÉRINE.

Pardon si d'en sortir elle a la hardiesse;
Mais le désir d'hymen, subtil comme le vent,
S'est par malheur glissé jusque dans son couvent.
Je l'ai laissé souffler.

LE COMTE.

À mes ordres rebelle,
Vous voyez votre tante, et vous voilà chez elle;
Avec elle sans doute ici vous complotez:
Quand elle est à Paris, enfin vous la hantez?

NÉRINE.

Ma foi, très rarement elle hante sa tante.

LE COMTE, *en colère.*

Taisez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pardon.

NÉRINE.

Mais....

LE COMTE.

Taisez-vous, insolente.

NÉRINE.

Nous sommes avec elle assez mal, Dieu merci.
Quel esprit! quelle humeur, et le cœur endurci...

LE COMTE, *s'adoucissant par degrés.*

Tu dis que....

NÉRINE.

Je dis que, par malice, je pense,
Elle se remarie.

LE COMTE.

Oui, par pure vengeance.

NÉRINE.

La vengeance n'est pas son unique motif,
Cette veuve a le sang plus que vindicatif.

LE COMTE.

Tu lui rends bien justice : en cela je t'estime.

NÉRINE.

Il suffit d'être bon pour être sa victime.
Pardon, si je la hais.

LE COMTE.

Va, je t'en aime mieux.

NÉRINE.

Nous n'avons presque osé nous montrer à ses yeux;
Eh ! monsieur, aujourd'hui protégez-nous contre elle.
On lui voit pour sa nièce une haine mortelle,
Parce qu'elle est la vôtre, ainsi qu'on voit souvent
Une femme de bien haïr son propre enfant,
Parce que son mari peut-être en est le père.

LE COMTE.

Ma nièce, embrassez-moi : voyons ce qu'on peut faire.
Au fond, j'aime Angélique, elle me fait pitié.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je ne veux de vous rien que votre amitié.

NÉRINE.

Amitié qui marie.

LE COMTE.

Oui; mais c'est un mystère ;
Jusqu'à ce que l'on soit d'accord, il faut se taire.

ANGÉLIQUE.

Mais ma tante, je crois, vient au-devant de vous.

NÉRINE.

Je cours chercher l'arbitre.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, LA MARQUISE.

ANGÉLIQUE, *à elle-même.*

Ah ! quel bonheur pour nous !

Cette entrevue aura parfaite réussite.

(*À la marquise.*)

Ah ! ma tante, à la paix mon oncle vous invite.

LA MARQUISE.

Pour te faire plaisir, je le vois de bon cœur.

ANGÉLIQUE, *courant à l'oncle.*

Ma tante vient à vous.

LE COMTE.

Pour faire ton bonheur,

Je vais l'embrasser.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Bon. Ils vont s'aimer, je pense.

LA MARQUISE, *à part.*

Quel effort je me fais!

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle violence!

LA MARQUISE.

Eh ! bon jour, mon cher frère.

LE COMTE.

Embrassez-moi, ma sœur.

LA MARQUISE.

C'est avec grand plaisir.

LE COMTE.

Ah ! c'est de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Qu'entre mon frère et moi ce jour-ci renouvelle,
Pour soixante ans au moins, l'amitié fraternelle !

LE COMTE.

Que plus long-temps encor secondant mes désirs
Le ciel comble ma sœur de biens et de plaisirs !

LA MARQUISE.

Nous voilà réunis.

ANGÉLIQUE.

Réunion charmante !

LE COMTE.

Et l'on peut assurer qu'elle sera constante.

LA MARQUISE.

Oui. Quand vous promettez, on peut compter sur vous ;
Et quelques démêlés qu'on ait vus entre nous,
A votre probité je rends toujours justice.

LE COMTE.

Il faut me pardonner quelque petit caprice,
Et vous avez aussi quelque petite humeur :
Mais, toujours je l'ai dit, vous avez un bon cœur.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous êtes si bons tous deux

LA MARQUISE.

Surtout mon frère.

LE COMTE.

Obligeante surtout, c'est là son caractère.
Çà, ma sœur, aujourd'hui j'ose vous demander
Une grâce.

LA MARQUISE.

À coup sûr je vais vous l'accorder.
Mais je voudrois aussi vous en demander une.

LE COMTE.

Tant mieux. C'est pour tous deux une égale fortune,
De pouvoir sur-le-champ, contentant son désir,
Rendre grâce pour grâce et plaisir pour plaisir.

LA MARQUISE.

Vous êtes effectif.

LE COMTE.

Je le suis, je m'en pique.
Que puis-je faire?

LA MARQUISE.

C'est au sujet d'Angélique.

LE COMTE.

C'est d'Angélique aussi que je vous parlerai.

LA MARQUISE.

Vous devez l'avouer, et moi j'en conviendrai,
Nous avons eu tous deux pour elle un peu de haine.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez dans le fond?

LA MARQUISE.

Oui; car je suis humaine.

LE COMTE.

La même humanité, les mêmes sentiments
Nous viennent d'émouvoir tous deux en même temps;
La même humanité, c'est l'effet sympathique.

LA MARQUISE.

Attendrissons nos cœurs en faveur d'Angélique;
Ne la contraignons point de rester au couvent.

LE COMTE.

C'est à quoi je rêvois tantôt en arrivant;
Oui, faisons-lui du bien.

LA MARQUISE.

Du bien, c'est ma pensée.

LE COMTE.

J'ai fait reflexion....

LA MARQUISE.

Réflexion sensée.

LE COMTE.

Que ce procès nourrit la discorde entre nous.

LA MARQUISE.

Même réflexion.

LE COMTE.

Je rompis avec vous
Pour cette terre.

LA MARQUISE.

Objet de notre brouillerie :
Faisons-en à ma nièce un don, je vous en prie.

LE COMTE.

J'allois vous en prier, d'honneur, dans le moment.

LA MARQUISE.

De nos prétentions....

LE COMTE.

Faire un don.

LA MARQUISE

Justement.

LE COMTE.

Chacun s'est, comme l'autre, arrangé par avance.

LA MARQUISE.

De tous nos sentiments voyez la convenance :
J'admire que de cœur.... là.... nous nous prévenions!

LE COMTE.

Sans nous être parlé que nous nous devinions;
Car vous voulez sans doute aussi qu'on la marie?

LA MARQUISE.

Justement. Je le veux, même je vous en prie.

LE COMTE.

Il est juste qu'elle ait un établissement;
Mais je dis au plus tôt.

LA MARQUISE.

Oui, sans retardement.

LE COMTE.

Nous voilà de tous points d'accord sur cette affaire,
Nous le serons toujours.

LA MARQUISE.

Assurément, mon frère:
Car le choix d'un mari vous est indifférent?

LE COMTE.

Oui: qu'importe, pourvu que le mari qu'on prend
Soit un homme de bien.

LA MARQUISE.

C'est cela, qu'il convienne.

ANGÉLIQUE.

Il me doit convenir, de quelque part qu'il vienne;
Ou de vous, ou de vous.

LE COMTE.

La chose étant ainsi,
Je vous épargnerai l'embarras, le souci
De chercher un mari pour elle.

LA MARQUISE.

Non, mon frère.
Moi qui reste à Paris, je ferai cette affaire.

LE COMTE.

Je prendrai volontiers le soin de la pourvoir.

LA MARQUISE.

Donnez-moi seulement par écrit un pouvoir.

LE COMTE.

Non, donnez-le moi, vous, je suis prudent et sage.

LA MARQUISE.

Mieux que vous je saurai faire un bon mariage.

LE COMTE.

Oh ! je veux m'en charger.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce sera moi.

LE COMTE.

Je m'en charge, vous dis-je, et de plus je le doi ;
Je me suis fait nommer son tuteur par justice.

LA MARQUISE.

Moi, pour la marier, je me nomme tutrice.

LE COMTE.

Moi, j'ai promis ma nièce, et me suis engagé.

LA MARQUISE.

Mon projet est aussi tout fait, tout arrangé.

LE COMTE.

Cet arrangement fait n'est que pure malice.

ANGÉLIQUE.

Eh ! ne vous brouillez pas.

LE COMTE.

Ah ! c'est un artifice
Pour ne point consentir à l'homme que je veux.

LA MARQUISE.

Je reconnois mon frère, inquiet, soupçonneux.

ANGÉLIQUE.

Eh ! ma tante !

LE COMTE.

Ma sœur sera toujours maligne.

ANGÉLIQUE.

Eh ! mon oncle !

LA MARQUISE.

Ce trait de mon frère est bien digne.

LE COMTE

En vain donc j'avois mis, pour avoir l'union,
Entre nous le chemin de Paris à Lyon.

LA MARQUISE.

Et pour venir la rompre après cinq ans d'absence,
De Lyon vous prenez exprès la diligence.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez même chose, et vous êtes d'accord.

LE COMTE.

Quelle femme !

LA MARQUISE.

Quel homme !

LE COMTE.

Ah ! j'ai bien vu d'abord :
Tantôt en arrivant, nièce et gouvernante,
Avoient fait contre moi leur brigue avec la tante.

ANGÉLIQUE.

Non, mon oncle, non.

LE COMTE.

Oh ! je saurai vous punir.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une rupture à n'y plus revenir.

ANGÉLIQUE.

Mais faut-il sur un rien...

LE COMTE.

Oui, ventrebleu ! j'en jure...

LA MARQUISE.

Oui, j'en fais serment...

ANGÉLIQUE.

Mais pourquoi cette rupture?

LA MARQUISE.

Ma nièce aura celui qui plus vous déplaira.

LE COMTE.

Je la donne à celui qui plus vous haïra.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LA MARQUISE.

ANGÉLIQUE, *à Nérine, qui entre.*

A les raccommoder j'ai bien pris de la peine.

NÉRINE, *à Angélique, qu'elle fait sortir.*

Laissez-moi profiter de son accès de haine.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Pour ma nièce, sans doute, il vouloit quelque époux
Qui fût mon ennemi.

NÉRINE.

Mon dieu! modérez-vous.

LA MARQUISE.

La modération me donne la migraine.

NÉRINE.

Fort bien. Ne pas goûter une passion pleine,
Vous aimeriez autant presque n'en point avoir.
Haïssez, j'y consens: car j'ai bien su prévoir

Que vous ne marieriez la nièce que par pique :
J'imagine un moyen de pourvoir Angélique,
Qui pourra nous venger d'un frère...

LA MARQUISE.

Vengeons-nous :
Je veux te dire...

NÉRINE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Cent choses.

NÉRINE.

Calmez-vous.

LA MARQUISE.

J'aimois le chevalier.

NÉRINE.

Oui, je l'avois ouï dire.

LA MARQUISE.

Je ne l'aime plus.

NÉRINE.

Bon, tant mieux.

LA MARQUISE.

Que je respire !
Ouf !

NÉRINE.

Oui, la haine seule est digne d'un grand cœur.
Aussi-bien que l'amour, la haine a sa douceur :
Un fiel bien ménagé coule de veine en veine,
Part du cœur, y retourne : on fait filer la haine
A longs traits, avec art, comme l'amour enfin,
Chez les femmes surtout, où le plaisir malin
Prend racine, s'étend (la terre en est si bonne !)
Cette maligne haine, outre qu'elle y foisonne,

Y dure beaucoup plus que le goût d'un amant.
C'est en passant qu'on aime ; on hait plus constamment.
Le plaisir d'aimer fuit, passe avec la jeunesse ;
Et celui de haïr croît avec la vieillesse.
D'ailleurs d'avoir aimé femme sage a regret
Mais sans aucun remords la vertueuse hait.
Que de gêne en amour ! précaution, mystère...
Il est souvent trompeur ; la haine est plus sincère.
Tel vous aime, dit-il ; n'en croyez rien, il ment :
Vous dit-on qu'on vous hait ? croyez-le aveuglément.
En aimant, le plaisir, c'est d'être aimé de même ;
Eh ! qui peut s'assurer d'être aimé quand il aime ?
Peu d'amours mutuels, encor moins de constants.
Mais qui hait, est plus sûr d'être haï long-temps.

LA MARQUISE.

Tu me fais appétit de haïr ; mais, Nérine,
C'est sans me dégoûter d'aimer.

NÉRINE.

Comment ?

LA MARQUISE.

Devine.

Mais je songe à mon frère encor. Quelle fureur !
Ah ! ma fureur s'apaise et se change en douceur ;
(Voyant venir Dorante.)
C'est lui.

NÉRINE.

Qui, lui ?

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, DORANTE, NERINE.

LA MARQUISE.

Celui qui calme, qui tempère...
Mes sens étoient troublés... troublés par la colère,
Et cet objet après avoir calmé mes sens,
Les retrouble... mais c'est d'autre façon.

NÉRINE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Il est charmant. Tiens, vois, Nérine... je l'adore.
Tu ne le connois pas. Son nom, c'est...

NÉRINE.

Je l'ignore;
Mais...

LA MARQUISE.

Je tremble... Monsieur... vous paroissez rêveur.

DORANTE.

Oui, madame. Je vois votre frère en fureur;
Plus de réunion, a-t-il dit à Pyrante.
Cette rupture à tous va paroître étonnante,
C'est à quoi je rêvois; car j'y prends part pour vous.
Vous voulûtes hier, madame, qu'entre nous
Commençât l'union d'une amitié sincère :
Ce sont vos propres mots. Un conseil salutaire
Que je vous donne, c'est...

LA MARQUISE.

Nérine, un trouble...

NÉRINE.

Entrons.

LA MARQUISE.

Monsieur... ma honte...

NÉRINE.

Mais, ou rentrons, ou sortons.

LA MARQUISE.

Monsieur... vous... a-t-on tant de pudeur à mon âge?

NÉRINE.

(À part.)

Mais gardez-la du moins jusqu'à tantôt. J'enrage.

LA MARQUISE.

Monsieur...

NÉRINE.

C'est qu'à madame un mal de gorge a pris.
La luette, la langue, il a tout entrepris :
(À la marquise.)
Venez boire.

LA MARQUISE, *en sortant.*

Il est vrai... je n'ose pas moi-même...
Rougis pour moi, Nérine, et dis-lui que je l'aime.

SCÈNE X.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

QU'ENTENDS-JE?

NÉRINE.

Elle vous aime.

DORANTE.

Où suis-je?

NÉRINE.

Vous voilà
Dans les biens jusqu'au cou. Voyez, épousez-la.

DORANTE.

Que devient Angélique?

NÉRINE.

Un objet de sa rage,

Si...

DORANTE.

Je perds l'espérance.

NÉRINE.

Et moi, je perds courage.

DORANTE.

Le coup est bien cruel!

NÉRINE.

Ce coup m'abasourdit.

DORANTE.

Ce mortel contre-temps....

NÉRINE.

M'abat et m'étourdit,

Je n'ai plus....

DORANTE.

Juste ciel!

NÉRINE.

La force....

DORANTE.

Elle! elle m'aime?

NÉRINE.

D'agir...

DORANTE.

Quoi!

NÉRINE.

De penser.

DORANTE.

Moi!

NÉRINE.

Vous.

DORANTE.

Moi, moi!

NÉRINE.

Vous-même.

DORANTE.

Il faut....

NÉRINE.

Quoi?

DORANTE.

Voyons....

NÉRINE.

Qui!

DORANTE.

Mais sachons....

NÉRINE.

Que savoir?

DORANTE.

Allons....

NÉRINE.

Où? vous noyer?

DORANTE.

Je suis au désespoir.

SCÈNE XI.

DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER, *riant.*

Le bel accord, mon cher, que l'entrevue opère!
Ils ne se verront plus, l'arbitre en désespère;

Il faudra les gagner chacun séparément:
Vous autres gagnerez l'oncle facilement;
Pour moi, morbleu, pour moi, je n'épouse la tante
Qu'en exigeant....

NÉRINE.

Tout beau, la puissance exigeante
Vous manque ici tout net : vous n'êtes plus mari;
Pour un autre que vous son cœur est attendri.

LE CHEVALIER.

Quoi! plaisantes-tu?

NÉRINE.

Non, l'avis que je vous donne,
N'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Parbleu, la nouvelle m'étonne;
Mais ne m'afflige point; c'est-à-dire pour moi,
Car je me repentois d'avoir donné ma foi
Presque publiquement à la folle marquise;
Ainsi son changement à changer m'autorise.
Trop constant par honneur, je n'eusse pas osé
Accepter un parti que l'on m'a proposé,
Femme moitié moins riche, aussi moitié plus sage,
Amour moins pétulant, mais aussi moins volage.
J'attends de la marquise un refus éclatant,
Qui me donne aujourd'hui le droit d'être inconstant.
Mais savez-vous quel est ce rival redoutable?
Tel qu'il soit, la marquise y perd.

NÉRINE.

Il est aimable.

LE CHEVALIER.

J'observe exactement un traité conjugal.

NÉRINE.

Entre vous le débat, voilà votre rival.

LE CHEVALIER.

Dorante?

NÉRINE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Palsambleu, l'incident me fait rire!
J'en suis fâché pour toi. Ha, ha! tu vas me dire
Qu'il n'est pas trop sensé de rire en pareil cas.
Mais si je m'affligeois, je ne trouverois pas
De prompts expédients que ma gaîté m'inspire:
Elle m'ouvre l'esprit. Par exemple.... qu'on tire
De la tante les biens de la nièce.... on le peut,
L'arbitre le prétend, la famille le veut;
Alors, en gagnant l'oncle, on mariera la nièce
Malgré la tante.

NÉRINE.

Oui, mais lui jouer cette pièce,
C'est la difficulté.

LE CHEVALIER.

Nous allons y rêver;
Entrons chez moi tous trois.

DORANTE.

Je vais vous y trouver,
Mais je veux voir l'arbitre. Ah! quel malheur, Nérine!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

NÉRINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je sens que malgré moi pour lui je me chagrine.
Trouvons vite un remède à ses malheurs pressants,
Car je ne pourrois pas être chagrin long-temps.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, NÉRINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *en donnant une lettre à Nérine.*

C'EST pour monsieur le comte.

NÉRINE.

Il est en ville; donne;
Je la lui rends tantôt, à lui-même, en personne:
Il doit venir chez nous, je la lui remettrai.

(Le laquais sort.)

SCÈNE II.

NÉRINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

LETTRE de Normandie. A fond j'éclaircirai
D'où vient la lettre. Mais pensons à ce qui presse.
J'y rêve. Mais il faut que Dorante paroisse
Vouloir bien épouser la marquise. Oui, ce tour
Seroit assez plaisant! se servir de l'amour
Qu'elle a pour lui, qui fait l'obstacle, qui désole;
Se servir de l'amour qu'a pour lui cette folle,
Pour lui faire livrer les biens qu'elle retient:
Du comte on tirera parti.

NÉRINE.

Dorante vient;
Que vois-je? où diantre a-t-il pu joindre la marquise?

LE CHEVALIER.

Elle l'aura surpris.

NÉRINE.

Peste de la surprise!
Morbleu, sur notre idée il n'est point prévenu:
N'étant instruit de rien, qu'aura-t-il répondu?
Il aura tout gâté. Restez dans ce passage.
Du contre-temps tâchons de tirer avantage.
Quand il sera pressé, je tousserai.

LE CHEVALIER.

J'entends.

NÉRINE.

Quel plaisir de servir des gens intelligents!

SCÈNE III.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Ah! dans quel embarras me jettes-tu? j'essuie
Le plus cruel assaut....

NÉRINE.

Il faut....

DORANTE.

Que je la fuie,
Elle me suit.

NÉRINE.

Restez : stratagème impromptu!

DORANTE.

Tu lui dis que je veux l'épouser, rêves-tu?

NÉRINE.

Vous l'aimerez de plus, j'en ai donné parole.
Oui, vous l'aimez, vous dis-je, il le faut.

DORANTE.

Es-tu folle ?

Je suis....

NÉRINE.

Vous perdrez tout.

DORANTE.

Je ne puis consentir

A feindre.

NÉRINE.

Équivoquez, et laissez-moi mentir;
En lui parlant, songez à la nièce charmante;
Soupirez pour la nièce en parlant à la tante.
C'est tout de même : allons, songez qu'un mot ou deux
Procure à cette nièce un mariage heureux.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Madame, nous parlions de l'heureux mariage....

LA MARQUISE.

Quoi ! monsieur, vous parliez de moi ?

NÉRINE.

C'est grand dommage

Que ce qu'il m'en disoit soit éloge perdu !
Je voudrois que de loin vous l'eussiez entendu.

LA MARQUISE.

Que disiez-vous, monsieur ?

NÉRINE.

Il n'ose le redire.

(A part.)

La riche veuve croit que l'intérêt inspire

Au jeune cavalier tout ce qu'il ne sent pas,
Et qu'il lui dit.... Je ris de ce double embarras.
(Haut.)
Je vous vois à tous deux une espèce de honte;
Vous restez là muets; la rougeur vous surmonte.
Monsieur me disoit donc qu'il étoit tout honteux
De vos immenses biens; car il est généreux.
Monsieur rougit voyant votre grande richesse,
Et vous, vous rougissez de sa grande jeunesse.
Vous rougissez tous deux; car, ainsi que l'honneur,
La générosité, madame, a sa pudeur.

LA MARQUISE.

Je vous permets d'aimer mes grands biens; car du reste
Je crains....

DORANTE.

Je vous l'ai dit, madame, je proteste,
Je jure que les biens qu'aujourd'hui vous m'offrez,
Je les méprise au point....

NÉRINE.

Jamais vous ne croirez
A quel point là-dessus va sa délicatesse.

LA MARQUISE.

Vous trouvez donc en moi plus que de la richesse?

NÉRINE.

Il faut bien, puisqu'en vous il voit de la beauté,
De l'esprit; votre humeur, surtout, votre gaîté,
Votre enjouement d'hier le charma.

LA MARQUISE.

J'y pris garde.
Reprenons la gaîté d'hier; car on hasarde,
On dit tout en riant, on s'explique bien mieux,
La honte paroît trop sur un front sérieux.

Disons donc que rien n'est d'un plus heureux présage
Que lorsqu'en quatre jours on fait un mariage;
Cela prouve un rapport, que je vois entre nous,
Et qu'on voit rarement, monsieur, dans deux époux.
Bon esprit, bel humeur, douceur et complaisance!
Pour l'âge, nous n'avons pas tant de convenance;
Mais je ne vieillis point, et vous deviendrez vieux,
Et pour épouse alors je vous conviendrai mieux.

DORANTE.

Quand on a comme vous l'humeur vive et brillante,
On ne vieillit point.

LA MARQUISE.

Ah! la réplique est galante;
M'aimeriez-vous un peu? parlez ouvertement,
Monsieur.

NÉRINE.

Je vous ai dit qu'il faut premièrement.
Pour le faire parler, lever tous ses scrupules

DORANTE.

Oui, scrupules, j'en ai.

NÉRINE.

Même de ridicules :
Dans un siècle où chacun ne se fait une loi
D'honneur, de probité, que par rapport à soi,
Il craint de supplanter le chevalier.

DORANTE.

Je blâme
De pareils procédés.

NÉRINE.

Il veut, du moins, madame,
Ne se point déclarer que vous n'ayez rompu.

LA MARQUISE.

Il me faut quelque temps; mais j'ai déja conçu
Un prétexte pour rompre à peu près vraisemblable.

NÉRINE.

Pour son autre scrupule, il est très raisonnable,
Même le chevalier comme lui l'avoit eu;
Avant que de signer, madame, il eût voulu
Voir la famille en paix.

LA MARQUISE.

Ex liquez-vous, Dorante.

DORANTE.

Oui, je voudrois bien voir la famille contente.

NÉRINE.

Comme en vous épousant il frustre de vos biens
Une nièce, il veut voir qu'on lui rende les siens;
Je l'ai dit à madame; et pour vous satisfaire
Elle a fait un bon acte et pardevant notaire.

LA MARQUISE.

Je ne le livrerai qu'à votre occasion,
Expliquez-vous.

DORANTE.

S'il faut une explication,
Livrez-le, et vous ferez le bonheur de ma vie.

LA MARQUISE.

Ah! le cœur a parlé.

NÉRINE.

Que vous voilà ravie!

LA MARQUISE.

Ravie.... oui.... transportée....

NÉRINE, *appelant le chevalier.*

Hem.

LA MARQUISE.

J'ai vu dans vos yeux.
Votre bouche va donc encor s'expliquer mieux;
Vous n'êtes plus suspect d'intérêt, cher Dorante,
J'ai vu votre embarras, votre pudeur charmante:
La mienne enfin vaincue....

NÉRINE.

Ah! fuyez promptement.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?

NÉRINE.

Je vois venir... sauvez-vous. Hem.

LA MARQUISE.

Comment!
Pourquoi le faire fuir?

(*Dorante sort.*)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, NÉRINE.

NÉRINE.

A présent je respire,
Quoi! vous ne voyez pas?

LA MARQUISE.

Qui donc? que veux-tu dire?

NÉRINE, *bas.*

Le chevalier.

LA MARQUISE.

O dieux! qu'il vient à contre-temps!
Lui, sitôt de retour! Nérine, tous mes sens
Se glacent.

LE CHEVALIER, *à part, à Nérine.*

Çà, pendant qu'à Dorante elle pense,
J'aurai de l'épouser facilement dispense;
Profitons du moment; mettons-la dans son tort.

LA MARQUISE.

S'il me soupçonne, il va faire un éclat d'abord:
Je voulois à loisir ménager la rupture;
J'ai des raisons. Je tremble. Ah! la triste aventure!
Dissimulons encor.

(Nérine sort.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'ARRIVE dans l'instant,
Madame. L'autre jour je vous dis en partant
Que je ne reviendrois pas sitôt; mais je pense
Que vous me saurez gré de mon impatience.
Mais.... je vois dans votre air un certain embarras,
Même un trouble.... aujourd'hui je ne vous trouve pas
La gaîté que toujours mon abord vous inspire;
Je ne vous prierai point cependant de me dire
Ce qui se passe en vous. Nous nous sommes promis
D'être en nous mariant moins mariés qu'amis.
J'aime ma liberté, vous, vous aimez la vôtre:
Ainsi ne nous rendons nul compte l'un à l'autre,
Ni de nos sentiments, ni de nos actions.
Mais je vois le sujet de vos distractions;
Vous savez que je suis haï de votre frère,
Ma présence pourroit ranimer sa colère:

Vous voulez l'adoucir : je ne me trompe pas,
Sans doute cela seul fait tout votre embarras?

LA MARQUISE.

Justement.

LE CHEVALIER.

Vous craignez qu'il ne nous voie ensemble.

LA MARQUISE.

Oui, c'est de cette peur seulement que je tremble.

LE CHEVALIER.

Oh! rassurez-vous donc, ailleurs je logerai.

LA MARQUISE.

La prudence le veut.

LE CHEVALIER.

Je ne vous reverrai
Que quand vous aurez fait l'affaire essentielle.

LA MARQUISE.

Oui, l'accommodement.

LE CHEVALIER.

Quand j'en aurai nouvelle,
Je viendrai. Nous n'avons rien qui presse entre nous;
Pour signer ce contrat nous avions rendez-vous,
À notre aise. Ce point ne se peut trop rebattre:
Nous devions dans deux jours signer, prenons-en quatre.

LA MARQUISE.

Sept ou huit.

LE CHEVALIER.

Huit ou dix.

LA MARQUISE.

Il faut bien quinze jours.

LE CHEVALIER.

Il nous faut même plus, et d'ailleurs nos amours....

LA MARQUISE.

Oh !

LE CHEVALIER.

N'ont ni tant d'ardeur, ni tant de violence,
Qu'un mois même nous fit maigrir d'impatience.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez toujours, mais sérieusement,
Vous m'avez souvent dit, et très sincèrement,
Que vous ne promettiez à ma vive tendresse
Qu'une bonne amitié ; tout le reste est foiblesse.

LE CHEVALIER.

Oui, votre cœur pourroit, s'étant fortifié,
Avoir réduit l'amour à la simple amitié.

LA MARQUISE.

Mais cela seroit juste.

LE CHEVALIER.

Oh ! je suis équitable.

LA MARQUISE.

Moins d'amour de ma part....

LE CHEVALIER.

Rendra plus convenable,
Plus égale entre nous l'union.

LA MARQUISE.

L'amitié.
Et j'ai gagné cela sur moi plus d'à moitié,
Pour rendre plus aisé le nœud qui nous engage ;
En sorte, chevalier, que notre mariage
N'est quasi qu'un prétexte à se voir librement.

LE CHEVALIER.

Et qui ne nous oblige à rien précisément.

LA MARQUISE.

Non, car au fond ce n'est encor qu'une promesse.

LE CHEVALIER

Promesse non signée, et même d'une espèce....

LA MARQUISE.

Promesse libre.

LE CHEVALIER.

Libre, espèce de projet.

LA MARQUISE.

Projet simple.

LE CHEVALIER.

Oui, très simple, et de ceux que l'on fait
Presqu'en l'air.

LA MARQUISE.

En l'air, car supposé que l'un change...

LE CHEVALIER.

L'autre n'est point en droit de le trouver étrange.

LA MARQUISE.

Ainsi, soit vous, soit moi....

LE CHEVALIER.

Toute permission.
Çà, je vous laisse, il faut de la discrétion.

LA MARQUISE.

Vous êtes, j'en conviens, d'un charmant caractère.

LE CHEVALIER.

Et commode. Allez donc terminer votre affaire,
De moi vous voilà libre.

LA MARQUISE.

Allez, embrassez-moi.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, *seule.*

Il n'est pas soupçonneux ! j'aime sa bonne foi;
Il n'approfondit rien, c'est un homme adorable !
Il est si bon ! mais quoi ! Dorante est plus aimable;
Cela m'excuse : au fond, changer n'est point trahir,
Ce n'est qu'être inconstante.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

Ah ! je viens de haïr....

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cher?

FALAISE.

Je viens de haïr votre frère,
Madame, presque autant que mon maître peut faire;
Je l'ai vu là passer, il m'a regardé noir.
Çà, madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,
Et donner en secret votre nièce à mon maître?
Cette donation est faite?

LA MARQUISE.

Elle va l'être.
Je contente par là ma haine et mon amour;
Ma haine, en la masquant, en prenant le grand tour;
Car j'oblige ton maître à bien plaider mon frère:
Je lui cède un procès, mais un homme d'affaire
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans
Ce procès que je cède, et c'est bien peu de temps.
Pourra-t-il en former quelqu'autre?

PALAISE.

Qui? mon maître?
Le père des procès n'en pourroit faire naître?
Quand j'ai, car moi c'est lui, le moindre échantillon,
Tenant le bout du fil du moindre procillon;
Un quartier de terrain dans toute une province,
Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
J'envahis, et le tout avec formalité:
Procédure est chez nous la règle d'équité;
Sur le terrain des sots j'arrondis l'héritage
Par droit de bienséance, et droit de voisinage:
En gagnant par justice, on a rarement tort;
Mais supposé qu'on l'eût, tout est sujet au sort.
Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,
Puisqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expose.
Car enfin après tout, qui sait en certain cas
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
Par quelque nullité, vice de procédure?
Peut-être à mon profit dans une affaire obscure,
Un juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton maître et toi:
Vous poursuivrez mon frère, et j'en rirai dans l'âme;
J'en aurai le plaisir sans en avoir le blâme.
En faisant cette paix, que je me vengerai!
Ce que l'on exigeoit, je l'exécuterai.
M'en voilà quitte, enfin je me réconcilie.

PALAISE.

Se réconcilier, veut dire en Normandie,
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi.

LA MARQUISE.

L'arbitre avec mon frère, au reste, aura fini:
Il s'est fait fort d'avoir en blanc sa signature.

FALAISE.

A l'arbitre allez donc livrer....

LA MARQUISE.

Je vais conclure.
Avec un frère au fond il faut bien vivre en paix,
(*En apercevant le comte.*)
Mais à condition de ne le voir jamais.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE.

De ce qu'elle me fuit, je n'ai point de colère,
Parce qu'elle ne fait que ce que j'allois faire.

FALAISE.

Vous ne la fuyez, vous, que par bonté de cœur,
Parce que vous verriez sa haine avec douleur.
Mais elle! oh! elle hait votre propre personne.

LE COMTE.

Moi, par un bon motif à ton maître je donne
Ma nièce et le procès pour plaider ma sœur.

FALAISE.

Bon.

LE COMTE.

Pour son bien, pour la mettre un jour à la raison.
Car d'ailleurs de bon cœur je me réconcilie,
Pourvu que l'on la mate, et l'arbitre la lie;
Car il tirera d'elle un blanc signé, je croi.
Enfin je fais la paix autant qu'il est en moi.

FALAISE.

Paix pour le *decorum*, car lorsque vous la faites,
Retentum, souterrains, et chicanes secrètes....
Il le faut pour son bien, dites-vous.

LE COMTE.

Oui, sans fiel.

FALAISE.

Tant de plaideurs dévots disent : Fasse le ciel
Qu'un arrêt foudroyant rende un tel raisonnable!
En conscience on peut plaider à l'amiable.

LE COMTE.

Avant tout je voudrois voir la lettre pourtant :
Depuis huit jours ici cette lettre m'attend,
Je ne la trouve point.

FALAISE, *à part*.

Je crains quelque surprise.

SCÈNE X.

LE COMTE, FALAISE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part*.

Dans quel étonnement me jette la marquise!
Que me dit-elle là de sa donation?
Épouser Procinville est la condition.
Ah! j'enrage : éclatons, plaignons-nous à son frère.

LE COMTE.

Je vais chercher ma lettre, elle m'est nécessaire.

NÉRINE.

Monsieur, le désespoir....

LE COMTE.

Non, non, console-toi,
Je cède tous les biens, et pour ma nièce, moi,

J'ai choisi pour époux en secret Procinville :
N'en dis mot à ma sœur. Chut !

SCÈNE XI.

FALAISE, NÉRINE.

NÉRINE.

J'EN reste immobile.

FALAISE, *à part.*

Au seul nom de mon maître un noir chagrin lui prend.
Tantôt avec la nièce un jeune homme galant....
Pour tirer ce secret j'ai feint d'aimer Nérine,
Feignons encor.

NÉRINE, *à part.*

Ceci m'étonne.... j'examine....
Ils veulent Procinville en secret tous les deux.
Sans doute ce Falaise ici s'est joué d'eux,
Il m'observe. Tâchons d'éclaircir ce mystère.
Mais à propos la lettre, il se pourroit bien faire
Qu'elle fût du marquis. Pour tirer son secret,
Feignons qu'il m'a charmé tantôt.
(*Haut, à part.*)
Qu'il est bien fait,
Le Falaise !

FALAISE, *haut, à part.*

Qu'elle est charmante, la Nérine !

NÉRINE, *haut, à part.*

Contre un amour naissant ma fierté qui s'obstine,
Me gêne.

FALAISE, *haut, à part.*

Mon amour....

NÉRINE, *haut, à part.*

Ma vertu.

FALAISE, *haut, à part.*

Mon ardeur....

NÉRINE, *haut, à part.*

Du moins en soupirant soulageons-nous le cœur.
Ouf!

FALAISE, *haut, à part.*

Ouf!

FALAISE *et* NÉRINE *ensemble, en s'approchant.*

Ouf!

NÉRINE.

Est-ce ainsi que tu viens me surprendre?
Tu guettois ce soupir?

FALAISE.

Tu viens donc de m'entendre?
Tu me prends sur le fait; car qui te croyoit là?

NÉRINE.

La justesse, l'accord de ces deux soupirs-là,
En même temps....

FALAISE.

C'est comme un *duo* par nature.

NÉRINE.

Sans doute quelqu'amour a battu la mesure.

FALAISE.

Comme amants, parlons-nous tous deux à cœur ouvert.

NÉRINE.

Oui, qu'ainsi que nos cœurs, nos esprits de concert
S'expliquent.

FALAISE.

L'intérêt de ta jeune maîtresse
M'est cher comme le tien.

NÉRINE.

Et moi, je m'intéresse
Au marquis, comme à toi. Dis-moi donc franchement....

FALAISE.

Oui, tout ce que je sais. Et toi sincèrement
Tu me diras....

NÉRINE.

Oui, tout. Sois le premier sincère.
Quel tour a pris ton maître en trompant sœur et frère?

FALAISE.

Oh! de ses tours jamais mon maître ne m'instruit;
Tous ses projets pour moi sont une obscure nuit;
Car j'y marche à tâtons, je sers à l'aveuglette.

NÉRINE.

Oh! ma jeune maîtresse est bien plus indiscrète.

FALAISE.

Elle te dit donc tout?

NÉRINE.

Elle m'ouvre son cœur.

FALAISE.

Qu'y vois-tu? parle net. Je te jure d'honneur
Que de l'épouser, moi, j'empêcherois mon maître,
Supposé qu'elle aimât quelqu'un. Cela peut être.

NÉRINE.

Cela ne se peut, non. Impossibilité.
Elle emploie à haïr sa sensibilité.
Elle tient de la tante à moitié, tout du frère,
Et d'un grand haïsseur qui fut défunt son père.
De leur famille on voit peu d'amants, point d'amis;
On voit passer la haine au Mans de père en fils,
Comme à Paris l'amour passe de mère en fille.

FALAISE, *à part.*

Ho ! la nièce, je crois, tient peu de sa famille.

NÉRINE, *tenant la lettre nonchalamment.*

Lettre de Normandie.

FALAISE, *à part.*

Ah ciel ! entre ses mains
La lettre de mon maître au comte. Ah ! que je crains !
Sauroit-elle qu'elle est de lui ?

NÉRINE.

Par aventure...

FALAISE.

Eh bien ?

NÉRINE.

Connoîtrois-tu ?

FALAISE.

Voyons.

NÉRINE.

Cette écriture ?

FALAISE.

Je ne la connois point.

NÉRINE.

Suffit. Parlons d'amour.

FALAISE, *voulant ravoir la lettre.*

Lettre de Normandie, as-tu dit ?

NÉRINE, *feignant de ne l'écouter pas.*

En un jour
Se sentir l'un pour l'autre autant de sympathie !....

FALAISE.

Je connois un facteur ici de Normandie.
Je saurai.... donne-moi la lettre.

NÉRINE.

Quand le cœur....

FALAISE.

Des plaideurs me diront....

NÉRINE.

L'amour.....

FALAISE, *à part.*

Hon! j'ai bien peur

NÉRINE, *à part.*

Pour tirer son secret il faut user d'adresse.

(*Haut.*)

Je vais la rendre au comte. À tantôt la tendresse.

FALAISE.

À tantôt.

NÉRINE, *à part.*

Il voudroit l'avoir, je suis au fait.

FALAISE, *à part.*

Elle ment en disant que cette nièce hait.
Elle aime ce jeune homme. Allons voir.

NÉRINE, *à part.*

Oui, la lettre
Pourroit bien détromper la tante.

FALAISE, *à part.*

Je vais mettre
Tout en œuvre.

(*Tous deux se minaudant et se rapprochant.*)

NÉRINE.

Un seul mot de toi, mais nettement....

FALAISE.

Un de toi, mais naïf; dis-moi tout uniment....

NÉRINE, *lui montrant la lettre.*

Que sur cette écriture un mot simple s'explique:
T'est-elle inconnue? eh?

FALAISE.

Oui, tout court. Angélique
A-t-elle un amant ? eh ?

NÉRINE.

Non, tout court.

FALAISE.

Tout court ? bon.
Langage de soubrette ! En cas d'amour, un non
Bien souvent veut dire, oui.

NÉRINE.

Dans le normand langage
Oui, c'est-à-dire, non. (*A part.*) Mais je tremble.

FALAISE, *à part.*

Ah ! j'enrage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

DORANTE.

Tout est perdu pour moi, mon amour découvert
M'ôte toute ressource, et pour jamais me perd.

LE CHEVALIER.

A tout autre malheur on eût trouvé remède;
A celui-ci, mon cher, mon habileté cède.

DORANTE.

La marquise sait tout.

NÉRINE.

Cet intrigant maudit,
Ce Falaise a tout su, ce Falaise a tout dit.

DORANTE

Ayant quelque soupçon, et voulant me détruire,
Au couvent d'Angélique il est allé s'instruire.

SCÈNE II.

DORANTE, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Pour la dernière fois, hélas! je viens vous voir;
Nérine, elle sait tout, je suis au désespoir.
Elle étoit bien tranquille, et j'étois avec elle:
On lui parle tout bas; d'abord elle t'appelle,

Et te rechasse après, puis me prend par le bras,
Et voit en moi la peur, le trouble et l'embarras.
« Vous aimez, je le sais, et vous êtes aimée, »
Me dit-elle d'abord de fureur animée;
Elle l'a soutenu, moi le niant toujours;
(A Dorante.)
Mais elle vous voyoit, dans mon air, mes discours,
Peut-être dans mes yeux, car nous sortions d'ensemble.
N'y pouvant plus tenir, car encore j'en tremble,
Je me suis dérobée à ses emportements,
En fuyant au travers de ses appartements.
Je mourrai de douleur.

DORANTE.

Consolez-vous. J'espère....
La marquise.... Voyons.

ANGÉLIQUE.

Eh! que pourroit-on faire?

DORANTE.

Espérons tout du temps. Son amour passera.

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante, toujours elle vous aimera.

NÉRINE.

Je le crois: son amour est un amour tenace.
Quand l'amour une fois dans un vieux cœur se place,
Comme on l'y laisse en paix, il y reste long-temps.

ANGÉLIQUE.

Quoi! nul expédient?

LE CHEVALIER.

J'y rêve, j'en attends.
Soyez d'abord par moi tant soit peu querellée.
Quoi! n'avoir pas l'esprit d'être dissimulée!

Devant la tante avoir tremblé, pâli, rougi!
Crainte, sincérité, pudeur à quinze ans! fi!
De ces vices je crois que le remords vous ronge:
Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge?

NÉRINE.

Oh! qu'oui.

LE CHEVALIER.

(*A Dorante.*) (*A Nérine.*)
J'entends quelqu'un, sors. Toi, cours amuser
La marquise.

(*Nérine sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je fuis.

LE CHEVALIER, *arrêtant Angélique.*

Restez.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut ruser.
Elle sait votre amour, elle est bien pénétrante.
Mais a-t-elle fixé ses soupçons sur Dorante?
L'avez-vous nommé?

ANGÉLIQUE.

Non.

LA MARQUISE, *à Nérine, au fond du théâtre.*

Quel est donc son amant?

NÉRINE.

Chimère! elle n'a vu nul homme à son couvent.

LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma nièce.
A quinze ans amoureuse ! ah ! quelle hardiesse !

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut tout hasarder, profitons des instants.

ANGÉLIQUE.

Feignons de ne point voir qu'elle nous voit. J'entends.

LE CHEVALIER, *haut.*

Hélas ! fut-il jamais un amant plus à plaindre ?

LA MARQUISE.

Ah ! c'est le chevalier. Écoutons.

LE CHEVALIER, *bas.*

Pour mieux feindre
Essayez de m'aimer presque réellement ;
Prenez-moi pour Dorante, il faut du sentiment.
(*Haut.*)
De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance ;
J'épousois votre tante, et je crains sa vengeance.
Vous savez que votre oncle est mon grand ennemi ;
Cet odieux mortel ne hait point à demi.
Ainsi vous comprenez qu'à la sœur comme au frère
De votre amour il faut encor faire mystère.
(*Bas.*)
Cachez-le bien au moins. Tout haut répondez-moi
Qu'on vous a soupçonnée.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Hélas ! monsieur, je croi
Avoir imprudemment laissé voir ma tendresse :
Je l'ai presque avouée.

LE CHEVALIER, *haut.*

Ah ! tant pis.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Par foiblesse,
Par franchise.

LE CHEVALIER, *bas.*

Fort bien. Mais il faut dire mieux.
(*Haut.*) (*Bas.*)
Ah ! charmante Angélique. Attendrissez ces yeux.
(*Haut.*)
Votre tendre douleur augmente encor vos charmes.
(*Bas.*)
On va nous séparer. Il faut ici des larmes.
Feignez de pleurer.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ah ! je suis au désespoir.

LE CHEVALIER, *haut.*

(*Bas.*)
Je vois couler vos pleurs. Tirez donc le mouchoir ;
(*Haut.*)
Faudra-t-il tout vous dire ? Ah ! je perds Angélique.
(*Il lui prend la main pour la baiser.*) (*Bas.*)
Du moins.... La main en est, il faut du pathétique.

ANGÉLIQUE, *bas, retirant sa main que le chevalier lui baise.*

Mais....

LE CHEVALIER, *bas.*

La tante nous voit, il ne faut point tricher.
(*Haut.*) (*Bas.*)
Oh !... fuyez à présent.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ah ! je cours me cacher.
Je ne puis supporter les regards de ma tante.

SCÈNE IV.

NÉRINE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Je m'en étois doutée.

NÉRINE.

Ah ! qu'elle est imprudente !
Tous deux également vous êtes indiscrets,
Dès tantôt vos regards ont trahi vos secrets.
Ah ! rien n'échappe aux yeux des mères et des tantes :
L'expérience, hélas ! les rend trop pénétrantes.

(*À la marquise.*)

Vous m'allez quereller en mon particulier.

LA MARQUISE.

Falaise l'avoit vue avec le chevalier.

LE CHEVALIER.

Il faut bien l'avouer ; je soupirois pour elle.
Pris en flagrant délit, m'avouant infidèle,
Me voilà bien honteux. Que vous me haïrez !
Mais, ma foi, quand la honte et le vin sont tirés,
Il faut les boire.

NÉRINE.

Allons, buvez d'intelligence.
Honte bue à présent, ma foi, sur l'inconstance.
Vous êtes inconstant, madame l'est aussi.

LA MARQUISE.

Il faut vous l'avouer, j'en aime un autre : ainsi
Vous ne me voyez point jalouse, furieuse.
Votre infidélité, d'ailleurs injurieuse,
Paroît dans un moment favorable pour vous ;
Je suis bonne, indulgente, et je dois filer doux.
J'adore votre ami.

LE CHEVALIER.

J'avouerai ma surprise,
Elle est très grande; mais, ainsi que vous, marquise,
Je ne suis que surpris, et non pas furieux;
Car je vois que l'amour a tout fait pour le mieux.

NÉRINE.

En effet, il finit vos gênes, vos contraintes.

LA MARQUISE.

Cet éclaircissement a fait cesser nos feintes.

LE CHEVALIER.

Nous nous gênions tantôt: je ne m'étonne pas,
Si voulant du contrat différer l'embarras,
Vous disiez dans trois jours, dans quatre, dans huitaine;
Renchérissant sur vous, je voulois la quinzaine.
Nous nous donnions beau jeu pour notre changement....

LA MARQUISE.

J'ai senti des remords jusques à ce moment.

LE CHEVALIER.

J'avois quelque scrupule.

LA MARQUISE.

Oh! l'heureuse rupture!

LE CHEVALIER.

Je respire à présent.

LA MARQUISE.

L'agréable aventure!

NÉRINE.

Voilà le bon esprit. Ne se rien reprocher;
Se bien rendre le change au lieu de se fâcher;
Foiblesse pour foiblesse, ayons chacun la nôtre:
Passe-moi celle-ci, je te passerai l'autre.
Que d'honnêtes maris, que de femmes d'honneur,
Sur ces facilités ont fondé leur bonheur!

LE CHEVALIER.

Çà, madame, à présent j'aurai votre suffrage?
Deux trahisons feront un double mariage.

LA MARQUISE.

Non, ma vivacité m'aveugle dans l'instant,
Et me fait oublier le point fixe, important:
A servir ma haine, oui, ma nièce est destinée;
A Procinville enfin elle est presque donnée.

LE CHEVALIER.

Quoi! madame, un tel homme...

NERINE.

Oui, doit vous supplanter.
Sur sa fidélité madame peut compter;
Monsieur qui le connoît, m'en a fait la peinture:
Ce monstre moitié guerre, et moitié procédure,
Soi disant noble, fut maître clerc et bretteur;
A Falaise on l'a vu marquis et procureur:
Dans la ville du Mans il s'établit ensuite.
Là les plus fins Manceaux admiroient sa conduite;
Ce fut là qu'on en vit quelques échantillons;
Il achetoit sous main de petits procillons,
Qu'il savoit élever, nourrir de procédures;
Il les empâtoit bien, et de ces nourritures
Il en tiroit de bons et gros procès du Mans

LE CHEVALIER.

Et c'est cet ennemi des accommodements,
Qui vous jurant, madame, une amitié sincère,
Vous trahissoit sous main en servant votre frère.

NÉRINE.

Pour et contre agissant, plaideur à deux envers,
En face il vous caresse, et vous bat à revers:
Tenez, reconnoissez ici son écriture.

(Nérine donne la lettre à la marquise.)

LA MARQUISE.

Il écrit à mon frère !

NÉRINE.

Oui, faites la fracture,
Je n'ose la faire.

LA MARQUISE, *décachetant la lettre.*

Ah ! lisons.

LE CHEVALIER.

Vous allier
Avec un franc fripon !

LA MARQUISE.

Que vois-je, chevalier ?

LE CHEVALIER, *lisant avec la marquise.*

A médire de vous sa plume est éloquente.

NÉRINE.

En vieux titres aussi sa plume est élégante,
Pour la beauté du style il change un mot, un nom :
Signature qui soit tout-à-fait fausse, non ;
Non pas tout-à-fait vraie aussi ; mais signature
Vraisemblable...

LE CHEVALIER.

On veut bien lui passer sa roture ;
Mais chacun sait que c'est un homme sans honneur,
Tourmentant ses voisins, injuste, usurpateur...

LA MARQUISE.

C'est l'homme qu'en secret avoit choisi mon frère !
Il est usurpateur, roturier et faussaire.
Par bonheur je n'ai pas délivré le papier.
Oui, ma nièce sera pour vous ; mais, chevalier,
Comment tromper mon frère ? il sera difficile
De le désentêter du traître Procinville.

LE CHEVALIER.

C'est à quoi nous allons rêver. Faisons si bien
Que de notre complot il ne soupçonne rien.

NÉRISE.

Madame, allons d'abord recacheter sa lettre,
Et par quelqu'inconnu faisons la lui remettre.
Tantôt il la cherchoit dans toute la maison,
Sur ce que je l'avois il auroit du soupçon.

LE CHEVALIER.

Toutes deux allez donc réparer la fracture,
Et vous triompherez de lui, je vous le jure.
Rentrez, je vous rejoins.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, *seul.*

Je me suis aperçu
Qu'avec la nièce ici ce Falaise m'a vu ;
Ce maraud ne peut-il point nuire à mon idée ?
Notre affaire n'est pas encore décidée.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, FALAISE.

FALAISE, *à part.*

Voilà donc ce rival maudit? et par malheur,
Il me paroît qu'il a pour lui gagné la sœur.

LE CHEVALIER, *à part, apercevant Falaise.*

Je crains que ce coquin ici ne nous dérange.
Voyons si tout à l'heure il a bien pris le change,
S'il me croit bien l'amant d'Angélique.
(*A Falaise.*)
Viens çà.

FALAISE, *en le fuyant.*

Je vais à vous, monsieur.

LE CHEVALIER.

Tu me fuis ? reste là,
Ou, morbleu....

FALAISE.

Pardonnez ; car, monsieur, c'est mon maître,
Ce n'est pas moi qui veux épouser.

LE CHEVALIER.

Comment, traître,
Travailler à m'ôter ma maîtresse ?

FALAISE.

J'ai peur ;
Tremblez aussi ; mon maître a pour lui le tuteur ;
La sœur n'est pas bastante à livrer Angélique :
C'est acquisition fausse, et non juridique.
Une nièce, monsieur, ne peut s'aliéner ;
C'est comme un propre. Enfin on va vous chicaner.
Mon maître sait ravoir son bien en bonne guerre ;
Il sait bien par retrait rentrer dans une terre ;
Oui, vous l'épousez mal, mon maître y rentrera.

LE CHEVALIER.

(A part.) *(Haut.)*
Il est dans l'erreur, bon. Pour ton maître on verra ;
Mais à toi, quoiqu'au Mans tu plaides à merveilles,
Je pourrois bien ici te couper les oreilles.

FALAISE.

Pour me les rendre après je vous fais assigner.

SCÈNE VII.

FALAISE, *seul.*

Pour l'oncle, ils ne pourront, morbleu, pas le gagner ;
Quand il saura l'amour, il les va tous confondre,
Il faut l'attendre ici. De moi je puis répondre.

Je gagne trop d'argent à servir un fripon,
Pour n'être pas fidèle, et ne pas tenir bon.
Pour mon maître je vais jouer à quitte ou double;
Pour ce maudit rival, la Nérine nous trouble.
Je croyois la charmer: cet homme apparemment,
Plus libéral encor que je ne suis charmant,
La paye bien, le reste est pure bagatelle;
Moi, lui faisant l'amour, qu'aurois-je tiré d'elle?
La faveur d'un coup d'œil, ou d'un air minaudier?
Bon! j'aime mieux avoir la faveur d'un greffier.
Mais le comte paroît. Laissons là la morale,
Et tâchons d'animer sa vengeance brutale.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, FALAISE, UN LAQUAIS, *tenant une lettre.*

LE COMTE.

Quoi! morbleu, l'on apporte une lettre pour moi,
Ici je la demande à tous ceux que je voi....

LE LAQUAIS.

D'une lettre, monsieur, vous êtes fort en peine;
Je courois la chercher, j'étois tout hors d'haleine,
Lorsqu'un homme inconnu...

LE COMTE.

Que tiens-tu?

LE LAQUAIS.

La voilà.

LE COMTE.

Et donne-la, maraud, sans dire tout cela.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE *lit.*

(*Ce qui est écrit dans la lettre, et que le comte lit, est marqué ici en italique : le reste le comte le dit à part, comme s'il querelloit le marquis en personne ; il commence par regarder la signature.*)

De Procinville. Hon, hon, hon, hon... quel verbiage !
Votre sœur est bizarre, et maligne, et volage.
Bon cela. *Hon, hon, hon.... l'esprit très dangereux.*
Fort bien. *Sur le complot que nous faisons tous deux,*
Hon, hon... Soyez discret, prudent. Mot inutile.
Et morbleu, croyez-vous, monsieur de Procinville,
Que je ne sais pas être aussi prudent que vous ?
Il faut ... hon, hon.... il faut faire un acte entre nous.
Il faut... hon, hon... il faut s'assurer d'Angélique,
Il faut... Toujours il faut? Votre ton despotique
Impose trop. *Hon, hon... mais je crains votre sœur;*
D'ailleurs, on me menace. Hon, hon, hon... j'ai bien peur.
Vous êtes un poltron. *L'on m'écrit que la nièce....*
On ment. *On dit... hon, hon...* C'est pour vous faire pièce,
Monsieur de Procinville, et vous êtes un sot
D'ajouter foi... *hon, hon... c'est sans doute un complot...*
Soupçons normands. *Je crois...* Je n'en crois rien, vous dis-je.
Informez-vous... hon... hon... je prétends et j'exige...
Vous êtes obstiné. *Je soutiens qu'on a vu...*
Oh ! je soutiens, moi... *J'en suis bien convaincu...*
Morbleu, cet homme-là m'échauffe les oreilles :
Car a-t-on jamais vu de disputes pareilles ?

(A Falaise.)

Je me fâchois un peu, ton maître a du soupçon.

FALAISE.

C'est qu'il connoît la sœur. Ah ! qu'il a bien raison !
On vous trahit.

LE COMTE.

Comment ?

FALAISE.

Et la tante à la nièce
Donne un amant secret.

LE COMTE.

Ah ! quelle hardiesse !

FALAISE.

Et c'est le chevalier. J'ai vu, vu de mes yeux.

LE COMTE.

Quoi ! ma nièce me trompe aussi ?

FALAISE.

Tout de son mieux.
De ce complot secret j'ai fait la découverte ;
Sonnons la charge, allons, procédons, guerre ouverte.

LE COMTE.

Heureusement, morbleu, je n'ai rien délivré.

FALAISE.

De sa conquête enfin l'amant sera sevré ;
Nous allons replaider et de tierce et de quarte
En procès comme au jeu, plus on mêle la carte,
Et plus le gain devient légitime, loyal.
Accorder un procès, est-il un plus grand mal ?
C'est proprement frauder les droits de la justice,
La voler.

LE COMTE.

Ah ! c'est trop ruser, plus d'artifice.
L'arbitre, la Nérine, et la sœur, et l'amant,
Envoyons tout au diable, et la nièce au couvent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

DORANTE.

Le chevalier se moque, il nous fait trop attendre ;
Il nous quitte incertain du parti qu'il doit prendre,
Il court chercher le comte, il nous dit que chez lui
Il fulmine, et ne veut rien finir aujourd'hui.
Mais s'il ne peut calmer la colère du comte ?

NÉRINE.

Tant pis.

ANGÉLIQUE.

Si nous n'avons une réponse prompte,
Tout est perdu.

NÉRINE.

D'accord.

DORANTE.

Je crains tout. Finissons.
Falaise à la marquise a donné des soupçons.

NÉRINE.

J'en tremble.

DORANTE.

Au fond je vois que le péril redouble,
L'amour de la marquise....

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est ce qui me trouble.

DORANTE.

Vous comprenez bien ?

ANGÉLIQUE.

Oui. Tout se découvriroit.

NÉRINE.

J'attends le chevalier.

ANGÉLIQUE.

Mais, Nérine, il faudroit,
Pour finir promptement, prendre d'autres mesures.

NÉRINE.

Voyons.

DORANTE.

Il faut sans doute en prendre de plus sûres.

NÉRINE.

Prenons-en volontiers ; imaginez-les nous,
Réformez nos desseins. Quelle idée avez-vous?
Quel autre expédient ?...

ANGÉLIQUE.

Je suis bien malheureuse.

NÉRINE.

Et votre idée à vous ?

DORANTE.

La marquise amoureuse !

NÉRINE.

Et vous ?

ANGÉLIQUE.

Hélas !

NÉRINE.

Et vous ?

DORANTE.

Ah ciel ! j'y périrai.

NÉRINE.

Voilà de bons avis, et je m'en servirai.
Peste soit des amants, et de leurs foibles têtes.
Ils ne savent qu'aimer; l'amour les rend si bêtes!
De leurs tendres soupirs, et de leurs chagrins noirs,
De leur joie excessive, et de leurs désespoirs,
On ne tireroit pas une once de prudence,
De bon conseil.

ANGÉLIQUE.

J'entends.... c'est mon oncle, je pense.

DORANTE.

Quoi donc! il crie, il jure, il menace, quel bruit!
Pas plutôt un succès, qu'un malheur le détruit!

SCÈNE II.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

LE COMTE.

Oui, plus j'y pense, et plus ma colère s'augmente.
Tête-bleu, ventre-bleu, de l'amour pour Dorante!

ANGÉLIQUE.

Il sait donc notre amour?

LE COMTE.

Oh! vous ne l'aurez pas.

DORANTE.

Ah! nous voilà perdus.

NÉRINE.

Il va faire un fracas....

DORANTE.

Tâchons de l'apaiser.

ANGÉLIQUE.

En nous voyant ensemble,
Il s'irrite encor plus.

LE COMTE.

Hon.... tête-bleu !

ANGÉLIQUE.

Je tremble.

LE COMTE.

Oui, vous aimez Dorante : ici, ma nièce, ici,
Nous allons voir beau jeu.

NÉRINE.

Moi, j'ai le cœur transi

LE COMTE.

Monsieur Dorante, un mot.... la fuite est inutile.
Ouf ! je ne puis parler.

NÉRINE, *à part.*

C'est un torrent de bile,
(*Haut.*)
S'il pouvoit l'étouffer ! Monsieur, vous êtes bon.

LE COMTE.

Vous aimez donc Dorante ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon oncle, pardon.

LE COMTE.

Oh ! parbleu, votre amour vous produira la rage.

DORANTE.

Où veut-il en venir ?

NÉRINE.

Voyons fondre l'orage.

LE COMTE, *à Angélique.*

Songeons à la punir. Donnez-moi votre main.

NÉRINE.

Qu'en veut-il faire, hélas !

DORANTE.

Voyons jusqu'à la fin

LE COMTE.

Monsieur Dorante.

DORANTE.

Eh bien, monsieur?

LE COMTE.

Donnez la vôtre.
Quoi donc! vous hésitez, je pense, l'un et l'autre.

NÉRINE.

Ha, ha.... j'entrevoi.... bon, je devine, je croi.

LE COMTE.

Traverser son amour! ah! quel plaisir pour moi!
Ma sœur à cinquante ans deviner amoureuse!
Oh! je m'en vengerai.

NÉRINE.

La vengeance est heureuse.

LE COMTE, *prenant leurs mains.*

Je vous...marie... exprès... exprès... pour... la... punir.

NÉRINE, *prenant leurs mains.*

Punissez, punissez.

LE COMTE.

Quel plaisir j'ai d'unir
Deux cœurs dont l'union va faire à la marquise
Un chagrin éternel!

NÉRINE.

Mais de peur de surprise,
Séparez-vous tous deux.

DORANTE.

Que d'obligation!

NÉRINE.

Moins de remercîments, plus de discrétion;
Fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que de bonté!

NERINE.

Courez chez votre tante,
De vous entretenir elle est impatiente.

SCÈNE III.

LE COMTE, NERINE, FALAISE *aux aguets, dans le fond.*

LE COMTE.

Le chevalier m'apprend cet amour de ma sœur :
Le chevalier et moi nous étions en froideur;
En public je m'étois même mis en colère,
De ce qu'il devenoit malgré moi mon beau-frère;
A présent je le vais aimer de tout mon cœur,
Car tout ceci le fait renoncer à ma sœur;
Il m'a donné parole, elle est sûre, et j'y compte.

NÉRINE.

Quel coup pour votre sœur! elle mourra de honte.
Car elle va rester veuve entre deux amours,
Sur le chevalier même elle aura des retours.
On a quelque regret de perdre, quoiqu'on change;
Mais surtout son amour pour Dorante vous venge,
Elle croit le tenir; l'amour qui porte à faux,
Est bien piquant.

LE COMTE.

Oui, mais j'ai dit là quelques mots;
Falaise m'observoit, je parlois de Dorante:
S'il m'avoit entendu? j'ai la voix éclatante :
Il écoute encore.

NÉRINE.

Ah ! s'il avoit entendu
Que l'amant véritable est Dorante...

LE COMTE, *bas, à Nérine.*

Il a pu
Entendre quelques mots, car j'étois en colère.

NÉRINE, *bas, au comte.*

Lui redonner le change, est tout ce qu'on peut faire.
Oui ; sur le chevalier confirmons son erreur.
(*Haut.*)
Pourquoi vous irriter, parce que votre sœur
Au chevalier veut bien accorder Angélique ?
Vous criez, en faisant un serment authentique,
Qu'en vain nous espérons de vous ce tendre amant.
Que nous ne l'aurons pas.

LE COMTE.

Oui, je fais un serment...
A ton maître je fais un serment authentique,
Qu'au chevalier jamais je ne donne Angélique.

NÉRINE.

Et moi, je fais serment, oui, j'en jure ma foi,
Nous mourrons au couvent, et votre nièce et moi,
Plutôt que d'épouser le sieur de Procinville.
Nous ne quitterons point Paris la bonne ville,
Pour épouser au Mans un marquis à dindons,
Et nous ne savons pas engraisser des chapons.

LE COMTE.

Laissons-la criailler, allez chez moi m'attendre.
(*Bas, à Nérine.*)
C'est pour nous en défaire.

NÉRINE, *bas, au comte.*

Ah ! que c'est bien l'entendre!

SCÈNE IV.

FALAISE, NÉRINE.

FALAISE.

HA, ha, ha, je triomphe.

NÉRINE.

Ah! fourbe, scélérat!
Tu m'adorois tantôt, faux amant, renégat.

FALAISE.

Ta colère me fait respirer plus à l'aise,
Nous avons l'esprit fort nous autres à Falaise;
Invectives, gros mots, injures, maudissons,
Ce n'est que menu grain, nous nous en engraissons.

NÉRINE.

Me trahir en affaire! en intrigue, encor passe;
Mais en amour? hélas! je t'ai cru dans la nasse.

FALAISE.

Je t'aimois tantôt, mais tout change avec le temps;
Amants falaisiens ne sont pas si constants.
Mon amour reviendra peut-être; mon cœur vole,
Va, vient, reva, revient, tout comme ma parole.
Car d'objet en objet, souvent du blanc au noir,
Je me promène moi du matin jusqu'au soir.
De non au oui, oui, non, ce sont mes galeries.

SCÈNE V.

NÉRINE, *seule.*

NOUS pouvons à présent dresser nos batteries.
Le voilà confirmé dans l'erreur. J'ai tremblé
Qu'il n'eût vu qu'à Dorante Angélique a parlé.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LA MARQUISE.

HA, ha, ha, ha, fort bien, ha, ha, qu'elle est plaisante
La pièce que l'on joue à mon frère!

LE CHEVALIER.

Charmante :
Car vous croyant toujours pour moi le même amour,
Il croit, m'ôtant à vous, vous jouer un bon tour.
Pour vous désespérer il me donne Angélique,
A l'arbitre en secret là-dessus il s'explique.
Je vous ai dit le reste, et vous verrez son jeu.
J'avouerai que tromper quelqu'un me blesse un peu;
Mais si la tromperie en quelque cas s'excuse,
C'est quand on fait donner un ennemi qui ruse
Dans le piège malin, que lui-même nous tend.
D'ailleurs pour détourner un malheur très pressant,
La feinte est quelquefois un vice nécessaire.
Les hommes sont si faux, qu'un seul toujours sincère
Entr'eux tous paroîtroit comme un niais étranger
Dans un pays où tous biaisent pour s'arranger :
En affaire, en amour, en guerre, en marchandise,
Même en morale on farde à présent la franchise.
Chacun de son manège étant tout occupé,
Qui ne trompe jamais sera souvent trompé.
Çà, dans son piège il faut que votre frère donne;
Mais finissez sans moi, de peur qu'il ne soupçonne
Qu'en croyant vous punir, il va combler nos vœux.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, PYRANTE.

ANGÉLIQUE, *à part, à Pyrante, en entrant.*

Je ne vois plus d'obstacle à cet accord heureux.

PYRANTE, *à la marquise.*

Vous avez pris enfin l'expédient unique,
Et votre frère et vous, pour pourvoir Angélique;
C'est d'ignorer tous deux qui sera son époux.
Eût-il été choisi par lui comme par vous,
Fût-il ami du comte en secret et le vôtre,
Sitôt que l'un sauroit qu'il est choisi par l'autre,
Vous cesseriez tous deux encor de le vouloir.
Sur ce marquis manceau vous l'avez bien fait voir,
Vous le vouliez tous deux, j'ai cru l'accord facile;
Tous deux vous excluez à présent Procinville;
Le ciel en soit loué, car c'est un malheureux:
Mais le plus honnête homme eût été par vous deux
Exclus et détesté par le même caprice.

NÉRINE.

Vous parlez à merveille, et vous rendez justice.

PYRANTE.

Nous allons terminer.

SCÈNE VIII.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE COMTE, PYRANTE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

Je viens à vous, ma sœur,
Avec sincérité vous découvrir mon cœur,

Non point comme tantôt par politique feindre,
Dire que je vous aime, en un mot, me contraindre;
Si je vous le disois, vous ne me croiriez pas.

LA MARQUISE.

Votre sincérité m'épargne un embarras :
Car je ne sais pas bien au fond comment m'y prendre
Pour vous persuader une amitié bien tendre.

LE COMTE.

Nous nous gênions tantôt en nous tendant les bras.

LA MARQUISE.

Oui, cet expédient ne nous réussit pas.

LE COMTE.

Raccommodons-nous donc seulement par prudence.

LA MARQUISE.

Pour éviter le blâme, enfin par bienséance.

NÉRINE.

Afin qu'on puisse dire, en parlant bien de vous,
Ce que l'on dit de mieux pour louer deux époux :
Ils se haïssent, mais ils vivent bien ensemble.

LE COMTE.

Notre premier motif, celui qui nous rassemble,
Celui qui de si loin nous fait venir tous deux,
C'est la famille. Enfin nous secondons ses vœux,
Plus de procès. Il reste à pourvoir Angélique;
Vous vouliez lui donner tantôt par politique
Ce fourbe de marquis, c'étoit là votre choix...

LA MARQUISE.

A ce scélérat, oui, vous donniez votre voix.

LE COMTE.

Nous n'avons d'autre but à présent l'un et l'autre
Que de l'exclure.

LA MARQUISE.

Il est mon horreur et la vôtre.

PYRANTE

Vous l'excluez enfin dans vos donations.

LE COMTE.

Pour finir entre nous ces altercations,
Nous vous donnons pouvoir de marier ma nièce.

LA MARQUISE.

Ne nous en point mêler, c'est un trait de sagesse:
Plus d'éclats.

LE COMTE.

Le dernier sera donc celui-ci.

LA MARQUISE.

Notre haine sera secrète, Dieu merci.

PYRANTE.

Votre donation?

LA MARQUISE.

La voici.

PYRANTE.

Vous, la vôtre?

(Tous deux donnent leurs donations à Pyrante.)

NÉRINE.

Que vous vous épargnez de tourments l'un et l'autre!

ANGÉLIQUE.

Ah! quel bonheur pour moi.

LA MARQUISE.

Ma nièce peut choisir.

LE COMTE.

Du choix qu'elle fera donnons-nous le plaisir.

LA MARQUISE

Nous nous sommes promis douceur et politesse.

LE COMTE.

Nous verrons qui des deux tiendra mieux sa promesse.

PYRANTE.

Vous me dispenserez d'être le spectateur
De cette politesse et de cette douceur;
J'ai fait mon ministère, et la nièce est pourvue.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

NÉRINE, ANGÉLIQUE, LE COMTE, LA MARQUISE.

ANGÉLIQUE.

Je sors, je n'aurois pas assez de retenue;
Ma joie irriteroit ma tante.

LA MARQUISE.

Amenez-nous
Votre amant.

LE COMTE, *retenant Angélique.*

Il viendra, ma sœur, trop tôt pour vous.
Il est bien fait, charmant, son amant; il enchante.

NÉRINE.

Je vous quitte aussi.

LA MARQUISE.

Non, Nérine, sois présente:
Je veux te faire voir ma modération;
Car c'est mon fort, quand j'ai ma satisfaction.

LE COMTE.

Pour moi, je suis tranquille, et pourvu que je voie
Mes desseins réussir, j'ai même de la joie.

LA MARQUISE.

Quand les miens tournent bien, je ris moi quelquefois.

LE COMTE.

Ne vous fâchez donc point si je ris de son choix.

LA MARQUISE, *apercevant le chevalier, qui vient.*

D'autres même en riront.

NÉRINE.

Nous allons donc bien rire.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER, *s'approchant.*

Je vous vois tous contents : à monsieur il faut dire,
Pour augmenter sa joie encore d'un degré,
Que nous avons rompu.

LE COMTE.

Je vous en sais bon gré :
Je ne vous haïssois que comme mon beau-frère.

LA MARQUISE.

Et vous l'allez haïr comme neveu, j'espère ;
Mais par degrés je veux vous resserrer le cœur.
Apprenez donc d'abord, monsieur, que votre sœur,
Moi, mon frère, moi, moi, j'épouserai Dorante.

LE COMTE.

Vous croyez m'affliger, mais non, ma joie augmente,
Car d'un seul mot je vais troubler la vôtre.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, DORANTE, NÉRINE, FALAISE.

FALAISE.

Non,
Je veux tout rompre, moi, je n'entends point raison.

DORANTE.

Arrête.

FALAISE.

Non, morbleu.

DORANTE.

Tais-toi.

FALAISE.

Non, je criaille,
Pour les mieux exciter à se donner bataille.

DORANTE.

Je voulois différer d'un moment vos chagrins,
Madame, et vous marquer au moins que je vous plains;
J'eusse voulu pouvoir être un peu plus sincère :
Pardonnez à l'amour....

LA MARQUISE.

Ah! j'entends. C'est mon frère,
Que vous êtes fâché d'avoir trompé, je croi.
Il pardonne à l'amour que vous avez pour moi.

FALAISE.

Eh non, madame, non, ce n'est pas vous qu'il aime;
Car je viens en guettant être témoin moi-même
De l'amour pour la nièce; il lui disoit des mots....
Enfin heureusement je viens tout à propos.
Ne leur délivrez rien, vous êtes bien nantie...

NÉRINE.

Ma foi, tu viens trop tard, et la dot est partie.

LE COMTE.

Ma nièce, choisissez.

ANGÉLIQUE, *voulant sortir.*

Je n'ose.

LE COMTE, *la retenant.*

Restez là.

ANGÉLIQUE, *prenant Dorante.*

Je choisis donc.

LA MARQUISE.

Comment! je n'entends pas cela.

LE COMTE.

Je viens de marier votre amant à ma nièce.

LA MARQUISE.

Au chevalier d'accord, croyant me jouer pièce.

LE COMTE.

Non, à votre autre amant, à Dorante, ha, ha.

DORANTE.

Venez, monsieur, venez : de grâce laissons-la.

LE COMTE.

Ah! voyons son dépit, il va combler ma joie.

DORANTE.

C'est ce qu'il ne faut pas qu'un galant homme voie.

(Ils s'en vont avec Angélique.)

SCÈNE XII.

NÉRINE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FALAISE.

LA MARQUISE.

Quoi! tous? le chevalier....

LE CHEVALIER, *d'un ton poli.*

Je ne vous réponds rien.
Moi, j'ai pris mon parti, Dorante a pris le sien.
Je vous plaindrois beaucoup, si vous étiez constante.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

NÉRINE, LA MARQUISE, FALAISE.

LA MARQUISE.

Ma nièce!

NÉRINE.

Je lui tiens lieu de mère.

LA MARQUISE.

Dorante!

NÉRINE.

Nous n'avons pu pour vous en faire qu'un neveu.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

Ah! mon maître pour vous va mettre tout en feu,
Mettre en combustion leurs biens de Normandie;
Mon maître, à ses voisins pire qu'un incendie,

Va venger en plaidant votre amour méprisé.
Brûlez d'un plus beau feu ; que ce cœur embrasé
D'amour, soit possédé d'un amour de chicane ;
Il faut pour triompher d'eux tous par notre organe,
(*Bas.*)
Epouser le marquis de Procinville.... ou moi.

LA MARQUISE.

Mon seul soulagement dans tout ce que je voi,
C'est de tourner en fiel cet amour qui me gêne ;
Oui, je vais me livrer toute entière à la haine.

FIN DE LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

